ANNÉE

MAY 17 1949
MAI 1949

AP

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

PAUL REYNAUD : Le Peuple français a tourné la page
ANDRÉ MAUROIS : Alain
MAXIME DU CAMP : L'Entrevue de Ferrières (Souvenirs)
GÉNÉRAL BÉTHOUART : Le premier débarquement de la Guerre
PAUL VIALAR : La Carambouille (fin)
DARIUS MILHAUD : Du Brésil au Bœuf sur le Toit
AGNÈS CHABRIER : Les Peurs
JEAN ROSTAND : Hérédité et Greffe
ED. GISCARD D'ESTAING : Liquidation des Erreurs
MARTHE DE FELS : Connaissons nos Amis
ANDRÉ VARAGNAC : Les " Mais " du Mois de Mai
DENISE BOURDET : Images de Paris
JEAN FAYARD : L'Avenir du Cinéma en couleurs
GÉRARD BAUËR : Le Théâtre
PIERRE AUDIAT : Les Livres d'Histoire

LA LIVRAISON : 140 FRS

SOMMAIRE

		Pages
PAUL REYNAUD	Le Peuple français a tourné la page..	3
ANDRÉ MAUROIS	Alain	8
MAXIME DU CAMP	L'Entrevue de Ferrières (Souvenirs)	27
GÉNÉRAL BÉTHOUART	Le premier débarquement de la Guerre	50
PAUL VIALAR	La Carambouille (fin)	61
DARIUS MILHAUD	Du Brésil au Bœuf sur le Toit.	88
AGNÈS CHABRIER	Les Peurs	106
JEAN ROSTAND	Hérédité et Greffe	117
ED. GISCARD D'ESTAING	Liquidation des Erreurs	126
MARTHE DE FELS	Connaissons nos Amis.	133
ANDRÉ VARAGNAC	Les " Mais " du Mois de Mai	139
DENISE BOURDET	Images de Paris	145
JEAN FAYARD	L'Avenir du Cinéma en couleurs..	150
GÉRARD BAUËR	Le Théâtre..	156
PIERRE AUDIAT	Les Livres d'Histoire	160
	Chronique bibliographique	167

★ ★

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

LA DAME DE CŒUR

roman

par **Maria LE HARDOUIN**

PAGES DE JOURNAL
par Julien GREEN

ALLEMAGNE
par Alexandre ARNOUX

MIRIAM
par Truman CAPOTE

JEAN ANOUILH
par Gabriel MARCEL

TARIFS DES ABONNEMENTS

Un an (12 numéros) : **1.250 francs**

Six mois (6 numéros) : **625 francs**

Étranger : Un an : **1.600 francs**; Six mois : **800 francs**

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux 360-50 Paris.

Au Brésil : s'adresser à l'Agencia Franceza de Assinaturas
R.-F. Besnard, 38 Teofilo Otoni, Rio-de-Janeiro.

Prière de joindre la somme de dix francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée capital 75.000 francs.
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

Copyright by Revue de Paris 1949

LE PEUPLE FRANÇAIS A TOURNÉ LA PAGE

Au lendemain de la Libération, les communistes et les socialistes ou socialisants, qui avaient joué un si grand rôle dans le Gouvernement d'Alger, posèrent, en principe, que la seule manière pour la France d'acquitter sa dette envers les résistants était de faire une révolution sociale. On ferait la « révolution par la loi ».

Dans l'ordre politique, on jeta à terre la Constitution de 1875, sans savoir ce que l'on mettrait à la place, avec seulement l'intention bien arrêtée de faire sauter les freins du char de l'État. Ce qui fut fait. On avait, au préalable, imposé au pays, contrairement à ses préférences, un mode d'élection qui engendra ce que plusieurs de ses auteurs dénoncent aujourd'hui comme le « régime des partis ».

Dans l'ordre économique, on décida de procéder aux nationalisations des industries-clés et du crédit. D'entrée de jeu, on nationalisa les mines de charbon en attendant mieux. On augmenta les salaires au point de déclencher la course des salaires et des prix, tandis que nos voisins belges faisaient une politique sévère qui sauvait leur monnaie. On se livra aux largesses de la Sécurité sociale sans se demander si les prix de revient français n'allaient pas, de ce chef, dépasser les prix de revient mondiaux. Et ce furent la hausse du coût de la vie, les dévaluations successives, l'agonie des vieux épargnants.

Lorsque l'on songe à la situation du monde après la guerre, à la naissance des deux géants, à l'état des pays de l'ouest de l'Europe et, en particulier, à celui de la France pillée et dévastée, dont l'industrie avait été affaiblie tandis que celle d'autres pays s'était considérablement développée, on se demande comment des décisions aussi imprudentes ont pu être prises. La première cause de ce dérèglement est le profond trouble moral dû à la défaite et à l'occupation. Les communistes exploitèrent à fond la contrainte sous laquelle — en dehors de quelques grands coupables — beaucoup de patrons durent travailler pour l'occupant, et l'épuration leur permit d'éliminer des cadres les hommes qui s'étaient signalés par leur autorité sur le personnel. La seconde est le rôle important joué par les communistes dans la Résistance lorsque la Russie, qu'ils appellent la patrie du prolétariat, eut été attaquée par l'Allemagne hitlérienne, avec laquelle elle avait partagé le fruit des victoires nazies en Pologne. La troisième, l'ignorance compréhensible des affaires de l'État chez des ministres improvisés dont plusieurs avaient joué un rôle éminent dans la Résistance, mais qui, quelle que fût leur bonne volonté ne purent s'appuyer, en outre, que sur une haute administration affaiblie par des épurations successives et qui échappait à tout contrôle parlementaire. Ils ne virent pas les conséquences politiques et économiques de leurs actes. Il était particulièrement dangereux d'accroître les charges de l'État au moment où il fléchissait sur les genoux. C'était rendre plus difficile et hasardeux le redressement du pays.

Toutes ces erreurs avaient, au début, un caractère quasi religieux. Si on les critiquait, on était soupçonné de manquer de respect à la Résistance. Il semblait que le courage de la Résistance fût indissolublement lié à une théorie économique qui n'a rien à voir ni avec le courage, ni avec la Résistance. Peu importait que la mission parlementaire belge chargée d'étudier les conséquences pour la France de la nationalisation des houillères ait conclu à l'unanimité, sauf les communistes — et pour cause — qu'il ne fallait, à aucun prix, imiter l'exemple français!

Aux élections cantonales du mois de mars, le peuple français a tourné la page. Il a, certes, gardé son affection et son respect pour les vrais résistants qui, si nombreux, hélas, sont morts pour la patrie, mais il a prononcé le divorce entre l'idée de la Résistance et les réformes dont il a compris qu'il faisait les frais.

A la vérité, le peuple ne s'est pas rué aux urnes. Le nombre des votants fut du même ordre qu'aux élections cantonales de 1945, et aussi inférieur que d'habitude à celui des dernières élections législatives. C'est dire qu'aucun parti n'est arrivé à passionner l'opinion, ni la coalition gouvernementale qui disposait de la radio, ni le parti communiste qui agitait le spectre de la guerre, ni le R. P. F. qui, du côté opposé, menaçait les électeurs de catastrophes intérieures et extérieures s'ils ne votaient pas pour lui. Le pays réel, comme disaient d'aucuns avant la guerre, s'est fort peu dérangé.

Le trait saillant de ces élections est la montée des indépendants. Prenons les statistiques officielles. Le nombre de leurs élus s'est élevé, depuis les élections cantonales précédentes, de 286 à 421, dont 100 avaient consenti à s'orner, en outre, de l'étiquette R. P. F., sans doute pour s'assurer un appoint de voix supplémentaire. Le fait est qu'ils n'ont pas abandonné pour autant leur titre d'indépendants. Après eux, le Rassemblement des gauches républicaines a eu 308 élus, dont 41 apparentés au R. P. F., dans les mêmes conditions et pour la même raison. Les socialistes sont tombés de 429 sièges à 279, sans aucun apparentement avec le R. P. F. Ce dernier a obtenu 211 sièges pour les purs R. P. F., et a vu ses apparentés en obtenir 178. Le M. R. P. est resté étale avec 111 sièges et un seul candidat apparenté au R. P. F. Le P. R. L. a eu 41 sièges. Tous les partis ont protesté contre ces statistiques, chacun se déclarant lésé par elles. L'unanimité de ces protestations joue, semble-t-il, en faveur des statistiques. La contestation la plus importante est celle du R. P. F., qui s'attribue 31 p. 100 des voix avec ses apparentés, alors que le Ministère de l'Intérieur ne lui en attribue que 25,25 p. 100. Ce qui reste, font observer ses adversaires, c'est qu'il n'a pas déclenché le raz de marée qu'il avait prédit au lendemain des élections municipales d'octobre 1947.

Quelle position ont prise ces divers partis, sur le problème économique et social, en face des électeurs? Les communistes et les socialistes sont, on le sait, dirigistes. Et les membres du M. R. P.? Ils ont parcouru un long chemin : au lendemain des élections, dans une communication à la presse du 8 avril, l'un de leurs chefs, le rapporteur général de la Commission des Finances, M. Charles Barangé, a traité le dirigisme de « cadavre » et, écartant le libéralisme intégral qui n'a plus d'adeptes, il s'est prononcé pour une « économie orientée ». C'est la thèse des indépendants. Dans le discours que je leur avais adressé l'avant-veille, j'avais distingué entre le dirigisme administratif qui engendre les fraudes et la corruption, qui met les citoyens sous le joug, et le dirigisme des sommets. Il est évident qu'un pays doit avoir une politique économique comme il a une politique étrangère et une politique financière auxquelles la première est d'ailleurs étroitement liée. J'en avais formulé une, lors de mon rapide passage au pouvoir, en août dernier.

Indépendants, M. R. P., Rassemblement des gauches et la plupart des R. P. F., sous réserve de leur grave addition concernant l'association obligatoire des ouvriers, se sont prononcés pour l'abolition aussi rapide que possible du dirigisme administratif et de ses scandales, et, en outre, pour une réforme de structure des nationalisations et pour la suppression des abus de la Sécurité sociale. C'est donc à une énorme majorité que le peuple français a voté en ce sens. La question est de savoir s'il doit être obéi ou s'il est possible de continuer à faire une politique contraire à sa volonté. Le chef du Gouvernement étant radical-socialiste, peut arguer de ce que son propre ministre de l'Intérieur socialiste a appelé « un glissement vers la droite au sein de la majorité » pour faire plus libre-

ment la politique qu'exige le pays. Il y serait d'ailleurs contraint par l'évolution de notre situation financière qui subit le contre-coup de la crise économique. Il y a eu l'emprunt, mais, pour la plus large part, un emprunt est, dans les circonstances actuelles, une consolidation des bons du Trésor que le banquier liquide pour exécuter les ordres de souscriptions à l'emprunt qu'il reçoit de ses clients.

Le suffrage universel a incité le Gouvernement à la sagesse et au courage. C'est une invitation à laquelle il devra déférer. Ce ne sont point les occasions qui lui manqueront. Il devra d'abord régler le sort de la S. N. E. C. M. A., qui pose la question de savoir si les entreprises étatisées sont faites pour leur personnel ou pour leurs clients.

En matière d'exportations, nous avons fait des progrès, mais nous sommes devancés par l'Angleterre dirigiste et par l'Italie libérale, parce que nous faisons une politique à 50 p. 100.

Le Gouvernement fait actuellement une politique de déflation du crédit dont l'effet vient s'ajouter à celui de la baisse des prix agricoles. Soit, sous réserve qu'il ne faut pas la pousser jusqu'au point où l'on verrait des chômeurs dans les ruines alors que nous avons maintenant toutes les matières premières nécessaires pour les relever. Mais quel est l'intérêt d'une politique de déflation? C'est d'assainir la situation économique du pays en abaissant ses prix de revient et en faisant disparaître les entreprises qui sont infirmes. C'est une épreuve qui ne peut être salutaire, hélas, que dans la mesure où elle est douloureuse. Mais l'assainissement n'est possible que s'il se produit à la base comme au sommet. Il est plus nécessaire encore à la base qu'au sommet. Le Gouvernement a-t-il réfléchi que le propriétaire des industries de base, c'est l'État? Qui fixe le prix du charbon, de l'électricité et du gaz? L'État. A-t-il la volonté d'assainir ces industries, de comprimer leurs prix de revient, d'éliminer les parasites? En a-t-il la force? En les nationalisant suivant le mode qui fut adopté, que n'a-t-on réfléchi qu'il est plus facile de casser de la porcelaine que de la réparer?

Le retour du balancier électoral prouve qu'il n'est pas possible de gouverner d'une façon durable sans tenir compte des facteurs essentiels de la politique d'un pays.

Le fait que ce retour ait profité surtout aux indépendants est heureux. Non pas que les partis politiques, qui existent d'ailleurs dans toutes les démocraties de type parlementaire ou de type présidentiel, ne répondent pas à un besoin. Mais, dans les circonstances difficiles comme celles que nous traversons, il faut reconnaître que les membres des partis politiques n'ont pas toujours la liberté d'esprit qu'exige l'imagination nécessaire pour tirer le pays de l'ornière. En effet, la loi des partis politiques est d'accroître le nombre des voix qui vont vers eux. Pour cela, il faut plaire. Et pour plaire, il faut dire au peuple ce qu'il veut entendre et non la dure vérité. C'est ainsi qu'avant la guerre, pas un seul parti n'a opté

pour l'alignement monétaire, seul capable de tirer notre pays de la crise économique dont tous les autres s'étaient évadés, ni pour la modernisation de notre armée, seule capable de faire face à un péril mortel.

De même, aujourd'hui, il faut s'attaquer avec une entière liberté d'esprit aux problèmes des frais généraux de la nation — État et entreprises nationales — à celui du paiement en devises des matières premières nécessaires à nos industries, à celui de la défense nationale, qui est entièrement transformé depuis l'avant-guerre et, enfin, à celui de l'Indochine. Il faut montrer aux masses ouvrières que leur honneur, leur liberté et leur bien-être sont en cause, pour ne pas parler de leur vie.

Il faut renvoyer à la production ou au négoce cette masse d'employés occupés à régler les rapports de leur entreprise avec l'administration et avec le fisc. J'ai cité, l'autre jour, l'une des extravagances du dirigisme administratif. Il s'agit du décret du 13 août 1947, pour la *concession du service des pompes funèbres dans les villes de plus de* 20 000 *habitants*. On y lit :

« ART. 6. — ...La révision des tarifs jouera par application d'une formule dont le libellé général est le suivant :

$$\frac{T}{To} = a + b\frac{S}{So} + c\frac{M}{Mo} + d\frac{V}{Va} + e\frac{N}{No}. »$$

Disons seulement que, dans cette formule, $\frac{M}{Mo}$ = la variation du coût alimentaire de la cavalerie des pompes funèbres. Byzance est morte en discutant du sexe des anges. C'était, du moins, plus piquant.

J'ai montré la S. N. C. F., qui fait 350 milliards de chiffre d'affaires par an, ayant sa trésorerie à sec et puisant dans les poches de l'État. J'ai fait observer que ce sont là des familiarités dont n'usaient pas, autrefois, les Compagnies de chemins de fer privées. Mais comme le vieil oncle du fils de famille des comédies de Musset, l'État apparaît à nos entreprises nationalisées sous les traits d'un « banquier donné par la nature ».

La France va mieux, mais sa convalescence est, aujourd'hui encore, trop lente pour lui permettre de faire face aux échéances de tous ordres qu'il ne dépend pas de nous d'ajourner.

Comprenons la leçon des élections récentes. A défaut de diriger le peuple, suivons-le.

PAUL REYNAUD

ALAIN

EXISTENCE D'ALAIN

Tout est secret dans la vraie grandeur et peut-être même pour ceux qui savent l'admirer.
ALAIN.

ALAIN [1], toujours grand, l'est plus que jamais quand il parle de Lagneau, qui fut son maître : « A vingt ans, dit-il, j'ai vu l'Esprit dans la nuée. » Cette image, olympienne ou biblique, le hante. « Nous regardions cependant la tête puissante qui demeurait immobile et inclinée, mais de sombres nuées s'assemblaient autour. » C'est de Lagneau qu'il apprit à craindre l'excès de clarté et à épaissir le nuage des pensées jusqu'à lui donner la consistance d'une chose. *Clarum per obscurius*. « Lagneau, dit-il encore, fut aimé de moi. *Devotio est amor erga eum quem admiramur ;* j'osai lui citer cette définition de Spinoza et il me bénit d'un coup d'œil. En cela il fut heureux et moi encore plus. »

Je voudrais écrire avec la même piété d'Alain, que j'eus à mon tour pour maître et que je n'ai cessé de vénérer. C'est un travail où je me jette avec la crainte de déformer ce que j'admire. Exposer un système d'Alain, Alain lui-même ne l'a pas fait. Les déductions trop bien enchaînées lui inspirent une juste méfiance. « Je hais presque autant, dit-il, l'argument que la réfutation. » De sa vie, je ne connais que ce qu'il nous en a livré, et il n'a pas le goût des confidences. Ce que fut ce jour d'octobre où, pour la première fois, je vis entrer à Rouen, dans notre classe de philosophie, un homme jeune, vigoureux, mystérieux et joyeux qui écrivit au tableau, en grec : « Il faut aller à la vérité avec toute son âme », jour où, pour moi, tout au monde fut changé, j'ai tenté de le dire dans les *Mémoires*. Il ne me reste d'autre chemin que de partir à l'aventure. Mais c'est bien

1. André Maurois, qui prépare un ouvrage d'ensemble sur Alain, a bien voulu réserver aux lecteurs de la *Revue de Paris* les pages qu'on va lire.

ainsi. L'esquisse me servira de modèle et les idées viendront par les rencontres. N'était-ce pas votre méthode, ô mon maître?

L'Homme (ainsi l'appelaient ses élèves) était né dans le Perche, petit-fils d'un indocile grand-père à la tête en décalitre, fils d'un vétérinaire furibond qui méprisait tout et parlait par boutades. Dans son enfance, on trouve le collège de Mortagne et les messieurs prêtres dont il servait la messe ; puis, à douze ans, le lycée d'Alençon et l'incrédulité. Ce changement fut soudain et radical ; la religion s'éloigna de lui ; sous quelle forme elle revint plus tard, on le verra. Ses professeurs lui reconnaissaient tous les talents. Il eût été physicien, musicien, poète, romancier s'il l'avait voulu, et au premier rang ; il ne souhaita rien que rester libre et penser juste. « Je suis persuadé qu'il y a des moments où Alexandre, César ou Napoléon furent bêtes comme j'ai juré de ne pas l'être. » Il y a du Stendhal dans cette hauteur.

Le seul homme qui eut alors sur lui de l'influence fut un avocat du Perche, légitimiste, qui avait beaucoup lu et bien. Il croyait à l'amour et à l'honneur. Avec des idées arrêtées et altières, il était un esprit libre. « C'est lui qui me fit lire Balzac... Comme il s'appliquait à me donner les manières du monde, qui me manquaient tout à fait, je retins premièrement, comme une politesse à l'égard des grands auteurs, cette manière de leur donner toujours raison... C'est de lui que j'ai pris l'habitude de ne jamais donner la raison d'un refus. J'ai compris depuis que refuser en donnant des raisons, ce n'est point refuser. A regret, je laisse sur mon chemin cette ombre aux larges épaules qui doit errer aux Champs-Élysées, avec son fusil et son chien, dans des ombres de bois, si les dieux sont justes. » Voilà un premier exemple de cette poésie d'Alain qui, de temps à autre, illumine les idées comme un rayon de soleil perçant les nuages, fait briller la surface des eaux.

Après un regard à Polytechnique, vite détourné, il décida d'entrer à Normale (Lettres), « parce que c'était plus facile », et obtint une bourse au lycée Michelet. Là, il suivit les leçons de Jules Lagneau, « mon grand Lagneau, le seul Dieu, à vrai dire, que j'aie reconnu ». Lagneau était un homme de haute taille, roux, barbu, plutôt maigre, toujours ficelé dans la traditionnelle redingote, toujours cravaté d'un étroit ruban noir. Le front était une sorte de coupole qui avançait au-dessus des yeux. Ceux-ci étaient perçants ; « ils traversaient nos cœurs et nous nous sentions indignes ». L'admiration allait au caractère, que l'on savait inflexible, et telle était la première leçon. Lagneau ne traitait jamais de morale ; sa vie suffisait à l'enseigner. Il parlait mal, avec de grands éclairs, mais était incomparable pour obscurcir Spinoza.

Le cours de Lagneau ne se composait que de deux longues leçons, l'une sur la perception, l'autre sur le jugement. Alain apprit de lui à penser sur l'objet, qui est le seul objet de pensée. Le bâton de craie, l'encrier, le bureau furent les exemples, interrogés sans fin, d'où sortait une philosophie. Deux auteurs étaient, toute l'année, lus et commentés :

Platon et Spinoza. Parfois, de Jupiter enveloppé de nuages, descendait sur la classe un oracle : « Il n'y a pas de connaissance subjective » ; « La sensation est un abstrait » ; « Être ou ne pas être, soi et toutes choses, il faut choisir » ; « Il n'y a qu'un fait de pensée qui est la pensée ». Ces formules obscures et pleines, tranchées de départ pour Alain, donnaient à réfléchir pour cent ans aux garçons du lycée Michelet. *Clarum per obscurius.*

Le séjour à l'École Normale fut un mélange de succès et de combats. Les dieux du jour étaient Taine, Renan, Sainte-Beuve, Alain tapait à tour de bras sur ceux qu'il appelait alors « ces trois bedeaux de littérature ». Mais Brunetière, qui régnait sur l'École, se savait assez fort pour rire de ces violences et même les encourageait tout cordialement. Alain faisait bien sa besogne d'écolier. Il lisait encore Platon de bout en bout, mais avait découvert Aristote, dont il aimait le style rustique et qui l'aidait à former une doctrine de la volonté. Dès ce temps, il jugeait vain de chercher des objections. « Je n'ai jamais cru, pour ma part, qu'il fût possible de trouver une philosophie nouvelle ; et j'avais assez de retrouver ce que les meilleurs avaient voulu dire ; cela même, c'est inventer dans le sens le plus profond, puisque c'est continuer l'homme. » Jamais il n'a perdu son temps en disputes ; il a fait route en compagnie de quelques grands esprits ; le reste n'a pas existé pour lui. Homme de peu de livres, il a été fidèle aux philosophes que j'ai déjà nommés, puis s'est attaché à Descartes, à Kant, à Hegel, à Auguste Comte. Ajoutez Tacite, Hugo, Saint-Simon, Retz, le *Mémorial*, Montaigne, Rousseau, Voltaire, naturellement Stendhal et Balzac, George Sand, plus tard Proust ; puis les poètes : Homère, Horace, Hugo, Valéry ; ce n'est pas là toute sa bibliothèque, mais peu s'en faut. Alain pense, comme tout vrai lecteur, que nul ne peut bien lire un livre qu'il n'a pas sous la main.

Ici commencent les années d'apprentissage. A Pontivy, puis à Lorient, il fallut s'initier au métier, qui est difficile. L'un des grands professeurs de ce temps, et de tous les temps, Alain a souvent changé de méthode. Quand je l'ai rencontré, au lycée de Rouen, son cours suivait en somme le programme, mais l'analyse des exemples précédait toujours l'abstraction qu'une histoire mettait en scène. La servante du rabbin, le sergent de la coloniale, le canard du Labrador, l'écuelle de Montaigne m'ont suivi et servi toute ma vie. J'ai su que, plus tard, il fit lire à haute voix, en classe, des pages d'Homère, de Balzac. Tout grand texte peut porter la philosophie. « Retrouver toute la pensée dans chacune de nos pensées. » C'est encore une formule de Lagneau. J'ai appris, en lisant l'*Histoire de mes Pensées*, que ces improvisations quotidiennes et ces jeux d'acrobate épuisaient notre maître, au point qu'il se crut malade et mourant. Je ne m'en étais pas douté, ni aucun de nous ; il semblait se jouer.

L'affaire Dreyfus le jeta dans la politique. Il se découvrit radical, c'est-à-dire citoyen obéissant, mais non respectueux, et radical il demeura toujours, que le parti fût ou non en faveur. « En politique, dit-il, il faut

d'abord choisir, puis se tenir à ce qu'on a choisi. Tout choix comporte des regrets, mais on a juré. Qui n'a pas juré ne sait pas penser. J'ai souvent dit que la fidélité est la lumière de l'esprit, c'est que je le sais. Dès qu'on change ses idées d'après l'événement, l'intelligence n'est plus qu'une fille. » A Lorient, il parla pour les Universités populaires, puis, afin de soutenir le journal radical de la ville, lui donna des chroniques. « C'était, dit-il, raisonnable et plat. J'écrivais comme un professeur. » Nommé à Rouen, ville aux cent tours qu'il aima, il publia, dans *la Dépêche*, des articles hebdomadaires qui souffraient encore de cette maladie du style doctoral. Les *Propos* quotidiens qui marquèrent la naissance d'Alain prosateur ne commencèrent qu'en 1907. Cette fois, les bons juges de style furent contents.

Pour se discipliner, il s'était imposé, pour les *Propos*, une mesure : deux pages de papier à lettre. « On ne met point de prétention dans un court article ; on va lestement ; on arrive au trait final ou bien on n'y arrive pas. » Si l'on manque le point, tant pis, on y reviendra le lendemain. « Je voyais le terme, je l'acceptais comme un poète qui fait un sonnet. Bien rarement, il fallait étendre le développement ; souvent, il fallait le resserrer, et cela sans espoir de retour, car le temps manquait. Cette improvisation libre, sans retouche, exerce une contrainte sur le style. » Certainement, il y a dans le trait, quand il porte, un poids de choses non dites et pourtant annexées à l'expression. De là une sorte de poésie et de force. « Les musiciens qui composent une fugue sont ainsi quelquefois soulevés par la *strette*, qui est le moment où tout se rassemble, jusqu'à passer dans un anneau. Tout arrive comme en foule, et il faut serrer, et il faut passer, et faire vite. Tel est mon tour d'acrobate, autant que j'en puis juger ; au reste, je ne l'ai pas réussi une fois sur cent... » Nous fûmes vite nombreux, en Normandie, à lire chaque matin, dans *la Dépêche*, les *Propos* d'Alain, à les découper et à les conserver. Ce miracle du journalisme n'a jamais été revu depuis et je ne sais s'il le sera jamais. « Écrivez tous les jours pendant deux heures, génie ou non », c'était le conseil de Stendhal. Et c'est un bon conseil pour le génie.

Ici commence le temps des refus. Les radicaux rouennais, qui l'admiraient, eussent volontiers fait de lui un député. Les marchands de sommeil, le trouvant dangereusement éveillé, auraient été heureux de l'embaumer dans quelque Faculté. Mais il aurait fallu écrire une thèse, employer le jargon philosophique, se soumettre aux jugements de Sorbonne. C'était tout ce qu'il s'était juré de ne pas faire. Qu'il ait aussi refusé les rubans va de soi. Il tendait ses filets plus haut. L'homme a besoin d'être honoré. Mais qui le fut plus que lui ? De Rouen il avait bondi à Paris, où, très vite, il avait occupé cette chaire du lycée Henri IV, qui est le plus haut poste de l'enseignement secondaire français. A des vétérans de qualité, ajoutez les filles de Sévigné, les anciens élèves restés disciples. Cortège digne de Platon.

Vint la guerre de 1914. La maudire et la faire était pour lui de doctrine.

Il n'avait jamais été soldat, mais, libre de toute obligation militaire, s'était promis de s'engager si jamais l'armée devait se battre. Lagneau avait été fantassin sous Faidherbe; Alain fut canonnier, télégraphiste de batterie, puis brigadier. Il mena au front une existence de trappeur, logé dans des trous, suivant le fil à l'heure de la rosée, « heure où la guerre elle-même dort, faisant lever le lièvre et la perdrix, et portant dans sa musette le gruyère et les sardines de l'intendance. » Autour de lui, les canonniers ressemblaient aux guerriers d'Homère. A la guerre, il vit l'homme, « sentencieux toujours, observateur étonnant, sachant tout du ciel et de la terre, et embarqué pour les dix ans du siège de Troie ».

Aux dangers de cette existence, il s'accoutuma; au mépris de la personne, alors si blessant chez beaucoup d'officiers, jamais. Il y vit le pire fléau de la guerre, et là-dessus composa un livre dur, injuste et nécessaire : *Mars ou la Guerre jugée.* « J'attaque le chef en son centre, en son centre chéri. Je veux montrer le ridicule de faire massacrer les meilleurs hommes jusqu'à ce que l'ennemi soit las de tuer. L'odieux aussi de cette justice à rebours qui, sans excuses jamais, fait tuer les meilleurs. Je demande qu'on pense à ces choses sans colère... Et j'ai regret de dire que, de l'officier tel que je l'ai vu, il ne doit rien rester, ni le costume, ni le ton... » *Mars* ne fut pas son seul travail; il avait des loisirs dans ses trous. Pendant la guerre furent écrits *Quatre-vingt-un Chapitres sur l'Esprit et les Passions* et le *Système des Beaux-Arts.* Deux grands livres, le second très neuf et, selon moi, irremplaçable

Le voilà devenu auteur. Un de ses amis, Michel Arnauld, avait apporté à Gallimard un choix des *Propos* de Rouen. *Mars* et le *Système des Beaux-Arts* furent offerts au même éditeur et aussitôt acceptés. Il avait repris, en 1917, ses cours à Henri-IV et à Sévigné. Des élèves de l'École Normale se sauvaient pour les suivre. Peu à peu, la fureur de *Mars* s'apaisa. Quand je publiai les *Dialogues sur le Commandement,* où, de l'officier, je défendais ce qui devait être défendu, je ne vis pas de nuées autour de son front. « Je me réconciliais, dit-il, avec l'homme. J'aimais ce poète dans le mal comme dans le bien. Je commençais à comprendre comment malheur et bonheur sont changés en poème et que mythologie, art et religion font notre habit de tous les jours... » Son enseignement était devenu délié, promeneur, avec de grands bonheurs d'expression. Un livre exprime cette paix retrouvée : *les Idées et les Ages,* livre de bonne humeur, qui a la saveur des retours de guerriers dans Homère.

Le moment est venu de dire ce qui peut être nommé la philosophie d'Alain. Mais comment? « Les idées en résumé ne sont même plus des idées. » Celles d'Alain surtout, qui valent, non par la charpente logique, mais par les métaphores et paraboles, par la profonde poésie. Il a écrit que « les idées d'un auteur ne peuvent jamais être séparées de cette forme

heureuse qui traduit en même temps l'humeur, le caractère et enfin toute la nature de l'homme. » Je tenterai donc, en les copiant, de leur laisser leur fraîcheur. Partout où ce sera possible, je me servirai des propres mots de mon auteur. Je le citerai presque toujours ; je le transposerai quelquefois ; j'essaierai de ne le trahir jamais. Trop bien payé de mes peines si j'ai pu inspirer au lecteur le désir de visiter les riches vergers où fut cueillie cette corbeille, et d'étudier lui-même une grande œuvre qui, avant cent ans, je le lui dis, sera dans l'histoire littéraire de notre temps ce que Montaigne est dans celle du sien. Des écrivains de ce siècle, qui durera ? Pour la plupart, je n'oserais répondre. Mais je suis certain de celui-là et ne demande pour moi d'autre gloire, parmi nos arrière-neveux, que d'avoir annoncé la sienne.

UNE PHILOSOPHIE DE L'ESPRIT

> Tout est faux d'abord et j'accuse Dieu ; mais finalement tout est vrai et Dieu est innocent.
>
> ALAIN.

> Entre le vide et l'événement pur...
>
> Paul VALÉRY.

La philosophie est l'amour de la sagesse, donc la recherche d'une morale, mais toute morale suppose une police de l'esprit. « Nul n'est méchant volontairement », disait Socrate. L'homme est méchant par erreur, comme le montre le langage. Le méchant, c'est le *mé-chant*, le mal tombant. A quoi répond le double sens du mot *chute*. L'homme « tombe » parce qu'il a mal mesuré les obstacles, c'est-à-dire le monde extérieur, les autres hommes, qui font partie de ce monde, et son propre corps qui est un morceau des choses. Avant de régler les passions, il faut éliminer les causes d'erreur. Pourquoi les apparences trompent l'homme, et comment les redresser, voilà le premier problème. Et le seul.

Ici, Alain a eu deux maîtres, qui s'accordent et se complètent : Lagneau et Descartes. « L'univers des choses est aussi un fait de pensée », disait Lagneau, et encore : « La sensation est un abstrait ». Énigmes que des exemples rendent intelligibles. Je suis en ce moment assis devant mon bureau ; je regarde, par la fenêtre, des bois, des pentes, une vallée bordée de peupliers et, à l'horizon, des collines bleutées. Je dis que les arbres sont proches, la vallée profonde et les collines éloignées. Est-ce l'image qui m'informe ? Non. L'image est tout entière collée à mes yeux. Un peintre habile, en la reproduisant sur la vitre, me ferait voir le même paysage. C'est l'entendement, c'est le raisonnement qui creuse cette vallée, éloigne ces collines. L'expérience m'a enseigné que telles ombres, tel mouvement des yeux, permettent de prédire que, pour toucher tels

objets, il faudrait marcher, monter, descendre. Mais ni la distance, ni le relief ne sont donnés dans l'image. Et que serait le paysage sans cette armature de distances ? Une espèce de lueur confuse. L'univers des choses est l'œuvre de ma pensée.

Mais la sensation pure ? Il n'y a pas de sensation pure. Le chaud et le froid sont des relations, comme on le voit dans la fièvre où nous jugeons glacés les draps qui, si nous étions bien portants, seraient tièdes. Le lourd et le léger sont des relations. Le mouvement est relation pure. La sensation est un abstrait. Quant à l'objet, il est créé par le jugement. Je dis que je vois un cube de bois, mais qu'est-ce que je vois ? Des lignes qui, si je bouge, se déplacent, se rapprochent, disparaissent. Sous aucun angle je ne puis voir le cube. Aucune des images visuelles du cube ne ressemble à aucune autre et elles ne coïncident jamais en un cube. Le cube, l'entendement le construit. Pour voir le cube, il faut auparavant que j'aie l'idée du cube. Ici nous entrons chez Platon.

Le monde extérieur est le monde soutenu par l'entendement, ou il n'est rien. Il faut, en cet endroit, considérer sans fin des objets perçus, soit cet encrier, ou cette boîte à craie qui fait un cube, exemples sacrés. Qu'est-ce que voir si ce n'est que voir ? Qu'est-ce que toucher si ce n'est que toucher ? Puisque sous aucun angle je ne puis voir le cube comme un cube, dire qu'il est un cube, c'est annoncer qu'en le touchant, en l'explorant, je rencontrerai certains signes. La vue ne peut connaître le son ; l'ouïe ne peut connaître la couleur. Qui donc saura que ces sensations, absolument étrangères l'une à l'autre, ont la même origine ? Qui construira l'objet ? Il faut bien que ce soit la pensée.

Si la perception est un jugement et l'objet une création de l'entendement, l'erreur doit se produire quand les données des sens sont mal interprétées. L'homme qui voit, touche, entend tire de ce qu'il sent des conclusions trop hardies. Descartes, penché à sa fenêtre, perçoit des passants dans le brouillard. Qu'a-t-il vu, en fait ? Des taches plus grises qu'il a traduites en manteaux. Mais il a pu se tromper. Je viens d'entendre un avion bourdonner au-dessus de ma vallée ; je l'ai cherché des yeux ; ce n'était qu'une guêpe. Je sors dans l'allée et j'y vois un enfant, étendu sur l'herbe et vêtu d'un sarreau noir, qui me fait des grimaces. Je m'approche ; un arbre coupé est couché au bord de l'allée ; la section claire du tronc, blanche et rose, a joué le visage de l'enfant ; la mousse sombre, le sarreau noir ; l'ombre des feuilles agitées par le vent projette les grimaces sur la section ensoleillée. Je vois maintenant l'arbre et j'en interprète les signes correctement. Si je m'éloigne, je revois l'enfant, ou plutôt je vois comment j'avais cru le voir, et que mes sens ne m'avaient à aucun moment trompé. Le monde était vrai ; l'apparence des choses n'était pas changée ; le jugement seul était faux.

« Un homme qui philosophait de la bonne manière, dit Alain, c'est-à-dire pour son propre salut, me vint conter un jour une vision qu'il avait eue et qui, disait-il, lui expliquait une longue suite d'erreurs énormes,

et qui sont peut-être toutes vraies. Il se trouvait donc en wagon, laissant errer ses yeux sur un paysage de collines, lorsqu'il vit sur une des pentes, et grimpant vers un village, un monstre à grosse tête, muni de puissantes ailes et qui se portait rapidement sur plusieurs paires de longues pattes ; enfin de quoi effrayer. Ce n'était qu'une mouche sur la vitre. Ce court moment de l'erreur et de la croyance l'enchanta... A son sens, toutes les visions de l'histoire pouvaient être comprises par cet exemple si simple... » Et en effet, le dragon, dans cette aventure, existait, mais un jugement erroné l'avait rejeté au loin, parmi les villages et les prés, ce qui l'avait grandi démesurément.

Telle est l'erreur. L'illusion est plus complète et plus surprenante parce qu'elle est implicite. Croisez le second et le troisième doigts de la main droite et placez entre eux une boulette de pain assez grosse. Vous sentirez deux boulettes. Pourquoi ? Parce que vous avez rapproché, par un mouvement inaccoutumé, la face droite du médium et la face gauche de l'index qui, dans toute position normale de la main, sont éloignées l'une de l'autre. Si, dans leur position habituelle, ces deux doigts sentaient chacun une boulette de diamètre inférieur à leur distance, il faudrait bien qu'il y eût deux boules. Votre entendement interprète la double sensation de cette manière. Mais c'est en vain que l'explication de votre erreur vous sera donnée ; vous l'aurez comprise, acceptée ; l'illusion persistera. Cela est vrai aussi du stéréoscope, qui nous fait voir une image en relief là où sont juxtaposées deux images du même objet prises sous deux angles, légèrement différents, qui correspondent à l'écartement des yeux. Ici l'entendement raisonne ainsi : « Quand il y a relief, la vue me présente une image légèrement brouillée ; or, je vois ici une image légèrement brouillée ; donc, il y a relief. » Inférence raisonnable ; conclusion fausse ; illusion invincible.

Le fameux bâton plongé dans l'eau, que la réfraction nous fait voir brisé, aucun raisonnement, pour l'œil, ne peut le redresser. Pour le voir juste, il faut ajouter à son image celle de l'eau et des rayons déviés. C'est ce que fait le savant. La science est une perception rendue vraie par un jugement plus exact et plus complet. Le soleil paraît à deux cents pas ; et c'est déjà science que de le voir à deux cents pas quand il est sur la rétine ; mais l'astronome, par sa science plus complète, le renvoie jusqu'au fond des cieux. L'une des illusions les plus étonnantes, et sur laquelle Alain revient sans jamais se lasser, c'est la lune qui paraît plus grande à l'horizon qu'au zénith. Vous-même qui la voyez plus grande, vous ne la voyez pas plus grande. Mesurez-la, comme font les peintres, avec un crayon ou un bout de ficelle, d'abord à l'horizon, puis au zénith ; vous constaterez que son diamètre n'a pas changé. Que se passe-t-il ? Que la présence de ce pâle visage plus près de nous, parmi des toits et des cheminées, nous émeut plus que là-haut parmi les étoiles. C'est notre émotion qui fausse notre entendement. Roulez un morceau de papier en forme de lunette ; observez l'astre au moyen de cet instrument, l'isolant ainsi

des autres choses, et il reprendra la grandeur qu'on est accoutumé de lui voir lorsqu'il flotte en plein ciel. C'est donc l'étonnement qui grossit l'image. Et l'émotion crée son objet. « Un spectre dépend toujours de ma propre terreur. Et il n'y a que des spectres. Vous qui croyez que les dieux n'apparaissent plus, allez voir la lune à son lever. »

Un fou, un passionné, un homme qui a peur voient leurs émotions parmi les choses. Il est assez clair que nous sommes tous un peu fous en ce sens-là et que la sagesse consiste à éliminer, autant qu'on peut, cette part de soi-même dans ce qu'on connaît. Qu'on y arrive, c'est ce que montre la suite des sciences, mais la difficulté est grande pour cette partie de nos visions qui naît de mouvements tumultueux du corps humain et des passions qui en résultent, comme la peur ou l'espérance. L'imagination projette parmi les choses les reflets de nos émotions. La foule qui espère un miracle verra le miracle. Démêler de ces rêves le réel n'est pas facile.

Pour que le réel soit pensé, il faut que deux conditions soient remplies. Des signes, ou sensations, doivent nous venir du monde extérieur dont fait partie notre corps, et l'entendement doit interpréter correctement ces signes. Bien penser, c'est bien percevoir. Du monde extérieur, nul ne peut se passer. L'idéalisme pur, à la manière de Berkeley, qui affirme que tout le drame se joue dans notre pensée individuelle, a toujours fait rire Alain. « Que penser, dit-il à peu près, de cet évêque qui est allé à Terre-Neuve, en est revenu et a continué de croire que ce voyage, cette terre, ces nouveaux hommes découverts n'étaient que morceaux de lui-même ? » Les signes sont des faits. Je puis me tromper sur le sens d'un bourdonnement d'oreilles et interpréter comme un passage d'avions ce qui n'est qu'une maladie de l'ouïe, mais c'est un fait que j'entends un bourdonnement. Le monde ne nous trompe pas. Nous nous trompons, comme dit très bien le langage. En fermant mes oreilles avec mes doigts, je fais un silence qui n'est pas vrai et qui pourtant est vrai. Cela dépend de ce que j'en dis. Ces signes, eux, sont vrais et il n'y a rien d'autre au monde. A chaque moment, rien n'existe que cette immense apparence et les signes qui m'en arrivent. La vie intérieure est la vie extérieure ou elle n'est rien. « Oui, tous les matins, n'importe quel homme reconstruit le monde ; tel est le réveil, telle est la conscience ; et tous les matins, le philosophe, par un réveil redoublé, admire ce réveil même et reconquiert l'âme de l'âme. » Les esprits pensent un monde commun d'après les apparences, où chacun se trouve d'abord seul, où le rêveur passe la nuit et où le fou passe la vie.

Le passage au rêve est facile. Dans le repos du lit et l'obscurité de la nuit, notre corps continue de nous proposer des signes : le cœur bat, la poitrine souffle, les draps pèsent, une crampe contracte un muscle ; sous les paupières passent des images confuses, points lumineux, traînées blanches ou noires, sur lesquelles l'entendement peut construire un objet comme, dans la rêverie éveillée, il construit un éléphant sur un nuage ou une chevauchée sur une tempête. « Une femme, dit Proust,

naît d'une fausse position de ma cuisse. » Un bruit se fait entendre au dehors ; une trompette sonne et l'on rêve de guerre ; le vent surgit et l'on rêve de naufrage. Où commence ici la perception ? Où finit le rêve ? La trompette et l'ouragan étaient vrais. Mais, autour de ces signes, le rêveur a construit librement d'immenses anticipations qu'il ne tente pas de vérifier parce qu'il s'est retiré de l'action par le sommeil. Nul autre rêve que le monde. Nul genre de conscience hors de la perception des objets réels. Le fou est un homme qui ne se réveille jamais et qui interprète librement les signes que lui envoie son corps sans tenir compte de ceux qu'il pourrait susciter par l'expérience. Mais le fou lui-même ne voit que ce qui est.

Est-il possible d'évoquer des images hors de la présence des signes ? Alain ne le croit pas. Il faut toujours, selon lui, que le monde des choses soutienne l'image en quelque manière. Vous croyez voir le Panthéon, hors de sa présence, dans l'œil de la mémoire ? Essayez donc de compter les colonnes. Je dis que je crois entendre une symphonie dans le bruit des roues, mais je n'entends toujours que le bruit des roues. La symphonie, je la chante sans le savoir, très bas, et c'est ma propre voix qui devient signe. Le romancier, pour support de ses personnages, se sert des êtres réels et de lui-même. Le peintre ou le dessinateur, s'il travaille de mémoire, appuie l'image sur les premiers traits errants du crayon ou du pinceau, comme on le devine si bien dans les dessins à la plume de Rembrandt. Le vrai poète est un homme pour qui le monde extérieur existe. « L'esprit rêvait ; le monde était son rêve. » Ce beau et court poème est de Lagneau. Il porte à de longues réflexions, et difficiles.

Car le monde, avec ses bois, ses villages, ses champs, ses bêtes et ses fleurs, nous croyons savoir à peu près ce qu'il est. Mais l'esprit ? « Que veut-il dire avec son esprit ? », disait Comte de Hegel. L'esprit n'est aucune des choses qu'il soutient. De quoi est fait ce vide ? Descartes ici éclaire Alain. Ce cavalier français a, plus hardiment que tout autre, transpercé l'imagination, tué les spectres et les rêves. Assis au coin de son feu, dans son fauteuil, il a douté de ces choses hors de doute qui l'entouraient. Doute méthodique. Doute hyperbolique. Une seule pensée a survécu : Je pense, donc je suis. « Le seul fait de pensée est la pensée. » L'esprit n'est rien que la volonté de juger. Force nue, mais invincible. L'erreur est notre état naturel, l'erreur ou plutôt la confusion, l'incohérence, la mobilité des pensées. D'où l'on ne sort que par un décret.

Donc je pense, je suis esprit. Mais je fais aussi partie du monde autour, de cette immense existence qui nous tient de toutes parts, qui est tellement plus puissante que nous et qui n'est que mécanique. Quand on étudie cette pensée plus précise qui est la science, on découvre des lois de l'existence, lois qui nous permettent de prévoir les mouvements des astres et des atomes. Par notre corps, nous sommes soumis à ces lois. Comment alors croire à la liberté de l'esprit ? Précisément, en y croyant. Le libre arbitre ne peut être prouvé. Car la preuve même

l'intégrerait dans un système mécanique. Mais l'esprit ne peut être nié au nom de la mécanique universelle, qui est une conception de l'esprit. La volonté ne peut être ligotée par des liens qu'elle a elle-même noués. Je jugement ne peut juger qu'il n'y a pas de jugement.

Le mécanisme universel, il faut bien l'accepter parce qu'il faut comprendre ainsi ou ne pas comprendre du tout. Dans un monde fou, toute expérience serait vaine. Il se trouve que notre monde semble assez fidèle. C'est une chance et qui permet de lui commander en lui obéissant. Mais le mécanisme est la preuve de la liberté en même temps qu'il en est l'instrument. Car la nature supporte ce prodigieux système ; elle ne l'offre pas. Seule la pensée mesureuse a donné naissance à la loi. Le mécanisme a été préféré et choisi, acte de volonté. Il est vérifié par la nature ? Oui, si l'esprit le complique assez, et nous voyons bien que le physicien doit, chaque année, transformer son hypothèse. Mais le physicien paresseux qui adore, dans le monde des apparences, les lois provisoires qu'il y a tracées retourne aux esprits. Délivré des dieux de l'Olympe, Prométhée se laisse enchaîner par les Forces qui, comme les Dieux, sont des projections de sa pensée. « Il faut que l'Esprit triomphe des esprits. Lucrèce y a perdu son âme, mais Descartes non. Attention, là ! »

Descartes en lui-même trouve Dieu. « J'accepte ce mot, quoique chargé de prestiges », dit Alain. Que veut-il dire ? Ceci, je crois. L'Esprit en chaque homme, celui que Descartes, après le doute méthodique et le doute hyperbolique, retrouve par le *Cogito*, ne peut être individuel et subjectif, car tout ce qui serait subjectif a été dissous par le doute. Le *Je pense* qui reste seul, et presque réduit au néant, cette flamme de volonté pure, ce jugement nu « comprend toutes les pensées possibles, et pour tous, et à toujours ». — « Ce que je cherche, dès que j'ai résolu de ne plus me tromper, c'est la pensée, ce n'est pas ma pensée ; et quelque étrange que cela soit, ce n'est pas mon Moi, c'est le Moi. L'esprit dépasse l'homme. » Je trouve Dieu en moi. *Est Deus in nobis*. Telle est la mystique vraie qui se passe de preuves. Prouver que Dieu existe, c'est le nier. Car c'est le rejeter à l'apparence, à l'immense existence et faire de lui un fait parmi les faits. Le propre de Dieu, c'est qu'il n'existe pas : il est. En nous.

Sur ses sujets d'extrême-pointe, Alain faisait de belles leçons « noires comme de l'encre », où il opposait l'Esprit aux faits. L'âme n'est pas un fait. « Je dirai même qu'avoir une âme, c'est ne pas trouver de faits intérieurs, c'est tout penser par liberté, comme devoir, comme point d'honneur, à la Descartes. » La générosité, vertu suprême de Descartes, consiste dans la ferme résolution de ne jamais manquer de libre arbitre. Vertu suprême parce que, sans elle, science, adresse, pouvoir ne sont rien. Qui doute s'il sautera le fossé, par ce seul doute il y tombe. Vouloir sans croire que l'on saura vouloir, sans se faire à soi-même un grand serment, ce n'est point vouloir. Ainsi la première vertu est la foi. Elle ne peut aller sans l'espérance. Essayer avec l'idée que la route est barrée, ce n'est

pas essayer. Enfin, il y a un certain genre d'espérance qui concerne nos semblables, qui dérive aussi de la foi et dont le vrai nom est charité. Telles sont les vertus de l'Esprit.

PASSIONS ET SENTIMENTS

> Tout l'univers chancelle et tremble sur ma tige...
>
> Paul VALÉRY.

L'homme est libre quand il agit ; il ne l'est pas quand il pâtit, c'est-à-dire quand ses actions sont déterminées par une cause extérieure. Nul ne peut faire que l'homme n'ait pas de passions puisqu'il a un corps, et que ce corps fait partie de l'univers des choses. « Mon esprit, ma pensée et mon jugement, tout cela est où je suis, et non pas ailleurs, et enfermé dans mon sac de peau. » Le sac de peau est vulnérable. Que contient-il ? Trois animaux en un, et qui font une étrange société. La tête ressemble assez à quelque sage, tout entier au spectacle et qui oublierait son corps ; le cœur, qui réside dans le thorax, par son courage et sa violence rappelle le lion ; au-dessous du diaphragme s'agite le ventre insatiable et nous le nommerons hydre, avec Platon, afin d'évoquer les mille têtes de la fable et les innombrables désirs qui sont comme courbés et repliés les uns sur les autres quand le ventre dort. Tels sont les deux monstres avec lesquels le Sage doit cohabiter et, tant qu'il n'aura pas mis la paix entre eux d'abord, puis entre eux et lui, pas une autre pensée ne pourra lui venir que de besoin et de colère. Avant toute police de l'esprit, il faut faire la police du corps.

Alain a toujours soutenu que la gymnastique fait partie de la sagesse. L'homme qui ne gouverne pas son corps retombe à la bête. Le troupeau de muscles s'affole de toute surprise, comme on le voit dans la peur. Par leur contraction soudaine, un flot de sang est envoyé dans les parties molles ; l'intestin est inondé ; les candidats aux examens connaissent cette liquide sédition des monstres. Contre quoi le remède est l'action. La seule peur est la peur de la peur. Agir assez pour changer les pensées, faire quelques mouvements très simples, détendre les muscles crispés par l'attente, ces remèdes guérissent à la fois le corps et l'âme. Le double sens du mot *irritation* doit faire réfléchir. La faute est de mettre sa pensée au service des passions et de se jeter dans la peur ou la colère avec un enthousiasme farouche. La crainte est une maladie, et qui tue fort bien à la longue. Si la crainte de répondre mal agit sur le candidat aussi énergiquement que l'huile de ricin, mesurez d'après cela les effets d'une crainte continuelle. « Mais dépend-il de moi de ne pas craindre, de ne pas m'irriter ? » Ici encore le langage avertit. Tu *te* tourmentes ? Cesse donc de te tourmenter, bourreau de toi-même. Apprends à reconnaître que

tes idées noires ne sont qu'une maladie. Dis : « Je suis triste ; je vois tout en noir ; mais les événements n'y sont pour rien ; ce sont des opinions d'estomac. » Si tu comprends cela, tu es déjà à moitié guéri.

Pourquoi ? Parce que les maux d'esprit sont les pires. L'événement lui-même est souvent plus aisé à supporter que la crainte. Dans nos anticipations errantes, nous craignons l'accident et la mort, mais l'accident où nous trouverions la mort ne serait même pas perçu par nous. Sans doute, il y a des malheurs redoutables et de vrais maux contre lesquels prudence et savoir s'évertuent en vain. Il y en a moins pourtant que nous ne l'imaginons. L'excès de douleur amène souvent une perte de conscience. Comme l'avaient déjà dit les stoïciens, là où manquent la prévision et le souvenir, le seul présent est comme nul. Dans les moments de trop grande tristesse, la sagesse est de refuser la pensée. C'est ce que la religion a compris ; elle met le malheureux à genoux, la tête dans ses mains et en prière, dans l'église aux lumières diffuses. Cette position repliée délivre les organes et dénoue la conspiration des muscles. « Courbe la tête, fier Sicambre. » On ne lui demande pas de se guérir de colère et d'orgueil, mais de se taire, de reposer ses yeux et de se disposer selon la douceur, puis de prononcer les paroles rituelles qui arrêteront le dangereux mécanisme du discours intérieur. Cette magie contrarie l'état violent de l'imagination.

Se gratter entretient l'irritation. Or, les hommes passionnés résistent mal au besoin de toucher, donc d'aviver et d'infecter leurs plaies. « Je suis timide, disent-ils, je suis malade, je suis méprisé, je ne suis plus moi-même, je perds la mémoire, je vieillis. » Se faire bien laid par de tristes pensées et se regarder alors dans la glace, tels sont les pièges de l'humeur. C'est pourquoi il n'est pas absurde d'être absurdement optimiste. « Quel beau temps froid », dit le sage en se frottant les mains, car il n'y a qu'une manière de résister au froid, c'est d'en être content. Comme disait Spinoza, maître de joie : « Ce n'est pas parce que je me réchauffe que je suis content, mais parce que je suis content que je me réchauffe. » Que tout te soit donc bon présage et signe favorable. « C'est du bonheur, si tu veux, que le corbeau t'annonce », dit Epictète.

Cette sagesse ne supprime pas les passions. Nul ne peut faire que l'homme n'ait pas de passions. Autant vaudrait souhaiter qu'il n'ait point de corps. Et d'ailleurs, sans les passions, que serait la pensée ? Je puis raisonner abstraitement sur le Beau, le Bien et le Vrai ; je puis parler de l'amour de Dieu. « Toutefois, dit Alain, je me détourne de cette religion maigre. Ceux qui baisent les pieds de Jésus, comme on dit que font les Espagnols, me paraissent engagés dans un meilleur chemin. » Le Vrai, le Beau, le Bien ? Oui, mais le bien de nos affections, le vrai de nos passions, le beau de nos sentiments. « Toutes les fois que l'homme veut sauver en soi des choses terrestres et basses, et le veut avec fidélité, il se sauve par là lui-même. » Si l'on prolonge la courbe des sentiments naturels, on trouve le salut par l'excès. Pour mieux dire, tous les senti-

ments sont moraux au-delà d'un certain degré. L'amour passe par le désir, la tendresse et enfin le tragique pour aller au sublime. Alceste veut la vérité de Célimène ; l'ambitieux, le vrai de la politique ; voilà le chemin du vrai. L'amoureux aime le beau dans les arts ; ce qui est aimé, est-ce alors la musique belle ou la femme aimée ? Cela ne se divise point. L'avarice elle-même peut mener à la beauté. Un marchand de tableaux, et résolu à n'être que marchand, peut se prendre de passion pour les grandes œuvres, comme l'Élie Magus, de Balzac. Telles sont les aventures du cœur.

« Et je soupçonne ce qu'il y a de vrai en quelques moralistes, dont Descartes, qui disent qu'il y a un bon usage de toutes les passions et point du tout de grandes actions, ni de grandes pensées sans les passions. » Ce qui est beau, ce n'est ni la passion toute seule, ni la symphonie toute seule, mais la rencontre des deux. Celui qui n'a pas de passions n'a que faire des beaux-arts. Que me fait la musique si je n'ai point de grands remords à surmonter ou bien de grandes peines ? Mais les passions peuvent nous conduire au malheur comme à la beauté. En partant des mêmes commandements, tel arrivera au génie, tel au cloître, tel à une féroce frivolité, qui est un changement volontaire des passions obtenu par un mouvement vif, comme de tourner la tête. Souvent la frivolité est voulue pour dompter une passion qui conduirait au malheur le plus noir. Aussi Alain dit-il ailleurs : « La frivolité est un état violent. » L'ennui est ce qui reste des pensées quand l'action et les passions s'en retirent. Alors l'ennui fait ses comptes et s'étonne d'un si petit tas de cendres. Percevoir, agir et sentir, voilà contre l'ennui les seuls remèdes. La pensée, si elle tourne sur elle-même, est une espèce de jeu qui n'est pas sain. « L'homme qui médite est un animal dépravé. » Voltaire a dit que l'homme est né pour vivre dans les convulsions de l'inquiétude ou dans la léthargie de l'ennui. Byron est un bon exemple d'un noble esprit qui bâillait sa vie dès que la passion n'y mettait plus sa poésie.

Comme il y a des couleurs fondamentales, trois passions : l'amour, l'ambition et l'avarice, par leurs mélanges, produisent toutes les autres. Elles correspondent à trois types d'hommes, mais aussi dans le même homme aux âges de la vie, l'ambition se substituant à l'amour dans l'âge mûr, et l'avarice à l'ambition dans la vieillesse. Parfois les trois coexistent, comme on le voit chez ce même Byron, qui était à la fois amoureux, ambitieux et avare. Toutes trois suivent les mêmes chemins. D'abord, une cause extérieure produit dans le corps une émotion vague qui n'est que secousse, insinuation de tristesse ou de bonheur. Ainsi la beauté d'une femme rencontrée, ou tel incident, promesse de pouvoir. Puis, dès que nous pensons cette émotion et nous avisons de nous souvenir, de prévoir et d'interpréter les signes, la passion naît. Quant au degré supérieur où nous nous sauvons de la passion en réglant nos sentiments, il faut le nommer sentiment.

L'émotion qui annonce l'amour est une sorte d'ivresse où se trouvent

mêlés la crainte et l'amour du plaisir. Elle devient passion lorsque nous regrettons un ravissement, doutons de son retour, ou qu'une personne ait été digne de l'inspirer. L'amoureux maudit et adore en même temps. Il interprète les signes, des yeux riants ou sérieux, un son de voix ou seulement un silence. La jalousie, qui est une sorte de folie de l'imagination, empoisonne l'amour. C'est le temps des drames. Mais le sentiment d'amour, qui est l'amour, se rencontre au-delà de la passion et doit être conquis sur elle. L'amour véritable n'est pas, un effet, du désir de chair, si vif, mais si aisé à satisfaire. L'acte de chair n'y est désiré que comme une preuve de puissance sur un autre être, libre, raisonnable et fier. Tel est l'amour de Julien Sorel pour madame de Rénal, amour d'ambitieux qui, dans la prison, toute ambition interdite, se changera enfin en sentiment. Le désir animal est bien au-dessous de l'amour. S'il intervient dans un entretien, il l'interrompt aussitôt et enlève toute confiance pour ne laisser place qu'à un combat très rusé et très déplaisant. On est alors à cent lieues de l'amour, ainsi qu'on le voit si clairement dans le *Journal* de Stendhal, technicien maladroit et cynique du plaisir avec les femmes qu'il n'aime pas, timide à la folie avec celles qu'il aime. L'épreuve de la volupté est dangereuse aux yeux de l'amour vrai. Pourtant, il la surmonte. On doit comparer alors le bonheur dans l'amour à celui de chanter avec d'autres et d'appuyer sa voix sur d'autres voix; cela suppose une attention merveilleuse. Même dans l'émotion corporelle portée au comble par deux mains qui se rencontrent, l'amour est déjà platonique.

Que l'amour platonique, sans aucun désir de chair, puisse devenir une passion violente, l'ambition aide à le comprendre, car voilà une passion qui n'a de lien avec aucun besoin corporel et qui peut être violente jusqu'à la maladie et jusqu'au meurtre. D'où vient-elle? De la réaction de l'homme devant l'homme, dès qu'il s'agit d'obéir ou de commander. Chez tout homme généreux, s'il est enchaîné, contraint d'agir, privé de sa liberté, naît une haine du tyran qui exigera les plus cruelles vengeances. Et de son côté l'Ambitieux, pour être celui qui commande, ne reculera devant rien. L'Important veut être écouté, regardé. Aisément offensé, on passe son temps à ne pas le heurter. L'ambition humiliée ne s'ennuie pas. Elle désire, attend, intrigue, tremble, enrage. L'ambition satisfaite s'ennuie; aussi est-elle insatiable. Nourrie encore par les rivalités, car l'homme imite les passions de l'homme, et nous désirons ce que nous voyons qu'un autre désire. Ajoutez l'imitation de la haine que montre le rival, les ruses qu'on lui prête, les calomnies répétées et les amis imprudents qui entretiennent ces querelles. Voilà une terrible passion.

Elle peut être dominée par un ordre bien établi, où chacun se plaît à être à sa place, car le plus ambitieux des paysans est celui à qui l'état de paysan suffit. Le bedeau, le suisse et le chantre n'ont pas moins de majesté que l'évêque. Ainsi le vrai pouvoir, en gardant les privilèges, se garde lui-même. L'importance grandit partout et se suffit à elle-même. Car nul

ne pense que soi. Le dauphin veut être roi et le marmiton cuisinier. Dans les maisons bien gouvernées, l'inégalité n'est point sentie et toute majesté trouve à se développer sans fin dans la dimension qui lui est propre. Napoléon disait : « Place au fardeau », et par là rendait son importance à l'homme de peine. Cet empereur, qui lisait Corneille, est un bon exemple d'ambition sublimée en sentiment. Après avoir souhaité toutes les grandeurs, tout obtenu et tout perdu, il ne lui reste, dans son île, qu'une ambition : celle de montrer qu'il sait se passer de tout et rester grand. Il y a du sublime dans le *Mémorial.*

Il en est du grand avare comme du grand ambitieux. Alain a beaucoup d'indulgence pour l'avare, personnage utile à la société puisqu'il accumule des réserves et ne consomme pas. En Grandet, en Gobseck, il ne trouve pas de petitesse. Il loue leur audace, leur stricte probité et leur noble confiance en quelques-uns. Cette passion est celle où il entre le moins de vanité. L'avare souhaite que sa richesse soit secrète. Sa bouche aux lèvres minces est nouée comme sa bourse. Tout vieillard risque de devenir un peu avare, par économie de mouvements et par sobriété. Quant aux grands brasseurs d'affaires, ce sont rarement des avares, mais tantôt des ambitieux et tantôt des joueurs.

La passion du jeu est-elle une passion? Le jeu porte remède à l'ennui en proposant des choix simples, libres, absolus, auxquels l'événement apporte aussitôt une réponse. Dans la vie, la nature est lente à répondre à nos efforts ; il y a toujours de l'ambigu, même dans la chance. Au jeu, la sagesse est ridicule ; l'habileté ne fait rien. Voilà pour l'homme un ennemi nouveau et un courage tout nu. En ce sens, la Bourse n'est pas un jeu aussi complètement que la roulette, car il y a du probable à la Bourse. Il n'y en a pas au jeu pur, bien que le calcul des probabilités soit vrai, parce que chaque coup est indépendant du précédent. Le joueur ne peut avoir d'illusion. Il prend chaque fois un risque total. C'est un triomphe de la volonté, donc de l'orgueil. Le joueur, à chaque instant, aurait le pouvoir de se retirer. Il ne le fait pas par fierté, par fatalisme et par appétit de malheur. En ce sens, le jeu est une passion, et il y a une part de jeu dans l'amour et dans l'ambition.

Il faut maintenant rappeler l'unité de l'homme et ramasser, rassembler tous ces degrés. L'inférieur porte toujours le supérieur. Les grandes passions peuvent animer de grands sentiments qui, à leur tour, peuvent éveiller de grandes pensées. Un noble amour nous amène à croire à l'immortalité. Pourquoi? Parce que pour celui qui pense avec tant de bonheur aux perfections de l'être aimé, douter de sa durée serait une sorte d'infidélité. « O temps, suspends ton vol! » Ces pensées toutes simples forment la pensée de tout amour. Ainsi les passions engendrent leur métaphysique. Et même les simples émotions. Donner un bon repas à un homme qui a faim, il se peut que cette joie du corps soit à l'origine d'une foi. L'évêque Myriel avait compris cela. Il ne faut donc pas mépriser un sentiment parce qu'il est presque animal à son origine. C'est le corps

qui porte la pensée. Par ce mélange, la pensée est vérifiée et le corps purifié. L'art de gouverner l'homme est celui de discipliner les passions par la passion. Ainsi le voile se sert du vent pour lutter contre le vent.

SOCRATE N'EST PAS MORT

Partout où des hommes libres
discutent, Socrate vient s'asseoir
en souriant, un doigt sur la bouche
ALAIN.

Le langage commun nomme *philosophe* un homme qui porte un ferme jugement sur la mort, la maladie, le rêve, les échecs et qui refuse de se laisser abattre par l'événement ou conduire pas ses passions. Philosophe est un autre nom du sage. Alain, philosophe de métier, est un sage qui a toujours vécu ce qu'il enseignait. D'où son prestige aux yeux des disciples qu'il n'a jamais trompés, ni déçus. Non que son existence ait été sans traverses. Il a dû, plus d'une fois, s'opposer à Léviathan, et ce grand animal sans cerveau lui a fait sentir sa colère. Souffrant, dans la vieillesse, des infirmités que lui valut la guerre, il supporte avec une constante bonne humeur une vie de reclus et de perclus. Assis à sa table, dans une petite maison de banlieue, il relit les maîtres qu'il admire et se plaît encore à leurs beautés. Il accepte gaiement une vieillesse difficile; bien plus, il l'aime; et les jeunes viennent auprès de lui chercher des leçons de bonheur. C'est de ce bonheur qu'il faut lui demander le secret.

Le secret n'est autre que la volonté d'être heureux. Alain est, avant tout, une volonté. Avec Descartes, il partage cette hardiesse cavalière qui tranche par jugement les nœuds des passions. « Descartes dit que l'irrésolution est le plus grand des maux. Il le dit plus d'une fois; il ne l'explique jamais. Je ne connais pas de plus grande lumière sur la nature de l'homme. Toutes les passions, tout leur stérile mouvement s'expliquent par là... » Le grand mal est de délibérer lorsqu'on sait qu'il est vain de délibérer. Le pire, dans la peur comme dans l'ennui, est si l'on se juge incapable de s'en délivrer. « L'homme qui médite est un animal dépravé. » Le mot est de Jean-Jacques, et plein de sens; cet homme fut malheureux par abus de délibérer. Au contraire, Descartes ayant puisé, dans ses succès de géométrie, toute confiance en son esprit et pris coutume de vaincre ses désirs plutôt que l'ordre du monde, agit par décret. En morale comme en physique, Descartes a résolu ses problèmes. Provisoirement, cela s'entend, mais toute règle d'action est provisoire. « Il a résolu; voilà un beau mot, et deux sens en un. » Alain a résolu d'être heureux.

Et si l'événement en décide autrement? L'événement ne décide rien. L'univers n'est ni hostile, ni favorable. Il ne veut pas notre malheur; il ne prépare pour nous aucune destinée. Dieu est, mais les dieux sont

morts, et les Olympiens ne complotent plus la perte ou le salut d'un mortel. Le monde produit à chaque instant des situations dans lesquelles nous sommes engagés et qui constituent les données du problème. Ces données peuvent être défavorables, comme pour Ulysse nageant. Elles sont, et c'est en partant d'elles qu'il faut résoudre et décider. La réflexion sur le passé, le retour fictif aux carrefours avec le regret de la route choisie sont stériles. Le choix est fait ; on en est là où on en est ; et dans les chemins du temps, on ne peut retourner en arrière, ni changer la route déjà parcourue. Que vais-je faire maintenant? C'est la seule question. « Un caractère fort est celui qui se dit à lui-même quels sont les faits, quel est au juste l'irréparable et qui part de là vers l'avenir. Mais ce n'est pas facile, et il s'y faut exercer dans les petites choses, sans quoi les passions seraient comme le lion en cage qui, pendant des heures, piétine devant la grille, comme s'il espérait toujours, quand il est à un bout, qu'il n'a pas bien regardé à l'autre. Bref, cette tristesse qui naît de la contemplation du passé ne sert à rien et même est très nuisible, parce qu'elle nous fait réfléchir vainement et chercher vainement. Spinosa dit que le repentir est une seconde faute... »

L'excès de prudence et un effort pour tout prévoir sont une autre faute, non moins grave, car l'avenir ne nous appartient pas plus que le passé. « On ne peut étayer la nue », disait un notaire de village. A qui se tourmente en imaginant des maux futurs, Alain dit : « Pense au présent ; pense à ta vie qui se continue de minute en minute ; chaque minute vient après l'autre ; il est donc possible de vivre comme tu vis, puisque tu vis. Mais l'avenir m'effraie, dis-tu. Tu parles de ce que tu ignores. Les événements ne sont jamais ceux que nous attendions ; et quant à ta peine présente, justement parce qu'elle est très vive, tu peux être sûr qu'elle diminuera... » Les malheurs futurs sont impossibles à imaginer et l'événement toujours différent de l'attente. Alain a eu le récit d'un camarade qui s'était noyé et qui était revenu de la mort : « Voici ses souvenirs. Il se trouva dans l'eau, les yeux ouverts, et il voyait devant lui flotter un câble ; il se disait qu'il aurait pu le saisir, mais il n'en avait point l'envie ; cette vue d'eau verte et de câble flottant emplissait sa pensée. Tels furent ses derniers moments, d'après ce qu'il m'a conté. »

Manuel de résignation? Bien au contraire. Manuel d'honnête et juste orgueil. Rien n'est impossible, dit Alain ; jetez-vous dans l'action présente et, dans la limite des forces humaines et de vos moyens propres, vous obtiendrez ce que vous voulez. « C'est faux, direz-vous, je n'ai rien eu de ce que je voulais si fort. » Attention! Vouloir n'est pas rêver. Vouloir, c'est oser et persévérer. En ce sens seulement, chacun a ce qu'il veut. La jeunesse ne le croit pas, parce qu'elle se trompe sur ses vrais désirs, ou parce qu'elle désire sans agir. Le prodigue se plaint de sa mauvaise chance et ne croit pas qu'il pourrait faire fortune. Et en effet, il ne le peut pas, parce qu'il veut dépenser et non faire fortune, mais le

véritable ambitieux, le véritable avare n'ont jamais été arrêtés par les obstacles. Grandet, jeune, s'enrichissait déjà. Julien Sorel fût devenu ministre, tout fils de marchand de bois qu'il était, s'il l'eût voulu. Il voulait autre chose, et des victoires plus intimes ; il les a eues. « Ce colonel, qui va planter ses choux, aurait bien voulu être général ; mais si je pouvais chercher dans sa vie, j'apercevrais quelque petite chose qu'il fallait faire et qu'il n'a point faite, qu'il n'a point voulu faire. Je lui prouverais qu'il ne voulait pas être général. Je vois des gens qui, avec assez de moyens, ne sont arrivés qu'à une maigre et petite place. Mais que voulaient-ils ? Leur franc-parler ? Ils l'ont. Ne point flatter ? Ils n'ont point flatté et ne flattent point. Pouvoir par le conseil, par le jugement, par le refus ? Ils peuvent... » Alain voulait être Alain. Il l'est.

Parler à l'homme de sa liberté plutôt que de son esclavage ; enseigner l'espoir plutôt que la crainte, voilà le secret des sages. Il faut se jurer d'être heureux. Spinoza dit très bien que le bonheur n'est pas la récompense de la vertu, mais la vertu même. Le bonheur est un devoir. « Quelle chose merveilleuse serait la société des hommes si chacun mettait de son bois au feu, aû lieu de pleurer sur des cendres... » Nous devons couronne d'athlète à ceux qui purifient la commune vie par leur énergique exemple. Il ne s'agit point de se mentir à soi-même, ni d'une espérance aux yeux fermés. Si l'univers des forces n'est pas hostile, il est aveugle et redoutable, Alain le sait. Mais il sait aussi que plus d'un homme a dompté les forces et leur a passé la bride et le mors. Le grand coupable des malheurs de l'homme, ce n'est pas le monde autour, c'est l'homme lui-même. Ou plutôt cette partie de l'homme qui, dans le sac de peau, cohabite avec le sage.

Alain a montré qu'il est possible, par une belle gymnastique des muscles et des pensées, d'appuyer le supérieur sur l'inférieur. Toujours il a refusé de tenir les hommes pour fous. Au lieu de leur reprocher leurs désirs, il leur a dit que, sur ces désirs, ils peuvent greffer des sentiments, des sociétés, des œuvres d'art ; au lieu de rire de leurs antiques croyances, il a fait voir qu'elles contenaient déjà quelque sagesse mal dégrossie. L'erreur est humaine ; elle ne peut être supprimée. Mais elle peut être surmontée. Toute vérité naquit d'une erreur. Une idée ne devient fausse qu'au moment où l'on s'en contente. Le bâton brisé est une erreur pour celui qui en reste là. Pour qui ne s'en contente pas, cette perception fausse conduit à une loi vraie de l'optique. Qui sait à la fois douter et croire, douter et agir, douter et vouloir est sauvé. Socrate n'est pas mort ; il est assis à sa table dans sa petite maison de banlieue ; radical aux cheveux blancs, et fier de l'être.

ANDRÉ MAUROIS,
de l'Académie Française.

L'Entrevue de Ferrières

Souvenirs

Le récit qu'on va lire est extrait des souvenirs inédits de Maxime du Camp (voir *Revue de Paris* du 1er mars).

Le mémorialiste, comme on va le voir, ne s'est pas limité à l'évocation du Second Empire. Son récit apporte également sur la guerre de 1870 et les premières années de la Troisième République des précisions du plus haut intérêt, parfois même de véritables révélations.

Jules Favre, en prenant possession du Ministère des Affaires étrangères [1], avait trouvé, ou avait reçu du prince de La Tour d'Auvergne une lettre du général Fleury, qui fut le dernier ambassadeur de l'Empire à Pétersbourg. Si je ne me trompe, cette lettre était datée du 22 août [2]. Le général Fleury relatait en détail une conversation qu'il avait eue avec Alexandre II, qui devait mourir, comme l'on sait, en récompense d'avoir aboli le servage et fait entrer la Russie dans la civilisation moderne. Un peu surpris de voir que les soldats qui, en toute rencontre, avaient battu les troupes russes en Crimée étaient vaincus par l'armée allemande, Alexandre II, se souvenant des bons rapports qu'il avait entretenus avec Napoléon III, inquiet de l'importance que la victoire allait donner à la Prusse, comprenant que les défaites de Wissembourg, de Wœrth, de Spicheren détermineraient le résultat de la campagne, autorisa le général Fleury à faire savoir au prince de La Tour d'Auvergne qu'il ne tolérerait ni un changement de dynastie, ni un amoindrissement du territoire de l'Empire français. En lisant cette lettre, Jules Favre s'était dit : « Nous nous en tirerons avec de l'argent et nous ne perdrons pas un arpent de frontière. » C'est alors qu'il prononça la fameuse phrase : « Pas un pouce de notre territoire, pas une pierre de nos forteresses », phrase que l'on admira, qu'il s'attribua peut-être et qui n'est qu'une des formules du serment des Templiers.

Jules Favre s'y trompa de bonne foi ; un diplomate ne s'y serait pas trompé ; mais l'avocat, à force d'avoir parlé, ne savait plus ce que parler

1. Au soir du 4 septembre 1870, après la proclamation de la République, le Gouvernement de la Défense nationale fut institué. Jules Favre en était à la fois le vice-président et le ministre des Affaires étrangères.

2. Donc antérieure à la chute de l'Empire.

veut dire. Pour lui, pour le Gouvernement de la Défense nationale, auquel il n'eut point de peine à faire partager son erreur, le territoire de l'Empire français signifiait la France ; il a pu le croire et s'imaginer que l'empereur de Russie s'interposerait pour sauver le territoire de la République française. Il oubliait, en outre, qu'un homme avait gravement insulté l'empereur de Russie, lorsqu'il vint à Paris, en 1867, lors de l'Exposition universelle, et que cet homme, le citoyen Floquet, actuellement président de la Chambre des députés (1887), était attaché au Gouvernement de la Défense nationale en qualité d'adjoint du maire de Paris, qui était Étienne Arago, un vieux vaudevilliste. Ne put-il penser qu'Alexandre II ne ressentirait qu'un intérêt médiocre pour un ministre des Affaires étrangères qui, sous la robe d'avocat, avait été le défenseur d'Orsini et de quelques autres assassins ? Jules Favre n'en était point à une inconséquence de plus ou de moins ; c'était toujours le même homme qui, à l'Assemblée nationale de 1848, avait voté contre la réduction de la taxe du sel et pour l'abolition de l'impôt sur les boissons.

Jules Favre a dit que l'idée d'aller trouver Bismarck et d'entrer en négociations avec lui était une idée exclusivement personnelle, qu'il avait mise à exécution sans consulter le Gouvernement de la Défense nationale ; c'est d'une bonne âme, mais je n'en crois rien et je suis, au contraire, persuadé qu'il est parti muni de pleins pouvoirs pour traiter, s'il y avait lieu [1]. Bismarck fit la sourde oreille aux premières propositions qui lui furent adressées. Il estimait que l'on avait montré peu d'empressement, car le roi de Prusse et lui étaient restés dix jours à Reims à attendre les plénipotentiaires français, qui n'étaient point venus. Il eût accepté de recevoir tout négociateur qui serait arrivé d'emblée, porteur de propositions, mais il regimbait à accueillir l'homme qui se présentait sous le patronage d'une tierce puissance. Il ignorait moins que personne que l'Europe s'était désintéressée de nous ; depuis le 4 septembre, il se savait maître de la situation et il lui répugnait d'accepter une sorte d'ingérence étrangère. Or, Jules Favre, invoquant la lettre du général Fleury, avait sollicité les bons offices de l'ambassade de Russie, qui n'avait pas cru devoir se récuser, ne serait-ce que dans l'espoir d'éviter l'effusion du sang. Le général prince Pierre de Wittgenstein, attaché militaire russe à Paris, fut chargé de cette négociation, dans laquelle l'influence de la Russie ne fut que courtoise et qui n'aurait peut-être pas abouti si le roi de Prusse n'avait déclaré qu'il était de son devoir d'écouter toute parole de paix, quelle qu'en fût l'origine ou l'intermédiaire. Accompagné du prince de Wittgenstein, Jules Favre sortit donc de Paris au moment où l'armée allemande s'en rapprochait pour former cette ceinture d'investissement que rien n'a pu rompre.

1. Si l'initiative eût été personnelle, si l'intention eût été secrète, *L'Électeur libre*, journal rédigé par Arthur Picard, frère d'Ernest Picard, n'eût point annoncé le voyage de Jules Favre vers le quartier général allemand dès le 18 septembre, c'est-à-dire le lendemain du départ. (Note de l'auteur.)

J'ai connu Pierre de Wittgenstein ; j'ai été son partenaire de chasse à Offenbourg, où j'étais en déplacement à la fin du mois de novembre 1871. Je savais que Bismarck lui avait raconté l'entrevue de Ferrières, la vraie, celle qui, sans s'éloigner de l'exposé fait dans les dépêches diplomatiques, comporte cependant des détails qu'elles ont intentionnellement omis. J'avais le plus vif désir de mettre la conversation sur ce sujet ; j'y fus aidé par le comte Chreptowitch et par le comte Guillaume de Pourtalès. Le soir, à l'hôtel de la *Fortuna*, où nous logions, fumant après le dîner, les coudes sur la table, et buvant ce café noir à la chicorée dans lequel l'Allemagne développe une supériorité que nul ne lui conteste, la causerie prit une tournure favorable. On parla de la guerre, du siège de Paris, dont le prince de Wittgenstein avait suivi toutes les phases ; il nous raconta divers épisodes dont il avait été le témoin ; ses récits l'avaient animé ; il était en train et fouillait volontiers dans ses souvenirs.

Le comte Chreptowitch, qui, en qualité d'ambassadeur de Russie à Londres, avait été hiérarchiquement son supérieur, lui dit à brûle-pourpoint : « Pourquoi donc Bismarck n'a-t-il pas traité à Ferrières ? » Le prince répondit : « Parce qu'il ne l'a pas pu. » Pourtalès émit quelques doutes ; Wittgenstein reprit : « Je sais à quoi m'en tenir ; Bismarck m'a dit que ses entretiens avec Jules Favre avaient été pour lui une déconvenue ; il ajoutait : Jules Favre est un homme éloquent, ne comprenant rien aux affaires et incapable de se reconnaître au milieu des plus simples difficultés diplomatiques ; il m'a pris sans doute pour une cour de justice chargée de prononcer sur le sort de la France coupable de guerre malencontreuse ; il a plaidé les circonstances atténuantes ; il m'a ému au premier abord, j'en conviens ; il m'a demandé d'acquitter l'accusée ; mais quant à des propositions admissibles, quant à une discussion pouvant aboutir à une solution pratique, néant ; toutes mes exigences lui causaient une inexprimable surprise ; il ne savait même pas qu'en politique, comme en matière de banque, on demande souvent beaucoup trop pour obtenir un peu ».

Wittgenstein, une fois lancé sur ce sujet, ne s'arrêta pas, et je reproduirai aussi exactement que possible le récit de l'entrevue de Ferrières, tel qu'il nous a dit l'avoir recueilli de la bouche même de Bismarck. Ce fut sur l'insistance de lord Granville [1] et du prince Gortschakoff [2] et, comme je viens de le dire, sur l'ordre du roi de Prusse que le futur grand chancelier de l'empire d'Allemagne consentit à recevoir Jules Favre. Celui-ci se rendit à Villeneuve-Saint-Georges, où il arriva le 17 septembre. Le quartier général allemand était à Meaux. Bismarck, prévenu, fit bien les choses : il envoya au-devant du plénipotentiaire français, afin de lui

1. Lord Granville (1815-1891). Homme d'État anglais, ministre des Affaires étrangères en 1870.

2. Gortschakoff (Alexandre) (1798-1883). Diplomate russe, ministre des Affaires étrangères (1857-1867), chancelier (1861-1881).

faire traverser sans encombre les lignes de l'armée d'invasion, un fort grand seigneur, le prince de Biren, descendant direct de celui qui fut l'amant de l'impératrice Élisabeth de Russie. La première entrevue eut lieu le 18, près de Ferrières, dans un petit château appelé la Haute-Maison et appartenant à un comte de Rillac.

On peut dire que rarement deux hommes plus dissemblables se sont rencontrés pour établir les bases d'une transaction d'où le sort de deux nations pouvait dépendre. Jules Favre, ayant toujours vécu dans les conceptions tout extérieures — dans les rêveries — de la parole, n'ayant jamais touché aux grandes affaires que par les côtés superficiels de l'opposition, ayant, au cours de sa vie d'avocat, si souvent plaidé le faux et le vrai qu'il ne distinguait plus nettement l'un de l'autre, sincère, dit-on, au moment où il parlait, pris d'émotion à ses propres discours, de pensée diffuse et mobile, incapable d'action, capable des harangues les plus belles, ne sachant se maintenir dans la ligne étroite d'une discussion serrée, remplaçant les arguments par des phrases, les raisonnements par la rhétorique, croyant à sa popularité dont il était amoureux, prêt à tout sacrifier, excepté lui-même, pour ne la point compromettre, très honnête homme, malgré ses fautes, inconscient et presque irresponsable du mal qu'il a fait.

Tout autre était Bismarck, féodal altier, dédaignant le peuple, méprisant le bourgeois, n'ayant point souci de la noblesse, à moins qu'elle ne fût sous le harnais militaire, n'estimant que la force qui brise toutes les résistances, abat les orgueils traditionnels et fonde les droits nouveaux ; sans éloquence, parlant lentement, avec une parole qui semble hésitante, qui cependant frappe avec la précision d'un fer de guillotine, car il sait ce qu'il veut, l'exige et n'en démord pas ; très fin avec des apparences de rondeur qui ne sont pas sans quelque bonhomie ; de raison froide, malgré certains emportements ; très pratique, sachant faire la part du feu en affaiblissant lui-même ses exigences lorsqu'il les croit inacceptables. Deux natures si diverses pouvaient se trouver face à face, s'écouter, se contredire, mais non point s'entendre.

Dès les premières paroles, Bismarck reconnut l'orateur, chercha le diplomate et ne le découvrit pas. Il crut que Jules Favre voulait l'étonner, l'éblouir et l'entraîner ainsi hors de la voie qu'il s'était tracée ; il se trompa. Jules Favre obéissait aux habitudes de son esprit, habitudes nées de sa profession même ; député, porte-parole applaudi de l'opposition, il parla à Bismarck comme il eût parlé devant une assemblée ; il ne sut pas se modifier selon la circonstance, il ne vit pas la différence qui existe entre un auditoire nombreux, ouvert aux impressions subites, et le premier ministre d'une puissance victorieuse, accoutumé à ne considérer que les faits, ne se payant point de mots et réduisant, pour ainsi dire, toute discussion à des formules algébriques.

Jules Favre fut imprudent, il employa ces phrases retentissantes dont le succès est assuré près des foules et près des Chambres où siègent

des représentants d'opinions diverses, qui tous, à l'envi, rivalisent d'enthousiasme lorsque l'on fait, comme ils disent, « vibrer la corde du patriotisme ». Effet certain en public, plus que douteux et périlleux parfois dans un tête-à-tête hostile, où les intérêts sont contradictoires, les visées opposées et les situations inégales. Faute d'avoir su cela, Jules Favre fut durement rembarré. Il argua de l'honneur de la France qui se refusait à subir les conséquences d'une défaite ; Bismarck lui demanda depuis quand et pourquoi l'honneur de la France était autrement fait que celui des autres pays, qui avaient l'usage de se reconnaître vaincus lorsqu'ils avaient perdu plusieurs batailles et que leurs armées étaient prisonnières.

Jules Favre ayant ajouté que la France ne consentirait jamais à une diminution de territoire, Bismarck fut brutal ; il rappela la prise de Strasbourg par Louis XIV, la guerre du Palatinat, l'invasion de l'Allemagne par Napoléon Ier, la création du royaume de Westphalie et la dernière déclaration de guerre, que rien ne justifiait. Jules Favre voulut argumenter, chercher des faux-fuyants de chicane ; il dit que le roi de Prusse avait déclaré qu'il ne combattait que l'Empereur ; puisque l'Empereur était prisonnier, toute lutte devait cesser par ce fait même, et il serait injuste de rendre le Gouvernement de la Défense nationale responsable des crimes de l'Empire. La réponse fut amère : « Vous êtes les successeurs de Napoléon III, ne l'oubliez pas. Vous avez revendiqué la succession de l'Empire, puisque vous vous en êtes emparés ; la succession est grevée de dettes, payez-les, en vertu de votre axiome de droit, que je suis surpris d'avoir à vous rappeler : le mort saisit le vif. Du reste, le roi est tout prêt à traiter avec le Gouvernement de Sa Majesté l'empereur Napoléon III, qui est le seul que nous ayons reconnu, qui est le seul qui, pour nous, ait une existence légale. »

Mauvais début ; on paraissait ne s'être rencontré que pour se heurter ; le charme de l'éloquence de Jules Favre n'avait point amené Bismarck à des pensées généreuses — il n'en est pas en politique — et Bismarck, suivant sa coutume, avait tenté d'ahurir son adversaire pour en avoir bon marché. On s'ajourna au lendemain, à la résidence des Rothschild, à Ferrières, où le roi de Prusse allait prendre logement. L'entrevue de Haute-Maison n'avait été, en quelque sorte, qu'un entretien préparatoire, où l'on avait examiné des vues d'ensemble, sans aborder le sujet réel, qui était de découvrir un terrain de transaction propice aux concessions mutuelles. Bismarck était persuadé — et devait l'être — que Jules Favre était porteur de propositions sur lesquelles on finirait par s'entendre, et il était décidé, selon les usages de la diplomatie, à être d'autant plus exigeant que les offres qui lui seraient faites auraient moins d'ampleur.

Jules Favre commit, dès le début de cette seconde entrevue, une insigne maladresse que le dernier des secrétaires d'ambassade n'aurait

jamais laissé échapper. A la question nettement posée par Bismarck : « Mais enfin, quelles sont les intentions du Gouvernement que vous représentez ? » il répondit qu'il agissait en son nom personnel, sous sa propre responsabilité, mais qu'il ne doutait pas que ses collègues n'acceptassent et ne fissent accepter au pays les préliminaires d'un traité qui garantirait l'intégrité du territoire, mais que lui, simple négociateur volontaire, n'avait point qualité pour stipuler d'une façon définitive ; il serait donc nécessaire de faire des élections d'où sortirait une Assemblée nationale qui seule pouvait décider de la paix. C'était faire la partie trop belle à Bismarck ; il en profita.

A lire les circulaires que Jules Favre et Bismarck ont adressées à ce sujet à leurs représentants auprès des puissances européennes pour rectifier leurs assertions respectives, on reconnaît que ce fut le jeu du chat et de la souris. Vraiment, Bismarck abusa de sa supériorité de diplomate et de vainqueur contre ce pauvre avocat fourvoyé dans une si formidable affaire et qui jamais ne s'est aperçu que l'on avait fini par se moquer de lui. A Ferrières, le 19 septembre, avant la capitulation de Strasbourg, avant la capitulation de Metz, avant le 31 octobre, avant Champigny, avant Buzenval, avant la famine, avant la capitulation de Paris, on eut envers lui, après l'aveu qu'il venait de faire, des exigences que l'on ne formula même pas à Versailles lorsque la France râlait ; on lui demanda Toul, que l'on n'a pas gardé après la guerre ; on lui demanda Metz, que Bismarck ne voulait pas prendre et qu'il ne prit que contraint par l'état-major général des armées allemandes.

Bismarck lui donna une leçon cruelle, et je doute qu'il l'ait comprise. « En admettant que l'on accorde un armistice, car il ne doit être question que d'armistice, puisque l'on ne peut traiter de la paix, et que l'on hâte les élections législatives, où se réuniront les députés ? — A Paris. — Dans ce cas, il est indispensable que les troupes du roi de Prusse occupent le Mont-Valérien. » Jules Favre eut un haut-le-cœur. Bismarck, avec cette politesse railleuse qui est une de ses forces et qui souvent le rend odieux, demanda la permission de faire remarquer à Son Excellence que c'était le seul moyen d'assurer la liberté des discussions parlementaires, qui, sans cette précaution, serait indubitablement troublée et même mise à néant par la populace de Paris.

A ce mot, Jules Favre retomba en rhétorique ; il oublia tout à coup le 24 février, le 15 mai, le 4 septembre, et déclara qu'il n'y avait point de populace à Paris, mais une noble, une héroïque population prête à périr plutôt que de céder une parcelle du sol sacré de la patrie. Il devait répéter la même phrase, au mois de février 1871, quand Bismarck lui proposa de faire désarmer la garde nationale où se préparait la Commune. Il est vrai que, depuis, reprenant pour son compte une parole de Danton, il en a demandé pardon à Dieu et aux hommes. Si la population de Paris a supporté ses souffrances avec abnégation, ce n'est pas celles à laquelle ce malheureux rhéteur faisait allusion, au château de Ferrières, pendant

que le roi de Prusse s'amusait à tirer les faisans et les lapins du baron de Rothschild.

Occuper le Mont-Valérien, qui est la clé de Paris, c'était une prétention exorbitante et folle. Le prince de Wittgenstein paraissait convaincu qu'elle n'avait été mise en avant que par ironie et afin de rappeler Jules Favre à la réalité, dont son éloquence, capiteuse pour lui-même, l'éloignait toujours. Il se peut ; mais si, dans cette occurrence, Bismarck s'est moqué de Jules Favre, je le regrette pour lui. On écarta l'idée de réunir le Corps législatif à Paris ; il fut question de le convoquer à Tours, derrière la Loire, à l'abri de toute pression, ou de toute protection des armées belligérantes, mais, dans ce cas, et pour contrebalancer l'avantage que la France retirerait d'un armistice, Bismarck exigeait le droit d'occuper Phalsbourg et Toul ; en outre, il imposait, comme condition *sine qua non*, que Strasbourg, dont les glacis étaient déjà entamés, ouvrît ses portes et que sa garnison fût prisonnière de guerre. Cette dernière stipulation fut énergiquement repoussée par Jules Favre ; Bismarck alla en référer au roi Guillaume, qui la maintint.

On ne parvenait guère à s'entendre. A chacune de ses propositions qui était rejetée, Bismarck se contentait de dire : « Cherchons une autre combinaison. » On en arriva à parler de la neutralisation d'une partie de la Lorraine et de l'Alsace, de façon à faire obstacle et tampon entre la France et l'Allemagne. Jules Favre l'a nié depuis ; il a dit que cette question avait pu, en effet, être effleurée dans une conversation particulière, mais qu'elle n'avait point été traitée dans un entretien officiel ; c'était jouer sur les mots et s'appuyer sur une interprétation byzantine.

Jules Favre, pérorant, discutant, cherchait, comme l'on dit, le défaut de la cuirasse et ne le découvrait pas, car l'armure de son adversaire était d'une seule pièce et bien trempée. Il s'emporta encore et commit une nouvelle maladresse. Il dit à Bismarck que le siège de Paris était impossible, parce que l'investissement seul, au dire des gens du métier, exigeait douze cent mille hommes et que l'Allemagne ne les avait pas, à moins qu'elle n'employât toutes ses ressources militaires à cette besogne. Bismarck a toujours eu cette suprême habileté diplomatique de dire la vérité, afin qu'on n'y ajoutât pas foi, précisément parce qu'elle sortait de sa bouche. Cette sincérité calculée, qui si souvent déjà lui avait été utile, le servit encore. Il expliqua à Jules Favre ce que l'Allemagne allait faire : « Nous ne sommes pas assez fous pour vous assiéger ; nous n'avons pas besoin de douze cent mille hommes pour vous investir ; nous disposerons autour de Paris cinq corps d'armée, que nous relierons entre eux par des brigades de cavalerie ; personne ne sortira, personne ne rentrera ; nous vous prendrons par la famine. » Jules Favre ne put s'empêcher, tant l'habitude est forte, de riposter comme s'il eût lancé une interruption hautaine à Rouher ou à Émile Ollivier : « Ce ne sera pas facile, nous avons trois mois de vivres ! » Bismarck, impassible, s'inclina : « Je vous remercie de me le dire. » On peut croire que Jules Favre regretta

ses paroles, qui furent répétées, car c'est à la suite de l'entrevue de Ferrières qu'il fut admis dans l'armée allemande et en Europe que Paris ne pouvait pas tenir au-delà de Noël.

Le soir, on se quitta très fatigués de cette passe d'armes souvent mal courtoise qui avait duré plus de dix heures. Jules Favre avait écouté, combattu les propositions qu'on lui faisait et n'en avait formulé aucune; il s'en était toujours tenu à se première notification : « De l'argent, tant que vous en voudrez; quant à la cession de territoire, fût-ce une motte de terre, jamais! » Bismarck, avec ses habitudes de diplomate, croyait que tout le débordement d'éloquence de son interlocuteur n'était, en quelque sorte, qu'une feinte destinée à masquer des propositions discutables que l'on tenait en réserve, et à forcer l'adversaire à se découvrir. Il était convaincu que le lendemain, en venant prendre congé de lui, après la nuit propice aux réflexions salutaires, Jules Favre lui offrirait une combinaison qui servirait de point de départ et de point d'appui à une négociation d'où sortirait la fin des hostilités. C'est dans ces termes-là que, le soir même, il rendit compte au roi de Prusse des incidents de la journée. Aussi fut-il non pas surpris, mais stupéfait, au matin, en voyant que Jules Favre venait simplement lui dire adieu et lui exprimer le regret d'avoir tenté une démarche inutile.

Bismarck disait plus tard au prince de Wittgenstein : « Je n'y comprenais plus rien; il me fallait gagner du temps, car il ne m'était pas possible d'admettre que le Gouvernement de Paris m'eût envoyé son vice-président uniquement pour me faire un discours. Ma foi! j'ai découvert le roi; j'ai dit à Jules Favre que Sa Majesté avait le désir de recevoir la visite du brillant orateur dont la renommée était universelle. Je me disais : avant que le roi ait été rasé et soit habillé, nous avons une heure, et je vais enfin savoir quelles sont les propositions qui nous sont faites. J'étais loin de compte et j'avais perdu deux jours à écouter des bavardages d'avocat. Jules Favre me répondit qu'il n'avait point mission d'entrer en rapports avec un souverain qui faisait une guerre injuste à la France; qu'il avait accordé toutes les concessions auxquelles il avait été autorisé; que la lutte serait poursuivie à outrance et que la justice de Dieu, en laquelle il avait foi, déciderait de nos destinées.

C'était un adieu, c'était l'ajournement de toute négociation; Bismarck le comprit et, saluant Jules Favre, il lui dit : « Je regrette de n'avoir pu m'entendre avec Votre Excellence; l'empereur Napoléon III eût été et sera sans doute de meilleure composition. » Bismarck a dit à Pierre de Wittgenstein : « Si au lieu d'un beau parleur, qui ne savait ni A ni B en diplomatie, on m'eût envoyé un homme du métier, fût-ce le dernier scribe du Ministère des Relations extérieures, nous nous serions entendus, car l'intérêt de la France et celui de l'Allemagne étaient d'en finir le plus tôt possible »; et il ajouta ces paroles qui, dans sa bouche sont sinistres : « Ce malheureux nous a coûté bien du monde! »

Telle est cette entrevue de Ferrières qui, au lieu d'arrêter la guerre,

comme on l'avait espéré, ne fit que la précipiter jusqu'aux dernières extrémités. Je ne puis affirmer la vérité de la version ; je ne garantis que l'exactitude de la reproduction du récit de Pierre de Wittgenstein ; car, après l'avoir entendu avec une attention, avec une émotion que l'on peut se figurer, j'ai passé presque toute la nuit à écrire la note où je le retrouve ; il en résulta que j'étais très fatigué et que, pendant la battue, je tirai fort mal, ce qui me valut les railleries de mes compagnons de chasse.

La paix était-elle possible à Ferrières, ainsi que Bismarck l'a toujours prétendu ? Je n'en sais rien, mais j'en doute. La France, je crois, s'y fût résignée d'assez bon cœur, mais Paris l'eût repoussée, sinon avec horreur, du moins avec émeute, ce qui est l'équivalent. Or, le Gouvernement de la Défense nationale était prisonnier de Paris, auquel il obéissait, d'un Paris restreint, il est vrai, mais d'un Paris bruyant, révolutionnaire, armé, qui signifiait ses volontés que l'on subissait. L'état des esprits était, en outre, très troublé ; la passion commandait plus que le devoir ; la réalité d'une situation déjà désespérée n'apparaissait qu'à travers des nuages ; on se la figurait, mais on ne la voyait pas. Pour la masse de la population, inculte et crédule, l'Empire était la cause de tout le mal ; la cause disparue, l'effet devait cesser de lui-même ; l'Empire ayant été vaincu, la République ne pouvait être que victorieuse ; c'est ainsi que raisonnent les peuples et les enfants. Bien peu de personnes, à cette heure, furent assez sages pour reconnaître la vérité et demander que l'on terminât une guerre qui ne pouvait plus être qu'une série de désastres.

Assez mortifié de sa déconvenue, Jules Favre rentra à Paris. Il fut obligé de traverser les lignes allemandes, là où il ne les avait pas encore aperçues, et il put reconnaître que Bismarck ne l'avait point trompé ; Paris était investi, refermé sur lui-même, forclos de la France et de l'Europe ; s'il chercha les douze cent mille hommes qui, selon lui et les stratèges qu'il avait consultés, étaient indispensables pour entourer l'enceinte de la ville, il ne les trouva pas, car ils n'y étaient point, tant s'en faut. Comment les mouvements de l'armée d'invasion furent-ils si rapides qu'elle pût s'emparer, presque sans coup férir, de toutes les positions qui dominaient la ville ; comment l'ennemi n'a-t-il pas eu à renverser de haute lutte les fortifications qu'il était élémentaire d'élever sur ses pas ? Question douloureuse, à laquelle il faut répondre que si la révolution du 4 septembre a neutralisé les sympathies que l'on pouvait nous témoigner en Europe, elle a paralysé la défense de Paris en entraînant à des réjouissances patriotiques les ouvriers auxquels on l'avait confiée.

La relation de l'état-major allemand est explicite : « On devait englober dans la zone de défense les hauteurs qui protègent et dominent les forts de Montrouge, de Vanves et d'Issy, sur la rive gauche de la Bièvre ; mais les travaux marchaient avec une telle lenteur qu'à l'apparition des Allemands, on se voyait contraint d'abandonner ces importantes

positions. Des travaux analogues avaient été entrepris au sud de Bagneux, au moulin de la Tour, à Notre-Dame-de-Clamart, à Meudon, au sud et à l'est de Sèvres, au nord de Saint-Cloud [1]. » Les travaux avaient, en effet, « marché avec une telle lenteur » que les Allemands purent constater que les ouvrages étaient à peine ébauchés lorsqu'ils s'en emparèrent.

Pourquoi tant de nonchalance dans cet acte vital? Le rapport du colonel du génie Chaper, premier collaborateur du général de Chabaud-Latour dans les travaux entrepris pour la défense de Paris après Wœrth, répondra à la question : « On avait commencé, le 9 août, la construction de quatre grands forts extérieurs à Gennevilliers, Montretout, Châtillon et Villejuif et d'un très grand nombre d'ouvrages de campagne moins considérables à Meudon, Sèvres, Moulin-Saquet, Port-à-l'Anglais... L'achèvement de ces travaux eût rendu l'investissement à peu près impossible... Les chantiers, qui étaient en pleine activité le 3 septembre, furent en partie dépeuplés le 5 et les jours suivants... Pendant bien des jours, les manifestations à l'Hôtel de Ville, les processions devant la statue de Strasbourg et surtout les cabarets occupaient une grande partie de la population qui, auparavant, travaillait aux remparts et aux fortifications extérieures... En vain fait-on venir à grands frais des ouvriers de province... les nouveaux venus restent peu; l'approche de l'ennemi pousse les uns à aller rejoindre leur famille, les autres s'engagent en foule, avec 3 francs de solde, dans les francs-tireurs qui s'organisent de toutes parts, à moins qu'ils ne s'engagent dans la garde nationale, où le salaire est faible, mais où la tâche est facile; ils sont vêtus, armés (le colonel Chaper aurait pu ajouter : nourris, abreuvés), et n'ont à peu près rien à faire [2]. »

Voilà pourquoi les Allemands marchèrent si facilement sur Versailles, qui, pendant de longs mois, devait être leur quartier général; ils ne rencontrèrent devant eux aucun obstacle capable de les arrêter ou même de les retarder. Le temps passé à célébrer la révolution du 4 septembre fut perdu pour les ouvrages de défense, qui eussent rendu l'investissement moins étroit et les sorties moins malheureuses. Chaque clameur de joie, chaque verre de vin supprima un coup de pioche aux fortifications supplémentaires, et celles-ci restèrent inachevées, inutiles, parce que l'on cria beaucoup et que l'on but plus encore.

J'ai connu le colonel Chaper, qui souvent venait de Grenoble à Paris. Un soir, dans une maison tierce où j'avais dîné avec lui, avec le général de Cissey, le général Chanzy, le duc Decazes [3], au dessert on parla de

1. *Der deutsch-französische Krieg* (relation de l'état-major allemand), 2e partie, 10e livraison, p. 40.

2. *Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale.* Rapport de M. Chaper, tome I, p. 298-299.

3. Decazes (Louis-Charles, duc) (1819-1886). Fils d'Élie Decazes, ministre de Louis XVIII. Ministre plénipotentiaire sous Louis-Philippe. Vécut dans la retraite de 1848 à 1870. Député à l'Assemblée nationale de 1871. Ministre des Affaires étrangères de 1873 à 1877.

l'état des défenses de Paris au moment de l'arrivée des troupes allemandes. Chaper nous raconta ses efforts et ses déceptions ; à ces souvenirs, son animation était telle qu'il saisit une carafe et la brisa en la heurtant contre la table ; il s'était blessé la main assez profondément, ne s'en apercevait pas et nous aspergeait de sang en continuant à gesticuler avec fureur. Nous étions très émus et je n'ai jamais oublié le regard profond que Chanzy tenait attaché sur lui.

Ce fut le 18 septembre que les Bavarois, commandés par le général Hartmann, formant l'avant-garde de l'armée allemande, se montrèrent au sud de Paris. Il en résulta une rencontre que l'on a nommée le combat de Châtillon ; ce fut une déroute. Des soldats de ligne, des zouaves improvisés s'enfuirent à toutes jambes et rentrèrent à Paris en criant : « Trahison ! » La population fut cruelle pour eux : on les insulta, on les maltraita, on les força à retourner leur uniforme et, entre leurs épaules, on attacha un écriteau : « Lâche ! » Les gardes nationaux, les femmes, les enfants les poursuivaient et les flagellaient de l'insulte que tant de fois on allait répéter : « Capitulards ! » Les pauvres hommes étaient à blâmer ; ils auraient dû mourir, et c'est tout ce qu'ils auraient pu faire, car, sans éducation préalable, avec des officiers qu'ils ne connaissaient pas, en nombre insuffisant, on les avait envoyés à l'aventure contre un ennemi victorieux, outillé de main de maître et en quantité supérieure.

C'est le début et ce sera la suite, car, malgré des intermittences à peine sensibles, le combat de Châtillon semble avoir servi de modèle à tous ceux qui seront livrés sous Paris. Nos pauvres soldats de l'armée régulière, toujours au feu, toujours aux avant-postes, seront décimés par un ennemi dont notre faiblesse semble accroître les forces et seront vilipendés par la populace parisienne, pendant que la garde nationale se grise, se réserve et n'entend pas, comme elle le dit, se faire massacrer inutilement. Dès le 16 septembre, avant que l'on n'ait vu paraître les batteurs d'estrade de l'Allemagne, les mobiles de la Seine, ceux-là mêmes que le général Trochu avait ramenés de Châlons à Paris, « parce que c'était leur droit », trouvaient le poste qu'on leur avait assigné trop périlleux et l'abandonnaient. Le 19, un bataillon de ces mêmes mobiles destitue ses chefs, après avoir refusé de leur obéir, évacue le Mont-Valérien, qu'il était chargé de garder, et revient à la débandade, au moment où les têtes de colonnes allemandes apparaissent à Rueil.

Le gouverneur de Paris, président du Gouvernement de la Défense nationale, l'homme à qui incombait la tâche de protéger la ville et de la sauver, le général Trochu, était-il à la hauteur de sa mission ? Sans hésiter et avec une conviction absolue, je répondrai : non. Les hésitations dont il fit preuve à la journée du 4 septembre étaient sans doute partie intégrante de son caractère, car on les retrouve en lui à chaque heure de cette époque où il était le maître et où jamais il ne sut commander. Dès la guerre de l'Indépendance américaine, Jefferson disait du marquis de

La Fayette : « Il a une faim canine de popularité. » Le mot peut s'appliquer à Trochu, qui, semblable au commandant en chef des journées d'octobre 1789 et de la garde nationale de 1830, se plaisait au « sourire enivrant de la multitude ». Lorsque l'on aime à ce point la popularité, on lui sacrifie tout, même son honneur. On avait oublié la parole de Mirabeau : « La guerre est la crise des sociétés où un gouvernement est le plus nécessaire. »

Malgré ses harangues et ses proclamations, malgré l'assurance qu'il affectait et ses appels à la protection de sainte Geneviève, Trochu ne croyait pas, n'a jamais cru à la possibilité de défendre Paris. Déposant devant la Commission d'enquête parlementaire sur le 18 mars, Ernest Picard a dit : « Le général Trochu portait le deuil du siège de Paris avant que celui-ci ne fût commencé. » Lui-même, au lendemain du 4 septembre, disait : « C'est une folie héroïque, mais nous la ferons. » Le 17 septembre, à la veille du combat de Châtillon, qui forgeait le premier anneau de la chaîne dont Paris devait être entouré, Victor Duruy, l'ancien ministre de l'Instruction publique, un homme ardent, enthousiaste, plein de foi dans l'énergie de la France et croyant trouver en tous les cœurs le patriotisme qui brûlait dans le sien, se rencontra avec Trochu : « Eh bien! général, combien nous faudra-t-il de temps pour renvoyer le roi Guillaume aux bords de la Sprée ? » Trochu, souriant et prenant une attitude de marquis d'opéra-comique, répondit : « Ne vous inquiétez pas, monsieur ; nous ferons une galante défense. » Duruy resta suffoqué et ne comprit rien à tant de désinvolture. Du reste, dans le Gouvernement, on croyait si peu à la possibilité de tenir l'ennemi éloigné de Paris que, le 13 septembre, on nomma une Commission des barricades intérieures, dont Rochefort fut élu président. Étienne Arago, lui, demanda que, pour la construction de ces barricades, futur tombeau des hordes allemandes, on rompît avec les « routines du génie militaire »!

Les forces dont le général Trochu avait le commandement en chef étaient composées de 100 000 soldats de troupes régulières, de 80 000 mobiles et de 350 000 gardes nationaux ; avec ces 530 000 hommes, il ne parvint pas, il n'essaya même jamais sérieusement de briser la ligne d'investissement, qui cependant ne fut formée que par des troupes dont le maximum ne s'est élevé qu'à 220 000 hommes. Cela tient à ce que la garde nationale fut inutile, sinon nuisible, malgré quelques glorieuses exceptions qui rendaient plus douloureuse encore l'attitude de la masse. Une faute irréparable avait été commise ; les généraux, accoutumés aux bienfaits militaires de la discipline et de l'obéissance passive, conseillaient au Gouvernement de nommer lui-même, sur des listes préparées avec soin, les officiers des gardes nationale et mobile. Jules Favre combattit ce projet et le fit avorter, parce que, disait-il, « les gardes nationaux et les gardes mobiles ont tout intérêt à choisir parmi eux les plus braves et les plus capables ». On ne sait s'il faut rire ou pleurer d'une telle candeur.

Cette garde nationale, qui semble avoir été inventée pour occuper l'oisiveté des Parisiens et préparer la Commune, était cependant sortie d'un élan spontané dont un homme habile ou seulement énergique eût tiré parti. Promptement, elle devint le point de mire des ambitieux, car elle représentait une réserve imposante d'électeurs dont bientôt peut-être on aurait à solliciter les suffrages. Tout le monde lui parlait ; on la grisait d'éloges, on l'enivrait de grands mots ; elle était l'espérance, elle serait le salut ; chacun se croyait un droit de lui adresser sa petite proclamation. Dieu sait ce qu'on lui disait ! Victor Hugo, qui ne sortait plus sans être coiffé d'un képi, s'écriait sur affiches placardées à tous les carrefours : « Soyez terribles, ô patriotes ! Arrêtez-vous seulement, quand vous passerez près d'une chaumière, pour baiser au front un petit enfant endormi ! » et ceci le 22 septembre, trois jours après que ces « patriotes » avaient, à toutes jambes, abandonné le Mont-Valérien. O rhétorique ! mère des sottises, tu es criminelle, car ceux qui te font et ceux qui t'écoutent s'imaginent avoir fait leur devoir et sont contents d'eux-mêmes.

Et de Paris, que ne disait-on pas ! « Paris, ville de lumière, ville sainte, ville sacrée, Mecque de l'intelligence, Rome de l'héroïsme, capitale du génie humain, mère de toute civilisation et de tout progrès ! » Et ainsi de suite pendant des pages, dans tous les journaux, sur toutes les murailles. Que cette ville ait perdu la tête, cela n'a rien de surprenant ; elle crut qu'elle serait sauvée par son énormité même, qui devait la perdre ; elle était persuadée que, si elle s'éteignait, le monde entrerait dans l'obscurité ; elle pensa qu'elle était non seulement immortelle, mais invulnérable.

C'était le résultat de la révolution entée sur la guerre ; c'était aussi le résultat de la claustration. Paris, isolé du reste du monde, prisonnier derrière ses murailles, sans communication avec l'extérieur, cela ne s'était jamais vu, n'avait jamais été cru possible, et les meilleures cervelles en étaient troublées. Chacun, en outre, indiquait des moyens rapides de détruire l'ennemi ; c'était un délire et une cacophonie : « Il faut des armées de 200 000 hommes », disait Émile de Girardin ; « toute armée qui dépasse 50 000 hommes n'est pas maniable », répondait Cluseret, un futur ministre de la Guerre de la Commune. « Il faut prendre les lions, les tigres, les léopards du Jardin des Plantes et les lâcher sur les Prussiens. » Un imbécile, dont j'ai l'affiche-programme sous les yeux, riposte : « Les Prussiens tueront les lions à coups de canon ; je propose de réunir toutes les vidanges de Paris, de les disposer dans des nacelles à soupapes fixées à des ballons ; quand les ballons, poussés par un vent favorable, seront au-dessus du camp ennemi, on ouvrira les soupapes et toutes les troupes du roi Guillaume seront asphyxiées. » Que l'on ne se figure pas que je plaisante, je n'en ai nulle envie.

Il y avait aussi les amateurs de « sortie torrentielle » : toute la population massée s'en irait devant elle et passerait sur le corps des Allemands.

Un malin de Saumur, nommé Quesnay et devenu de Beaurepaire [1], faisait des conférences sur ce sujet ; il y gagna d'être pourvu d'un bon poste dans la magistrature. C'eût été miracle qu'avec de telles louanges, de telles billevesées, tant d'inventions extravagantes et tant d'objurgations insensées, une population qui mangeait peu et buvait trop, dont toutes les habitudes étaient rompues, toutes les occupations bouleversées, pût échapper à un trouble mental où la vérité restait obscurcie.

Il fallait l'occuper cependant, cette garde nationale que l'on n'envoyait pas au feu, d'abord parce qu'elle n'y aurait point été, et puis parce que, dans le secret des appréhensions d'avenir, on la conservait comme une troupe de réserve contre un retour possible de l'Empire. Alors on multiplia les postes dans Paris, et elle y fut employée à un service illusoire ; on n'avait rien à faire, on discutait la question sociale, on trinquait, on jouait au bouchon et, comme la haute solde était régulièrement payée, on commençait la partie quand on avait réuni 100 francs d'enjeu. Lorsque, devant ces postes qui puaient le vin comme une futaille défoncée et où l'on chantait le *Sire de Fich-tong-Kang*, des soldats et des mobiles passaient pour se rendre au terrain de combat, on leur criait : « Bon courage! Du reste, vous savez, si ça ne va pas, nous sommes là!... » Ils étaient là, en effet, mais ils n'en bougeaient mie. Les gardes mobiles et les soldats, énervés d'être toujours au feu et de ne jamais voir à leurs côtés ceux qui les exhortaient à bien faire, rentrèrent plusieurs fois à Paris, en criant : « Vive la paix! »

Bien des personnes furent scandalisées de l'inaction où l'on maintenait ces gens-là. Longtemps après, j'en parlai au général de Malroy, qui avait conservé les fonctions de chef d'état-major de la place de Paris, et je lui demandai pourquoi on n'avait pas alors établi deux camps retranchés, l'un à l'abri du Mont-Valérien, l'autre dans le bois de Vincennes, où l'on eût cantonné les gardes nationaux afin de leur donner l'instruction militaire qui leur manquait et de les façonner de telle sorte qu'ils auraient pu être utiles en un jour de bataille ; il me répondit : « Parce qu'ils auraient refusé de s'y rendre et que nous n'avions aucun moyen de les y contraindre. »

Ces hommes qui, ne se battant pas, étaient une charge pour Paris, dont ils dévoraient l'approvisionnement, furent le fond même de cette armée de la révolte et du crime que la Commune opposa à la France, représentée par le Gouvernement légal réfugié à Versailles. Là, contre ceux qu'ils appelaient avec une conviction odieuse et profonde les « Prussiens de l'intérieur », ils firent preuve de courage, d'énergie et de ténacité. La différence de leur conduite à cette époque et pendant la période d'investissement a frappé plus d'un bon esprit, qui s'est demandé

1. Quesnay de Beaurepaire (1837-1923). Magistrat et écrivain. Procureur général à la Cour d'appel en 1889, président de chambre à la Cour de Cassation en 1893.

s'il n'eût pas été possible d'employer à la délivrance du pays les forces qui se sont efforcées de le bouleverser.

Au cours de l'enquête parlementaire sur le 18 mars 1871, la question fut posée au colonel Ossude, de la gendarmerie, qui, par fonction, savait à quoi s'en tenir sur ce sujet. Sa réponse est à retenir, car elle n'est que l'expression de la vérité. « J'ai entendu dire souvent : si l'on s'était servi, pendant le siège, de ces bataillons qui se battaient si bien pendant l'insurrection, que de choses on aurait pu faire ! C'est une erreur ; ces bataillons ne se seraient point battus ; ils n'ont aucune espèce de patriotisme. Ils se sont battus parce qu'ils se sont imaginé qu'ils pourraient être les maîtres et ne plus travailler ; mais, quant à se battre par patriotisme, ils refusaient, ils en étaient incapables. »

La légende est faite cependant, et ce n'est pas ce que j'écris aujourd'hui, avec une sincérité poignante, qui l'amoindrira. Il est convenu, d'après les flagorneries intéressées et les certificats bénévolement délivrés à tant d'électeurs, que la garde nationale a été héroïque à Paris pendant la guerre franco-allemande. Il faut avoir le courage de rendre à chacun la part qui lui revient et d'essayer de dissiper des confusions qui faussent l'histoire. Oui, la population de Paris a été héroïque ; oui, elle a supporté avec une admirable résignation la faim, le froid et toutes les misères qui en découlent ; oui, elle a accepté tous les sacrifices, subi tous les amoindrissements de la vie, dans la croyance que notre pauvre pays parviendrait à conjurer le sort dont il a été accablé ; mais il serait criminel de faire honneur de ces douleurs, de ces vertus à la seule classe ouvrière, à celle qui s'appelle orgueilleusement le prolétariat, car c'est celle qui a le moins pâti. Régulièrement payé comme garde national, l'ouvrier a toujours eu le « sou de poche », qui lui manque souvent dans l'existence de l'atelier ; il recevait indemnité pour sa femme, indemnité pour ses enfants ; l'État ou les cantines municipales lui distribuaient gratuitement les vivres ; jamais il n'a bu plus de vin, jamais plus d'eau-de-vie que pendant cette époque de privation générale.

La solde était fournie par le ministère des Finances avec une ponctualité irréprochable, et, en la répartissant, les percepteurs de quartier n'y regardaient pas de trop près. Il y eut plus d'un garde national qui appartenait à deux ou trois bataillons ; tous étaient mariés et il était rare qu'ils n'eussent qu'un enfant. « La solde, a dit le colonel Ossude devant la Commission d'enquête sur le 18 mars, était quelque chose de fantastique. Il y avait des capitaines qui se faisaient des rentes en touchant la solde de 1 500 hommes, quand ils en avaient à peine 800 ; quelques-uns ont dû faire fortune. » Ceci est strictement vrai, et plus d'un de ces hommes a dit, en parlant de cette époque : « Ah ! c'était le bon temps ! » Veut-on savoir ce qu'a coûté la garde nationale de Paris pendant la période d'investissement ? Afin d'être certain de ne point commettre d'erreur, j'emprunte le chiffre au rapport de la Cour des Comptes : 120 627 900 fr. 38. Pour les services qu'elle a rendus, c'est cher.

Ce qui a souffert pendant le siège, souffert le martyre sans se plaindre, c'est le petit rentier, le mince employé, c'est l'ouvrier, c'est le contremaître empêchés par une infirmité physique de faire acte de présence au poste, c'est le vieux domestique congédié, c'est l'institutrice sans salaire, la veuve et la fille pauvres ; c'est la demi-petite bourgeoisie, en un mot, qui, n'ayant que des ressources minimes et temporaires, taries par les circonstances, ne pouvant acheter ni vin, ni viande, ni bois, ni charbon, mourait de froid et d'anémie. Ceux-là, oui, ils ont été héroïques dans leur humilité, et jamais la France n'aura pour eux assez de gratitude ; car c'est dans l'espoir déçu qu'elle ne serait pas amoindrie qu'ils ont supporté leur passion [1].

J'ai emprunté à un livre que j'ai écrit en 1877 [2] la plupart des détails que je viens de donner sur le rôle joué par la garde nationale parisienne en présence des Allemands ; je n'ai rien à y retrancher, rien à y ajouter, car rien de ce que j'ai appris depuis lors n'a modifié mon impression. Dans ce même volume, je retrouve une opinion identique formulée, après la guerre, par Alphonse Daudet, dans le style vif et familier qui lui est propre. Je citerai cette page, qui est l'exacte peinture d'un des aspects de Paris à cette époque ; la note est tellement juste qu'elle peut faire foi devant l'impartialité de l'histoire : « Et dire — s'écrie-t-il dans les *Contes du Lundi* — que pour certaines gens, ces cinq mois de tristesse énervante auront été un événement, une fête perpétuelle, depuis les baladeurs du faubourg qui gagnent leurs 45 sous par jour à ne rien faire, jusqu'aux majors à sept galons : entrepreneurs de barricades en chambre, ambulanciers de Gamache, tout ruisselants de bon jus de viande, francs-tireurs fantaisistes et n'appelant plus les garçons de café qu'à coups de sifflet d'omnibus, commandants de la garde nationale logés avec leurs dames dans des appartements réquisitionnés, tous les exploiteurs, tous les accapareurs, les voleurs de chiens, les chasseurs de chats, les marchands de pieds de cheval, d'albumine, de gélatine, les éleveurs de pigeons, les propriétaires de vaches laitières, et ceux qui ont des billets chez l'huissier et ceux qui n'aiment pas à payer leur terme, pour tout ce monde-là,

1. Dans sa déposition devant la Commission d'enquête parlementaire sur le 18 mars, Jules Favre a dit : « Pendant le siège, les classes supérieures, élevées, intelligentes se sont conduites admirablement ; je ne crois pas qu'il soit possible de rencontrer un tel exemple d'abnégation, de dévouement, de désintéressement... Je ne parle pas de la charité, ni de la facilité avec laquelle on a trouvé dans la bourse de ceux qui avaient de l'argent les secours nécessaires pour venir en aide à ceux qui en avaient besoin. Quant à la classe ouvrière, il y a eu des exemples de très grande vertu... mais cette classe a, en fait, pris l'habitude d'être nourrie par l'autre, de vivre dans une fainéantise d'autant plus dangereuse qu'elle permettait de vivre sans rien faire et qu'elle leur donnait cette satisfaction puérile et malsaine des exercices militaires. Ces exercices auraient pu être utiles, mais souvent ils se bornaient à des promenades dans Paris, et nous avons vu, par le petit nombre d'inscriptions de volontaires, qu'il y avait très peu de dispositions à se battre. » (*Enquête parlementaire sur l'insurrection du 18 mars*, tome II : *Déposition des témoins*, in-4°, Versailles, 1872, p. 42 sq.). (Note de l'auteur.)

2. *Les Convulsions de Paris*, tome I, chap. 1er.

la fin du siège est une désolation peu patriotique. Paris ouvert, il va falloir rentrer dans le rang, travailler, regarder la vie en face, rendre les appartements, les galons — et c'est dur! » Oui, c'est dur, et si dur en vérité que cela fut pour beaucoup dans la Commune.

On peut croire Alphonse Daudet; il était de la garde nationale et, comme tous les gens bien nés et de bon cœur, il y fit son devoir. Il était au Bourget, à Champigny, à Buzenval, partout où l'on se battit en vain. Dans la nomenclature des diverses fonctions dont s'affublèrent bien des drôles pour vivre à l'aise et ne rien faire, il en a oublié une qui n'est pas des moins baroques. Lorsque l'on eut établi la poste par pigeons, il se trouva des garçons ingénieux qui affirmèrent que le service des lettres serait compromis si l'on ne détruisait les oiseaux de proie, ordinairement très friands de la famille des colombidés. Ils se chargèrent de ce genre de chasse qui leur permit d'aller tirasser des corbeaux et des passereaux hors des remparts. Je n'invente rien; cette bouffonnerie fut réelle et je copie la carte de passe qui fut délivrée à l'un de ces farceurs :

« *Valable du* 1er *au* 31 *janvier*, *n*° 83. *Défense de Paris*. Le ministre des Travaux publics, membre du Comité de Défense, autorise M. A. Chauvelot, chargé de la chasse des oiseaux de proie, à circuler librement de l'intérieur de Paris aux forts. Il recommande M. Chauvelot à toute la bienveillance et au besoin à la protection des autorités civiles et militaires. *Pour le ministre des Travaux publics, membre du Comité de la Défense nationale, par ordre : L. Vée. Signature du permissionnaire : A. Chauvelot.* »

J'avoue que si je n'avais eu la pièce autographe en main, je n'aurais jamais cru à une telle plaisanterie; le personnage — et il n'était point le seul — qui joua ce rôle digne des drôleries d'une opérette peut rivaliser avec l'amiral suisse et le fabricant de casquettes pour guillotinés.

Il était imprudent de faire la guerre avec des éléments pareils, où seul l'esprit de cabotinage, si commun en France, pouvait trouver quelque satisfaction. On en avait d'autres, heureusement, sérieux, dévoués, prêts à tout sacrifier, ne reculant devant rien, ni devant la fatigue, ni devant les obstacles, ni devant le feu de l'ennemi. L'armée régulière, à laquelle le corps ramené intact des Ardennes par le général Vinoy servait de noyau, un bon nombre de bataillons des mobiles de province, quelques bataillons de garde nationale, composés, en majeure partie, de « gens comme il faut » habitant les quartiers riches, formaient une armée qui n'était pas sans valeur et dont un chef habile aurait pu se servir utilement. Le corps de troupes, trop souvent noyé dans la masse indisciplinée des mobiles de la Seine, des bataillons de Belleville, de La Villette, de Ménilmontant, de la barrière d'Italie, de Grenelle, restait correct plutôt sous l'influence du patriotisme que sous celle de la discipline. Il résultait de cet ordre de choses que, dans la même ville, vivant côte à côte, s'inspirant de passions opposées, il y eut deux armées en présence, deux sœurs ennemies qui se soupçonnaient, se redoutaient, se

haïssaient : l'une qui sollicitait d'être menée contre les troupes de la Prusse, l'autre qui se réservait pour une insurrection espérée. Celle-ci échoua le 31 octobre 1870, mais réussit le 18 mars 1871.

C'est probablement parce qu'il connaissait bien cette situation, qui, par elle-même, constituait déjà un danger redoutable, que Trochu avait promptement renoncé à faire un effort violent et se contentait de ce qu'il appelait une « galante défense ». Il n'était point le seul à n'avoir aucune foi dans l'avenir ; tous les généraux qui combattirent devant Paris faisaient leur devoir sans se marchander, mais savaient que la ville était condamnée et que, malgré les sorties, les coups de canons et les fusillades, elle tomberait à une date que l'on pouvait fixer d'avance. Quelques-uns même ne crurent point devoir cacher leur opinion. La compagnie franche des *tirailleurs de la Seine*, organisée à l'instar des chasseurs à pied, fut toujours au feu, cantonnée à Boulogne, gênant fort les Allemands établis entre Sèvres et Saint-Cloud ; elle avait même parfois réduit au silence la batterie prussienne établie à Breteuil. Parmi les corps libres qui s'étaient improvisés et imposés, c'était une troupe d'élite recrutée parmi des auditeurs au Conseil d'État, des conseillers à la Cour des Comptes, des avocats ; sans bruit, sans forfanterie, on s'y conduisait comme des vétérans rompus aux batailles.

Elle relevait hiérarchiquement du général Dumoulin, une bonne culotte de peau, qui parlait avec une grosse voix, en frisant une grosse moustache et en n'évitant pas les gros mots. Un jour il dit à Arthur Kratz, lieutenant de la compagnie, qui jour et nuit était à son poste : « Pas d'imprudences inutiles ; ménagez vos hommes, ne les exposez pas ans y être contraint par la nécessité ; il serait absurde de les faire tuer, car leur mort ne servirait à rien ; nous ne faisons ici que de la bouillie pour les chats ; c'est gâcher les munitions par *fantasia* ; jamais nous ne franchirons la Seine, et nous serons forcés de capituler, comme des péteux, le jour où nous aurons mangé notre dernier morceau de pain. » La même idée fut exprimée par le général Vinoy ; à la question : « Combien de temps cela va-t-il durer ? » il répondit : « Si je savais quel est notre stock de vivres, je le dirais exactement. »

Donc, nul espoir : tous les généraux, tous les hommes de guerre étaient convaincus que Paris ne se délivrerait pas. Je crois bien qu'à de rares exceptions près, le Gouvernement de la Défense nationale partageait la même opinion. Il semble que dans le secret des délibérations intimes, et loin de la foule, dont on soutenait le « moral » à l'aide de belles paroles, accompagnées de gestes pathétiques, on n'ait voulu que gagner du temps, afin que Thiers pût accomplir la mission diplomatique qui lui avait été confiée [1] et afin que la province réussît à former des armées de secours. En effet, le premier soin du Gouvernement, après le 4 septembre, avait été

1. Auprès de divers gouvernements étrangers qu'on espérait rallier à la cause de la France.

d'envoyer Thiers faire un voyage circulaire dans les Cours d'Europe pour tâcher d'y éveiller des sympathies dont nous pourrions bénéficier à l'heure opportune. Ce voyage, Thiers l'a raconté ; il a dit comment il avait été arraché « aux études chères dans lesquelles il cherchait une distraction aux scènes dont il venait d'être le témoin » ; il s'est complaisamment étendu sur les difficultés qu'il avait eu à vaincre et plus complaisamment encore sur les honneurs dont il avait été l'objet. Il lui était prescrit de tâter l'opinion, d'émouvoir quelque intérêt en notre faveur, mais il lui était interdit de stipuler pour la paix.

De ce voyage, je n'ai rien su que ce que j'ai appris, au mois d'octobre 1873, par le prince Gortschakoff, qui se moquait volontiers de Thiers, lequel, je crois, le lui rendait bien ; ce qui n'empêchait point les deux personnages de se congratuler de leurs talents respectifs et de ne pas se ménager les louanges mutuelles, lorsque, face à face, ils discutaient quelques questions politiques. Thiers, d'après Gortschakoff, serait arrivé à Pétersbourg dans des circonstances peu favorables pour un ambassadeur de la République. L'empereur Alexandre II venait de recevoir une lettre de l'impératrice Eugénie qui l'adjurait de se souvenir de ses promesses et d'intervenir auprès du roi de Prusse pour obtenir, au besoin pour exiger que le territoire de la France ne fût pas diminué. Cette lettre avait ému l'Empereur, qui avait répondu que les circonstances étaient tellement modifiées, par suite des faits de guerre, qu'il lui serait difficile d'exercer une influence sérieuse sur l'esprit de son oncle, le roi Guillaume, lorsque l'heure de traiter aurait sonné ; il ajoutait que ce qui était possible la veille du 4 septembre ne l'était plus, en présence d'un pouvoir non reconnu par les puissances européennes et sur la légalité duquel la France elle-même ne s'était point prononcée.

Cet échange de lettres entre une femme malheureuse et un souverain dont l'âme était chevaleresque ne faisait point la partie belle à Thiers. Dans un premier mouvement d'humeur maussade, Alexandre II avait refusé de le recevoir. Gortschakoff m'a dit qu'il avait eu beaucoup de peine à triompher des résistances de celui qu'il n'appelait jamais que son « maître ». Thiers eut avec l'empereur de Russie un long entretien ; il n'en résulta, il n'en pouvait résulter rien d'efficace pour notre cause qui était considérée comme perdue sans ressource. Alexandre II, qui avait encore quelque naïveté, s'apitoya sur ce vieillard, sur ce monarchiste convaincu, que son patriotisme condamnait à porter la parole au nom de la République qu'il exécrait. Gortschakoff m'a dit : « Thiers ne cherchait pas des alliés, car il savait qu'on ne s'allie pas avec l'inconsistance ; il ne tentait même pas de former une ligue de neutres dont les conseils auraient pu être écoutés ; il ne s'occupait qu'à prémunir les cabinets contre un retour possible de Napoléon III ; en un mot, le but de sa tournée diplomatique était moins de susciter des amis à la France que des ennemis à l'Empire. »

Je suis certain que Gortschakoff ne m'a point trompé, car Visconti-

Venosta, alors ministre des Affaires étrangères en Italie, m'a répété la même chose, deux ans après, dans des termes identiques. Du reste, à Londres, à Vienne, à Pétersbourg, à Rome, Thiers entendit la même parole : « Négociez ; chaque jour perdu pour entrer en pourparlers avec la Prusse aggrave votre situation ; négociez pendant que vous avez encore la possibilité de faire améliorer des conditions que bientôt il vous faudra subir, sans pouvoir même les discuter. » Vains conseils, que Thiers eût volontiers suivis, mais que l'on n'eût osé écouter à Paris et que l'on n'eût même pas daigné entendre à Tours ; car, en dehors des petits gouvernements locaux qui s'étaient établis de-ci de-là, il existait en France deux gouvernements officiels, sinon réguliers ; condition défavorable à des opérations d'ensemble, mais que les circonstances avaient imposée.

Après la bataille de Sedan et la capitulation de l'armée française, nul doute ne pouvait subsister : Paris, à bref délai, serait assiégé. Il fallait donc pourvoir à l'administration du territoire qui n'était pas en puissance de l'ennemi. Il fut décidé qu'une délégation du Gouvernement de la Défense nationale, munie de pleins pouvoirs, armée au besoin de la dictature, irait s'installer à Tours, ville ouverte, mais placée derrière la ligne stratégique de la Loire. Cette délégation ne devait pas être une sinécure, car c'est sur elle que pèserait le devoir de mettre la province en état de délivrer Paris et de repousser l'invasion.

En vérité la tâche était lourde : lever les recrues, ramasser tous les hommes valides, les équiper, les instruire, les grouper en bataillons, en régiments, en corps d'armée ; fabriquer des canons et des munitions, réquisitionner les chevaux et les moyens de transport, passer des marchés pour les vivres, pour l'habillement, pour les charrois ; acheter des armes, en secret, chez toutes les puissances neutres qui consentiraient à fermer les yeux sur ce commerce illicite, choisir les généraux, préparer les plans de campagne, protéger l'ordre sans compromettre la liberté ; faire la part égale au pouvoir civil et au pouvoir militaire, en évitant les conflits ; contracter des emprunts, remplacer ce que l'on voulait détruire, maintenir ce que l'on tenait à conserver, choisir toute occurrence d'aborder l'ennemi sans compromettre des forces juvéniles et mal organisées, nouer des relations amicales avec les chancelleries d'Europe, n'avoir qu'un but, une préoccupation, une idée : le salut du pays, combiner les efforts avec ceux que Paris pouvait tenter, faire partout œuvre d'ensemble et remuer la terre de France jusqu'à ce que la victoire en jaillît : tout cela et bien d'autres choses encore, c'était un fardeau écrasant ; à quel Hercule va-t-on confier ces travaux, à quel Atlas va-t-on donner ce monde à porter ?

Il eût fallu un homme jeune, ardent, sans pitié pour lui-même et sentant vibrer en lui l'âme nationale qui inspirait Jeanne d'Arc, Villars, Hoche, Marceau, Desaix, Davout ; il l'eût fallu vigoureux, prêt aux périls et cependant assez froid pour calculer ses actions et méditer sa

conduite, habile à saisir les occasions, audacieux à en profiter. Un tel homme est rare en toute nation et en toute circonstance, je le sais ; existait-il alors ? Qui peut répondre ? En tout cas, on n'eut pas la suprême fortune de le découvrir. L'homme qui fut expédié à Tours, afin d'y gérer tous les ministères, d'y exercer tous les pouvoirs, celui, en un mot auquel le sort de la France fut remis, était un vieil avocat, âgé de soixante-quatorze ans, que sa laideur avait rendu célèbre et qui s'appelait Crémieux.

Une grande facilité d'élocution qui, chez lui, remplaçait l'éloquence, l'absence de sévérité dans le choix des causes qu'il avait à plaider lui avaient valu quelque renom. Député de l'opposition sous Louis-Philippe, rattaché au parti de la réforme dont Odilon Barrot menait le branle, partisan de la régence dans la matinée du 24 février 1848, membre du Gouvernement provisoire dans l'après-midi de la même journée, il avait été garde des Sceaux pendant les premiers temps de la Seconde République et en était resté républicain. Il avait de la malice, l'habitude des dossiers et des finesses de procureur qui lui obtinrent quelques succès devant les tribunaux civils.

Mais on ne tarda pas à reconnaître, au Gouvernement de la Défense nationale, que Crémieux n'avait plus l'âge des grandes entreprises et que l'on avait agi un peu légèrement en lui confiant la direction de cette haute aventure. On voulut le rajeunir et on lui dépêcha du renfort en la personne d'un septuagénaire nommé Glais-Bizoin. C'était un politicien dont le seul mérite était d'avoir trempé dans toutes les oppositions. Il parlait volontiers, excellait aux niaiseries et en débitait plus que l'on ne voulait, avec un accent nasillard, que Polichinelle eût envié. Ridicule au dedans, ridicule au dehors, il se croyait apte à régenter le monde et n'était pas capable de comprendre un projet de loi. Crémieux dictateur, *vir omnipotens*, ne fut point content de voir arriver à Tours le collègue qu'on lui imposait ; il mesura sa chute et la trouva profonde. La scène est instructive, Glais-Bizoin l'a racontée dans des termes trop sincères pour n'être pas reproduits ici.

Il quitte Paris le 17 septembre ; il est dans un convoi spécial qui prend la ligne de Rouen, car Juvisy a été occupé dès la veille par les Prussiens. Il n'était que temps de partir. Glais-Bizoin fait modestement remarquer qu'il voyage « suivi », comme un souverain, par les représentants de toutes les puissances, avec lesquels il échangea le lendemain des visites empreintes de la plus touchante cordialité. Le chemin est encore libre de ce côté ; il devait être coupé le lendemain, et nul incident n'interrompit la route. « A mon arrivée à Tours, dit-il, je n'eus rien de plus pressé que d'aller voir mon vieil ami Crémieux pour lui annoncer, comme une bonne fortune, le renfort que je lui amenais si à propos. Mais, à ma grande surprise, je le vois qui s'écrie : « C'est ma déchéance ! C'est Jules Favre » qui l'a voulu ! Je le reconnais là. Eh bien ! il sera content ; prenez ma

» place, je vais donner ma démission et partir sur-le-champ. » Puis, ouvrant vivement la porte de la chambre de madame Crémieux, qui communique avec la salle du Conseil, il l'appelle et lui dit : « Le Gouver- » nement de Paris vient de prononcer ma déchéance! Partons, partons » vite! » Il me semble encore le voir faisant, à pas précipités, le tour de la table de la salle de nos délibérations, suivi de cette excellente femme qui cherchait à le calmer et n'obtenait pour toute réponse que ces mots : « Je suis déchu! Il faut partir! » Il n'écoutait rien. Je le quittai pour aller au maréchalat, où résidait l'amiral (Fourichon)[1] et lui raconter cette scène, qui ne le surprit pas moins que moi. Autre étonnement : Crémieux, le lendemain, vint prendre place au Conseil sans qu'il y fût question de sa déchéance et de son départ. La nuit et les sages observations de sa femme avaient porté conseil[2]. » La déchéance de Crémieux : ô Clio, qu'en as-tu pensé?

Je me hâte de reconnaître que Glais-Bizoin, moins sûr de lui que Crémieux, se rendant compte peut-être de son incapacité en matière militaire, avait amené avec lui le vice-amiral Fourichon, qui était un homme de guerre, avait présidé le Conseil d'amirauté et était de nature, de capacité, d'énergie à rendre des services à la défense du pays. Ce que l'amiral a dû penser des deux grandes inutilités auxquelles on l'avait adjoint, je n'en sais rien, mais je m'en doute. Il racontait volontiers, avec son sourire narquois, une anecdote qui en dit long sur les étrangetés de cette époque.

Un jour, à Tours, on le prévient qu'une députation de soldats demande à être admise en sa présence, pour lui faire une communication d'une gravité exceptionnelle. Cinq minutes après, l'amiral voit entrer une vingtaine d'individus portant un costume de matelot de fantaisie et représentant une compagnie franche de récente formation, dont il avait oublié la dénomination ; c'était, disait-il, quelque chose comme les *Corsaires de la Gironde* ou les *Lascars de la Durance*. Ils venaient le prier de leur faire délivrer des haches d'abordage, afin de pouvoir frapper l'ennemi de plus près et mortellement. L'amiral eut quelque peine à ne pas leur rire au nez et répondit qu'ils trouveraient probablement « cet article » dans les magasins d'accessoires du théâtre de la Porte-Saint-Martin, mais que, depuis longtemps, les arsenaux de l'État ne le « tenaient plus ». Voyant la mine déconfite de ces braves volontaires, il leur demanda qui leur avait fourré cette idée biscornue dans la tête. Ils répondirent : « C'est le citoyen Glais-Bizoin. — Il est à craindre qu'il ne se soit moqué de vous », dit l'amiral en les congédiant. Glais-Bizoin ne s'était pas moqué

1. FOURICHON (1809-1884). Amiral, ministre de la Marine, puis de la Guerre dans le Gouvernement de la Défense nationale, député (1871-1876), sénateur (1876), ministre de la Marine (1876-1877).

2. *Dictature des cinq mois*, par Alexandre GLAIS-BIZOIN. Paris, Dentu, 1873, 1 vol. in-12, p. 31 et 32.

de ces marins de pacotille. Il fut de méchante humeur et disait : « Comprenez-vous Fourichon qui refuse de donner des armes aux soldats que je lui envoie ? »

Malgré sa volonté de bien faire, l'amiral n'y put tenir, il avait commencé et poursuivit avec succès l'organisation de la première armée de la Loire, de celle qui fut à Coulmiers ; mais l'ineptie de ses deux compagnons, les tracasseries dont ils l'accablaient, l'insanité des propositions qu'il était forcé de discuter avec eux le dégoûtaient à ce point que, comprenant l'inutilité de ses efforts, il donna sa démission (4 octobre) et alors Crémieux — oui, Crémieux — resta seul ministre de la Guerre jusqu'au jour où Gambetta, dégringolant des nuages, souffla sur Crémieux, souffla sur Glais-Bizoin et s'empara de la dictature qui, entre leurs mains, était tombée en enfance.

MAXIME DU CAMP,
de l'Académie française.[1]

1. *Copyright by* Hachette.

LE

PREMIER DÉBARQUEMENT DE LA GUERRE : NARVIK

Au début de 1940, 110 divisions franco-britanniques prisonnières de la ligne Maginot et de la politique militaire française des vingt dernières années qui l'avait engendrée, attendaient, l'arme au pied, de la Méditerranée à la mer du Nord, que l'armée allemande, déjà forte de près de 190 divisions et bientôt de 250 et peut-être renforcée de l'armée italienne, voulût bien les attaquer.

Or, la défensive n'a jamais rien résolu, et il devenait chaque jour plus clair que la force de l'armée allemande, augmentant plus vite que celle des armées franco-britanniques, une décision favorable sur le front français devenait de plus en plus problématique.

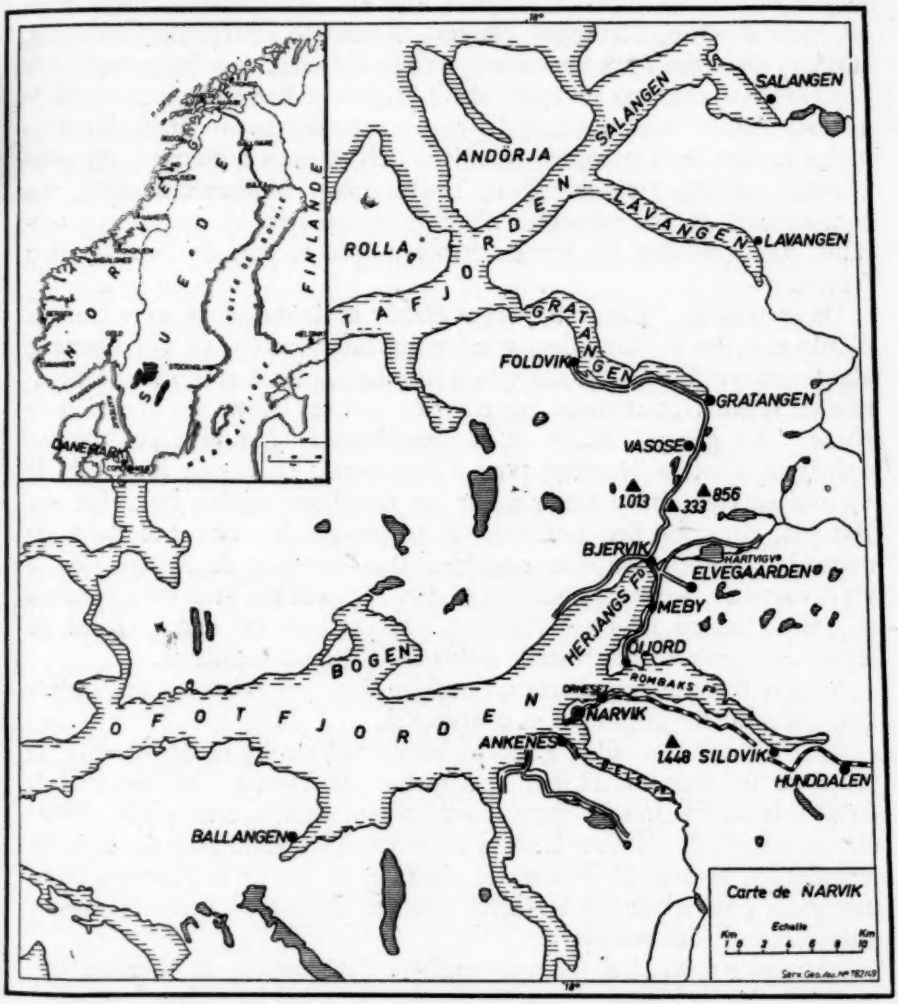
Il fallait donc chercher une autre solution et attaquer le Reich sur ses points faibles. Or, sa première faiblesse était le manque de matières premières essentielles pour un pays en guerre et, en premier lieu, le fer.

La majeure partie du minerai de fer nécessaire à l'industrie de guerre allemande provenait, en effet, des mines situées dans le nord de la Suède, à Kiruna et Gallivare, qui exportaient le minerai par le port de Narvik sur la côte de Norvège et par Luléa sur le golfe de Bothnie. Privée de cette source de minerai, l'Allemagne ne pourrait plus satisfaire que le quart de ses besoins. Or, pour un pays en guerre, un tel manque de fer équivaut à la paralysie. C'est de cette idée-là qu'est née la campagne de Norvège, et c'était une idée juste. La guerre, en effet, n'est pas seulement un rapport de force, mais c'est aussi, et surtout, le choix d'objectifs judicieux. Un objectif judicieux, c'est celui dont la perte place l'ennemi en danger mortel, et c'est aussi celui qui est aisé à atteindre et aux moindres frais. Dans la lutte de David et de Goliath, David a vaincu parce qu'il a choisi son objectif, et non pas parce qu'il était le plus fort.

Il s'agissait, pour les Alliés, de trouver une raison d'intervenir. Les Alliés pensèrent d'abord profiter de l'aide militaire qu'ils envisageaient d'apporter à la Finlande, qui avait été attaquée le 1er décembre 1939 par la Russie, pour utiliser la ligne Narvik-Luléa et arrêter ainsi les exportations vers l'Allemagne.

Le 8 janvier, M. Daladier, président du Conseil, prescrivait d'équiper une force spéciale pour cette expédition.

Le 15 janvier, j'étais personnellement convoqué par le général Gamelin, qui me donnait l'ordre de mettre sur pied et équiper une brigade de



chasseurs appelée « Brigade de haute-montagne » et qui, concentrée dans la région de Belley, dans le Jura, devait entrer dans la composition du corps expéditionnaire confié au général Audet.

Le 5 février, le Conseil suprême avait décidé d'envoyer le corps franco-britannique en Finlande et de demander à la Norvège et à la Suède l'autorisation de passage. Mais les premiers trains de matériel étaient

arrivés seulement à Cherbourg quand la paix entre la Russie et la Finlande, le 12 mars, supprimait la raison de l'intervention.

Les états-majors franco-britanniques envisagèrent alors de mouiller des mines sur le passage des convois de minerai descendant de Narvik sur l'Allemagne. Le 7 avril, les mines étaient posées. Le 8 avril, l'Allemagne envahissait le Danemark et la Norvège, occupant en même temps les ports de Oslo, Stavanger, Bergen, Trondjem et Narvik. Les Alliés, surpris, réagirent avec un certain retard. Ce n'est que le 12 avril que j'embarquais avec ma première demi-brigade à Brest et, le 19 avril, le général Audet, commandant le corps expéditionnaire français, moi-même et mes trois premiers bataillons débarquions à Namsos, où nous avaient précédés trois bataillons britanniques. Malheureusement, nos équipements et nos véhicules n'arrivèrent qu'avec un retard considérable qu'aggravaient les bombardements dont le port de Namsos était frappé.

De ce fait, les Allemands purent établir la liaison entre leurs troupes d'Oslo et celles de Trondjem avant notre intervention, ce qui amena le Haut-commandement britannique à envisager, puis à ordonner l'évacuation de la Norvège centrale, pour porter tous ses efforts sur la région de Narvik. Le général Audet et la demi-brigade française de Namsos quittèrent ainsi la Norvège pour l'Angleterre, le 2 mai. Mais dès le 27 avril, j'avais été embarqué sur un torpilleur anglais et dirigé sur Harstad, dans les îles Lofoten, où je prenais le commandement de toutes les troupes françaises engagées dans la région de Narvik, soit la 1re division de chasseurs, moins la 5e demi-brigade qui avait été à Namsos et qui n'a jamais rejoint Narvik, et, plus tard, la 13e demi-brigade de légion étrangère et une brigade polonaise à quatre bataillons.

Ainsi se trouvait singulièrement réduite dans son exécution une opération qui avait été juste dans sa conception.

Tout d'abord, les Alliés s'étaient laissés surprendre et devancer, et la route du fer était barrée par l'occupation de Narvik. Deuxièmement, en déclenchant à titre de riposte un plan qui, dans sa conception, devait être préventif, ils s'étaient heurtés à l'armée allemande avec des moyens insuffisants, avaient dû évacuer le centre et le sud de la Norvège et ne pouvaient plus appliquer à Narvik que des effectifs qui ne dépassaient guère ceux des Allemands.

Personnellement, j'ai toujours regretté l'évacuation de Namsos, qui nous a coûté des hommes et du matériel et deux bâtiments *(Bison* et *Affredy)*, et j'ai toujours pensé qu'il eût été plus avantageux de charger les troupes de Namsos de la couverture sud de Narvik, en s'établissant dans la partie la plus étroite de la Norvège, dans un terrain particulièrement facile à défendre, ce qui eût conservé aux Alliés toute la partie nord de la Norvège, en constituant une couverture terrestre, aérienne et navale très appréciable.

Quoi qu'il en soit, et du fait que la Finlande n'avait plus à être

secourue, il ne pouvait plus être question d'occuper les mines de fer, car il aurait fallu dans ces conditions violer la neutralité suédoise

Dès lors, le rendement de l'opération diminuait considérablement, puisque les exportations de minerai restaient possibles, en été seulement, il est vrai, par le golfe de Bothnie.

Quant à l'exportation par le port de Narvik, possible toute l'année, elle était, elle, coupée par la présence de la flotte dans le fjord, mais il fallait rendre cette coupure définitive par l'occupation de la ville et l'expulsion des Allemands.

C'était le but des opérations qui allaient commencer.

L'ennemi, qui avait débarqué le 8 avril à Narvik avec le 139e régiment de chasseurs de montagne, était établi dans la ville et s'était répandu au nord jusqu'au fjord de Gratangen et au sud de la presqu'île d'Ankenes. Dès le lendemain de leur débarquement, les Allemands avaient été attaqués par la flotte britannique, au cours d'une action qui constitue un des plus brillants faits d'armes de la guerre. Le Capitaine Warburton-Lee, qui croisait avec cinq destroyers devant le fjord, s'y était engagé à la poursuite des dix destroyers allemands et les avait attaqués le 10 avril, les surprenant complètement et leur causant des pertes considérables. Trois jours plus tard, le cuirassé *Warspite* arrivait dans le fjord et coulait tout le reste de la flotte allemande. De ce fait, les Allemands se trouvaient isolés et ne purent se ravitailler par la suite que par avion. Ils réussirent néanmoins à amener ainsi quatre autres bataillons et à porter leurs forces à la fin de la campagne à dix bataillons, dont trois étaient constitués par les équipages de leur flotte détruite. Ils disposaient, en outre, de tout l'armement et de tout l'équipement de la 6e division norvégienne, dont ils s'étaient emparés en débarquant.

Du côté allié, les troupes norvégiennes du nord de la Norvège étaient fortes de quatre à cinq bataillons, sous les ordres du général Fleischer, et étaient engagées au nord du fjord de Gratangen.

Trois bataillons britanniques avaient débarqué depuis quelques jours, quand, le 28 avril, débarqua, à son tour, la 27e demi-brigade de chasseurs, composée des 6e, 14e et 12e B. C. A., les 6e et 14e ayant été poussés par le commandement britannique dans le fjord de Salangen, à 75 kilomètres au nord de Narvik, et le 12e bataillon de chasseurs à Bogen, à 20 kilomètres à l'ouest.

Ce même 28 avril à dix heures, à Harstad, une conférence réunissait : l'amiral de la flotte Lord Cork and Orrery, commandant en chef ; le major général Mackesie, commandant des forces terrestres alliées, et moi-même.

Tout de suite, deux conceptions s'affrontent : Lord Cork propose un débarquement immédiat au plus près de Narvik. « L'ordre du Gouvernement, dit-il, est de s'emparer de Narvik au plus tôt. Nous sommes les maîtres absolus de la mer ; nous circulons librement sur les fjords,

profitez-en. La flotte est prête à appuyer le débarquement de toutes ses forces. »

En face de lui, le général Mackesie fait ressortir que les Allemands disposent de cinq ou six mille hommes, dont trois bataillons de montagne intacts, que ces unités ont eu tout le temps, pendant quinze jours, d'organiser la défense des côtes, qu'elles disposent de tout l'armement et de tout l'équipement de la 6e division norvégienne, qu'elles ont, par conséquent, tous les moyens suffisants pour garnir de feu les quelques plages où il serait possible de débarquer, et que ce serait courir à des hécatombes que de s'y exposer. Par contre, il propose et au besoin décidera de débarquer mes unités à Salangen, à 50 kilomètres au nord de Narvik, et d'entreprendre les opérations par terre.

D'un côté donc, un grand marin semblait, dans son attitude et son assurance, porter en lui-même toute la puissance de sa flotte. Ses bateaux croisaient le long des côtes du fjord de Narvik. Dès leur apparition, toute vie cessait à terre, le paysage était vide, l'ennemi se terrait et les timides rafales de mitrailleuses dont il se hasardait parfois à saluer un destroyer trop rapproché renforçaient encore l'impression de son impuissance et de sa peur, et l'on sentait vraiment, des passerelles de ces bâtiments, que, s'ils ne pouvaient effectivement pas prendre une ville ou un territoire, ils représentaient néanmoins une force devant laquelle l'ennemi à terre se sentait déjà à moitié battu.

Face à ce marin, un magnifique combattant, conscient de ses responsabilités, rempli des souvenirs des hécatombes de Gallipoli et des tranchées de l'autre guerre, qui, voyant les risques réels de l'opération, ne voulait pas avant tout les sous-estimer, car il savait trop par expérience ce qu'en pouvaient être les conséquences et qui, de ce fait, pour sauvegarder des vies qui lui étaient confiées, préférait une solution moins hasardeuse.

Placé entre ces deux conceptions, je fis remarquer qu'une opération terrestre se traduisant par une progression de 50 kilomètres dans la neige, sans route, me semblait difficilement réalisable et que nous serions vraisemblablement retardés par les éléments, autant que par le feu de l'ennemi, jusqu'à la fonte des neiges qu'on ne pouvait guère attendre avant la fin mai ou le début de juin.

Après avoir été reconnaître les côtes avec l'amiral, je me rangeai à son avis. L'opération de débarquement me semblait effectivement réalisable. D'autre part, la flotte représentait toute notre supériorité. Elle permettait d'agir par surprise, de manœuvrer par les fjords, d'appuyer nos opérations de tous ses feux. Quand on a une supériorité, on l'exploite. Etant forts sur mer, nous devions rester près de la mer, utiliser notre flotte et ne pas nous en éloigner pour aller nous empêtrer seuls dans la neige et y affronter, sans appui d'artillerie, ou presque, exposés à un climat redoutable, un adversaire basé sur des chalets, bardé de mitrailleuses et appuyé par une aviation non contre-battue, alors que nous n'en avions pas.

Toutefois, devant les ordres reçus, nous dûmes, dès le 1er mai, engager le combat par terre dans la région de Gratangen, où, pendant quinze jours, les 6e et 14e bataillons de chasseurs luttèrent dans la neige dans des conditions effroyablement dures, sans arriver à déloger l'ennemi de la ligne de crêtes qui nous séparait du fjord de Narvik.

Pendant ces quinze jours, en effet, ces bataillons ne purent progresser que de 5 kilomètres : la mise à terre, la progression et le ravitaillement d'une simple batterie d'artillerie représentèrent un véritable tour de force. Les avions allemands mitraillaient et bombardaient impunément nos hommes, nos unités et nos bateaux de ravitaillement dans le fjord. La nuit avait déjà disparu et pendant vingt-quatre heures sur vingt-quatre, nos malheureux chasseurs restaient blottis dans la neige. Au bout de quinze jours, plus de 50 p. 100 des effectifs souffraient de gelures des pieds ou d'ophtalmie des neiges, et ces bataillons avaient bien, hélas! l'impression de se heurter à la toute-puissance d'un « feu qui tue », alors que, éloignés de nos canons de la marine, ils se trouvaient arrêtés par ces Allemands, peu nombreux, mais bien armés.

Quinze jours après, j'obtenais l'autorisation de débarquer dans le fjord de Narvik, suivant notre projet initial.

Je venais de recevoir, l'avant-veille, la 13e demi-brigade de légion étrangère à deux bataillons et une compagnie de chars H-39.

La flotte britannique ne disposait, pour la mise à terre, que de huit chalands de débarquement, soit cinq chalands blindés pouvant transporter trente hommes chacun et trois chalands pouvant transporter soit cent hommes, soit un char.

Par contre, en deuxième échelon, l'amiral avait prévu l'utilisation d'une petite flottille composée des canots des différents bâtiments.

Les troupes furent embarquées sur des croiseurs dont les flancs avaient été garnis d'échelles et cinq chars avaient été chargés sur le pont du seul cuirassé de l'escadre, le *Resolution*, disposant de grues suffisantes.

Le 12 mai au soir, toutes les unités ayant été embarquées dans l'après-midi, la flotte, après avoir fait un large détour, remontait le fjord, passait devant Narvik qui semblait endormie et, à minuit, prenait ses dispositions de combat devant la plage de Bjerkvik, que j'avais choisie pour le débarquement. Il fallait opérer rapidement, car s'il faisait grand jour à Narvik, il faisait encore nuit sur les aérodromes de Trondjem, d'où partiraient les avions allemands pour venir nous bombarder dès que le jour le leur permettrait.

L'instant était solennel. Certes, l'ennemi ne disposait que de très peu d'artillerie qui ne réagissait pas, mais cette plage toute plate se prêtait admirablement à la défense par les feux de mitrailleuses.

A minuit, par une mer heureusement très calme, les hommes descendant les flancs des croiseurs, garnissaient chalands et canots et la grue du *Resolution* chargeait trois chars sur leurs embarcations.

Puis, de la passerelle de l'*Effingham*, à côté de l'amiral Lord Cork, je donnais à l'officier de tir britannique l'ordre d'ouvrir le feu. En une seconde, tout ce magnifique fjord enneigé, merveilleusement beau, s'embrasait de la lueur des canons et des incendies, pendant que notre premier échelon, composé de la 1re compagnie de la 13e demi-brigade de légion, dans cinq petits bateaux blindés, s'avançait vers la plage. Après une première tentative, où le feu des mitrailleuses, très dense, crépitait sur les blindages, les légionnaires eurent vite fait de trouver, à l'ouest de la plage, l'angle mort qui leur permit de sauter à terre, pendant que le premier char se dandinait au milieu des maisons en flammes de Bjerkvik.

Bientôt, l'opération se révélait comme un magnifique succès. Au bout de quelques heures, le village de Bjerkvik était pris et dépassé, le camp d'Elvegaard était enlevé de haute lutte et les bataillons de chasseurs, malgré les fatigues de ces quinze derniers jours, pouvaient reprendre leur marche en avant contre un ennemi attaqué dans le dos par les légionnaires. Le soir, toute la région située au nord de Narvik était entre nos mains et nous pouvions installer nos batteries dans la presqu'île d'Oijord, à 2 kilomètres — à vue directe — de la fameuse « Ligne du fer ».

En moins de vingt-quatre heures, nous avions dégagé et déblayé tout le territoire au nord de Narvik où, sur 25 kilomètres de profondeur, l'ennemi s'était avancé pendant le mois précédent.

Au sud de Narvik, un bataillon britannique et un bataillon de chasseurs français — le 12e — avaient auparavant, par une série de petites opérations remarquablement montées, délogé les Allemands et les avaient remplacés sur la crête qui domine immédiatement Ankenes et le port même de Narvik.

La ville se trouvait donc étroitement enserrée de part et d'autre, protégée uniquement par les deux fjords de Rombaken-Fjord et Beis-Fjord, qui, comme deux doigts de gants, s'enfoncent vers la frontière suédoise et encadrent la presqu'île, à l'extrémité de laquelle sont construits la ville de Narvik et son port. Pour franchir ces fjords, l'appui et l'aide de la flotte étaient encore nécessaires, mais l'aviation allemande devenait de plus en plus dangereuse, au fur et à mesure que les jours s'allongeaient à Trondjem.

Depuis le 28 avril, le génie britannique construisait deux aérodromes. Le 26 mai, ils étaient terminés et, le même jour, deux escadrilles de chasse qui s'étaient envolées, non sans peine ni pertes, d'un porte-avion venaient s'y poser.

En conséquence et d'accord avec l'amiral Lord Cork et le général Auchinleck [1], qui avait pris depuis peu le commandement des forces terrestres, nous avions fixé l'attaque de la ville de Narvik au 28 mai, à minuit.

Le 26 mai, le jour même où nos avions de chasse nous apportaient

1. Devenu ensuite field-marshal commandant de l'armée des Indes.

le réconfort de leur présence et de leur défense contre l'aviation ennemie, de plus en plus active, Lord Cork, en présence du général Auchinleck, me communiquait l'ordre d'évacuation de la Norvège qu'il venait de recevoir de Londres et que les graves événements de France avaient rendu nécessaire.

— Dans ces conditions, général, me dit Lord Cork, maintenez-vous votre attaque pour après-demain ?

— Oui, amiral.

— Bien, répond Lord Cork, je vous appuierai.

Et il ne fut plus question, jusqu'au 30 mai, de l'ordre d'évacuation.

Nous étions, en effet, tellement enfoncés dans les fjords entourant Narvik que nous ne pouvions envisager un réembarquement sous les yeux des Allemands installés dans la ville et qui disposaient d'observatoires et de postes radio puissants.

Si l'ordre d'évacuation était maintenu — et il faut bien avouer que nous avions espéré jusqu'au dernier moment que nos succès le feraient rapporter — si, dis-je, cet ordre était maintenu, il ne pouvait être exécuté, sous peine de provoquer des hécatombes, qu'après avoir chassé l'ennemi de ses observatoires de Narvik.

J'espérais le chasser jusqu'en Suède. Il s'en est fallu de vingt-quatre heures que ce but ne fût atteint.

Le 28, à minuit, alors que le soleil rougissait les sommets neigeux qui dominent la ville, la 13e demi-brigade de légion et un bataillon norvégien franchissaient le Rombaken-Fjord, débarquaient à Orneset, à l'est de Narvik, et prenaient pied sur la voie ferrée de Suède, la fameuse « Ligne du fer ». A l'est, le 14e bataillon de chasseurs attaquait vers la Suède, le long du Rombaken-Fjord. Au sud, la brigade polonaise, arrivée depuis deux semaines et qui avait relevé le 12e bataillon de chasseurs, attaquait Ankenes.

Les réactions de l'ennemi furent extrêmement violentes. Ses effectifs avaient été renforcés par des unités transportées par avions et hydravions, qui les débarquaient ou parachutaient sur ses arrières. Il disposait à cette époque d'environ dix bataillons, dont les 137e et 139e régiments de chasseurs de montagne, un bataillon de parachutistes et trois bataillons de marins.

Ses contre-attaques sanglantes sur les légionnaires d'Orneset et sur les Polonais au sud d'Ankenes nous mettaient, en cette matinée du 28 mai, dans une position difficile.

La flotte, violemment bombardée par l'aviation ennemie [1], s'était dispersée dans le fjord et ne pouvait plus appuyer efficacement l'infanterie. Sur mon insistance, l'amiral l'avait éloignée en ne me laissant que les deux ou trois destroyers qui m'étaient nécessaires.

1. Nos quelques avions de chasse se trouvèrent immobilisés par le brouillard sur leur terrain pendant toute la matinée du 28.

Pourtant, pendant toute la journée, légionnaires d'une part, Polonais de l'autre, reprenaient méthodiquement leurs attaques et, en fin de journée, Narvik et son port étaient entre nos mains.

Deux jours après, nous étions à Sildvik, au fond du Rombaken-Fjord, et l'ennemi était acculé avec ses dix mille hommes à la frontière suédoise, vers Bjornefjell et Hund-Dalen.

Pendant ce temps, méthodiquement et en commençant par les arrières, le corps expéditionnaire s'embarquait et, le 7 juin, ses derniers éléments quittaient Narvik, sans que l'ennemi s'en fût aperçu.

***

Six ans après, au cours des cérémonies commémoratives organisées par le Gouvernement norvégien, je retrouvais à Narvik le général Otto Ruge — le commandant en chef norvégien de 1940 — qui avait dû, après l'évacuation, capituler avec les bataillons norvégiens qui avaient participé à la campagne, entre les mains du général Dietl, commandant les troupes allemandes de la région de Narvik, et le général Otto Ruge me racontait son entrevue avec lui.

— Avouez, lui dit-il, que vous étiez perdus.

— Oui, répondit Dietl, j'en avais pour vingt-quatre ou quarante-huit heures au maximum.

Or, nous avions eu l'amertume d'entendre, alors que nous étions déjà au large de l'Islande, la radio allemande annoncer la grande victoire de Narvik, au cours de laquelle — disait-elle — « les Alliés avaient été rejetés à la mer avec de fortes pertes »!

Il est superflu d'épiloguer sur cette évacuation, son opportunité et sa nécessité.

Je pense seulement à ce que les Alliés auraient, dans la suite, retiré d'avantages, pour la protection de leurs convois vers la Russie, de la possession de la Norvège du Nord. Or, je mets en fait que, à condition pour nous de disposer d'un peu d'aviation de chasse et de continuer à être appuyés par la Marine, les Allemands n'auraient jamais pu nous en déloger, le terrain, tant en Norvège vers le sud qu'en Laponie suédoise vers l'est, constituant des obstacles tels que notre défense en eût été grandement facilitée.

Ainsi donc, au cours de cette courte campagne, un corps expéditionnaire allié, ne disposant que d'effectifs à peine supérieurs à ceux des Allemands, à peu près dépourvu d'aviation et fortement soutenu par la Marine britannique, réussit à déloger un ennemi fort de dix bataillons, presque sans artillerie il est vrai, mais abondamment pourvu de mitrail-

leuses et de mortiers, soutenu par une aviation toute-puissante et qui avait disposé de plus de quinze jours pour organiser sa défense, dans un terrain et sous un climat qui, à eux seuls, constituaient des obstacles considérables.

S'il est une région dans laquelle la défensive semblait devoir avoir l'avantage, c'était bien cette partie de la Norvège septentrionale, hérissée de montagnes, dépourvue de routes et découpée par les fjords. Les plages où un débarquement était possible étaient peu nombreuses et pouvaient être facilement interdites par les feux des mitrailleuses et des mortiers. En fait, l'ennemi a tenté de le faire, mais le moral de ses hommes n'a pas tenu contre les feux de la flotte — je dis bien le moral, car dans la pratique les tirs des pièces de marine sont si tendus que la moindre contre-pente met à couvert.

Le mérite de ces succès revient d'abord au courage, à l'ardeur et à l'initiative des équipages et des troupes qui ont combattu. Il revient aussi à la merveilleuse entente et à la parfaite liaison qui n'ont cessé d'unir la flotte britannique [1] et les troupes à terre, composées de contingents des quatre nationalités : norvégienne, britannique, polonaise et française. Il revient surtout au fait que, après quinze jours d'hésitation, nous avons pu et su utiliser tous nos moyens disponibles pour agir, manœuvrer, surprendre, attaquer, aidés dans une certaine mesure, il faut le reconnaître, par l'extraordinaire passivité des troupes allemandes qui n'ont tenté, au cours de toute la campagne, que deux contre-attaques le 28 mai à Narvik, alors qu'elles auraient pu, si elles les avaient multipliées, dès les premiers jours de mai, nous mettre parfois en difficulté.

Quant à nos Français, bien qu'appartenant à une armée où la défensive était à l'honneur, ils ont manifesté pendant toutes les opérations un esprit offensif et manœuvrier qui leur a permis de triompher de l'ennemi, comme des difficultés du sol. Il est vrai que ces Français appartenaient à l'armée des Alpes et à l'armée d'Afrique qui, toutes deux, de par la nature même des territoires et des terrains sur lesquels elles étaient appelées à opérer — et où elles s'entraînaient — avaient échappé en partie à ces réflexes des troupes destinées au front du Nord-Est, où l'armée française était surtout absorbée par l'établissement de plans de feux défensifs.

***

Peut-être la campagne de Norvège, malgré son navrant épilogue, aura-t-elle été néanmoins, dans l'histoire de la guerre, plus qu'une page d'héroïsme.

C'est à Narvik, en effet, que, le 13 mai, à minuit, s'est effectué avec succès le premier débarquement de vive force de cette guerre. Or, ces opérations étaient considérées, depuis la dernière guerre et la tragédie

1. La flotte britannique a compris, à certaines périodes, quelques bâtiments français et polonais.

des Dardanelles, comme presque impossibles et, le soir du débarquement de Bjerkvik, le chef d'état-major de l'amiral Lord Cork and Orrery, tirant la conclusion de la journée, me disait avec un sourire malicieux : « l'Amirauté avait déclaré qu'il n'y aurait plus jamais de débarquements. »

Ce sera une des gloires de l'amiral Lord Cork and Orrery d'avoir, malgré cela, autorisé, organisé et commandé ce débarquement.

Ce sera la gloire des marins anglais et des légionnaires et soldats français de l'avoir exécuté.

Ils ont ainsi ouvert la voie à toutes les études et constructions qui ont été à la base de cette stratégie des débarquements que les Alliés ont si magnifiquement développée et qui a permis la victoire.

En s'emparant de Narvik, les troupes françaises ont brisé le mythe de l'invincibilité allemande et montré à leurs compatriotes qu'elles savaient encore vaincre.

Elles leur ont ainsi, dès 1940, laissé ouverte la porte de l'espoir.

Elles ont fait plus encore.

Faites des mêmes hommes et des mêmes cadres que les unités de France, elles ont su, malgré des difficultés qui auraient pu paraître insurmontables, prendre d'emblée l'ascendant sur l'ennemi, le dominer, trouver ses points faibles, l'attaquer et le battre.

Ainsi ont-elles montré que les mauvaises doctrines et les idées fausses étaient plus coupables que les hommes.

Nous avons, en France, les hommes et les cadres nécessaires pour refaire une armée digne de son passé et de notre pays.

Encore faut-il que cette armée soit orientée et soutenue par une politique militaire saine, et qu'elle travaille dans une atmosphère intellectuelle saine.

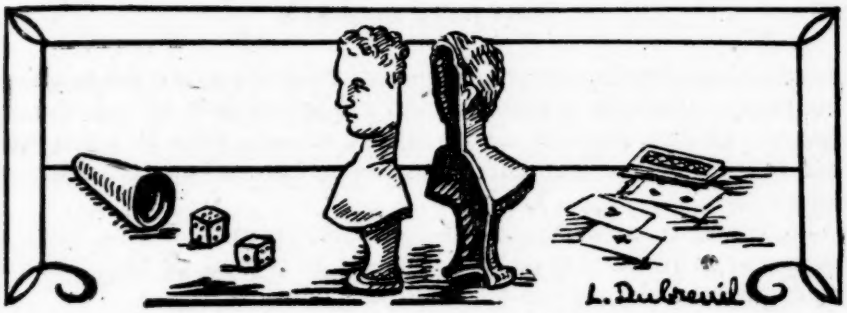
La première condition est l'affaire du Gouvernement et de la nation. La seconde celle du Haut-commandement.

En 1940, il a suffi à une poignée de Français d'être transportée au nord du Cercle polaire, à des milliers de kilomètres de France, pour qu'ayant ainsi secoué les miasmes de l'atmosphère de la « drôle de guerre » et du front du Nord-Est, ils reprennent les réflexes et les réactions de courage, d'audace et de bon sens, qui ont été ceux de tous les soldats français des grandes époques.

Ils ont ainsi rétabli cette éternelle vérité, trop souvent oubliée par les peuples, par les armées et par les hommes, que « la passivité n'engendre que mort et défaite, et qu'il n'y a de salut que dans l'action. »

Ne servirait-il qu'à rappeler aux Français ces vérités et ces faits, que le nom de Narvik mériterait de conserver dans l'histoire l'éclat, hélas fugitif, que lui donna, pour un jour, le communiqué du 28 mai 1940.

GÉNÉRAL BÉTHOUART



LA CARAMBOUILLE

Je n'entendis [1] plus parler de l'argent de Bella. Pourtant, après une semaine âprement occupée, au cours de laquelle Fanfan et moi apportâmes dans le local vide un assez grand nombre d'objets obtenus à l'arraché (étoffes, pièces de passementerie, verreries de la rue de Paradis, sacs pour maroquiniers, colliers fantaisie, jouets mécaniques et robes de modèlistes), Gespar, d'un air très digne, nous pria de « passer à la caisse » pour toucher « notre semaine ».

— Toute peine mérite salaire, nous dit-il d'un ton fort sérieux, et je veux que, dès maintenant, vous ayez l'impression que vous ne travaillez pas dans le vide. Voici — et vous aurez cela régulièrement — 1 000 francs pour chacun.

Nous empochâmes l'argent en nous regardant. Je n'osai pas réclamer les 300 francs que j'avais avancés à la concierge ; ils étaient « en compte », sans doute, à mon crédit.

Une activité fiévreuse, du reste, s'empara de nous. Les « affaires » marchaient bien ; c'est-à-dire que nous glanions pas mal de marchandises et que Gespar les liquidait rapidement. Quinze jours ne s'étaient pas écoulés qu'il avait mis les électriciens et les peintres dans nos trois

1. Résumé de la première partie. — *Un aventurier, Gespar, s'est procuré, par un savant emploi de chèques sans provision, un bureau dans le centre de Paris. Il est décidé, usant de cette plate-forme de départ, à faire de « grandes affaires » et semble, en effet, avoir l'envergure nécessaire pour réussir. Il a tenté, pour commencer, de se procurer de l'argent en revendant au comptant des marchandises achetées à terme. Ces tentatives de carambouille ayant échoué, il a arraché à son ami François Larnaud (le narrateur) 50 000 francs que celui-ci a lui-même empruntés à une amie (Bella). Avec cette somme, Gespar se flatte, aidé par Larnaud et une certaine Fanfan Larapée (parachutiste de son métier) d'entrer dans la voie des grandes réalisations.*

pièces, fait lessiver les carreaux, commandé de la moquette et des meubles : un bureau américain à tambour, des chaises de bois tourné et deux fauteuils de cuir, ainsi que des classeurs à rideaux, vides ou à peu près, qui faisaient le meilleur effet, plus, naturellement, un coffre-fort en location.

— Il faut ce qu'il faut, disait-il et, bien entendu, il avait étagé le payement des travaux et de ces achats sur un nombre de mois suffisant pour que nous n'ayons rien à craindre de l'immédiat.

Mais tout cela n'était rien, Fanfan et moi nous nous en rendîmes bientôt compte. Notre ami avait de plus vastes projets. Un mois s'était à peine passé qu'il nous annonça un beau jour, négligemment :

— Je viens de prendre un théâtre.

— Un théâtre ? questionnai-je.

— Eh ! oui : je deviens directeur de la Comédie Boïeldieu.

Le jour même, il nous emmena visiter « sa salle ».

C'était un petit théâtre, sis derrière l'Opéra-Comique, à deux pas du Boulevard. Il faisait sombre lorsque le concierge de l'impasse qui s'ouvrait sur son arrière-cour — où se trouvait l'entrée des artistes — nous en poussa la porte. Le hall d'entrée, le bar, la salle, la scène étaient éclairés par de rares ampoules qui pendaient à des fils provisoires. Le cerbère nous guidait :

— Par ici... monsieur le directeur... voici les loges, voici le plateau... Oui, monsieur le directeur.

Gespar semblait avoir été « directeur » toute sa vie. Il posait des questions pertinentes, s'intéressait à tout. Nous, Fanfan et moi, nous le suivions avec admiration. Il nous mena enfin, par un escalier de ciment, à son « bureau », dont il referma la porte sur nous, après avoir dit d'un ton souverain au concierge : « Je vous verrai tout à l'heure, Sébastien. »

Alors il s'assit derrière la table, se carra dans le fauteuil à pivot et s'adressa à nous.

— Mes enfants, nous dit-il, j'ai, je crois, réalisé une excellente affaire. Je ne vous en ferai pas l'historique. Sachez seulement que la Comédie Boïeldieu est maintenant à nous. Cette salle de cinq cent cinquante places — elle n'est pas grande mais, si cela limite les bénéfices possibles, cela fait également plafonner les frais — est en état de marche, il suffit d'y monter une pièce et de l'ouvrir au public. C'est ce que nous allons faire.

— Oui, dis-je, en songeant à tous les problèmes que cela posait et que depuis que j'étais marié avec une comédienne, je commençais un peu à entrevoir, oui, mais — et avant toute chose, l'objection me venait à l'esprit — si je comprends bien, la salle était fermée, ce qui tendrait à prouver que tout n'y a pas toujours marché à la perfection. Tu as eu un prédécesseur...

— Un ! coupa-t-il, non : quatorze. J'ai la salle en quatorzième main. Oui, elle appartient, si l'on peut dire, à un nommé Jean Naej, dont ce n'est naturellement pas le nom — Naej est l'anagramme de Jean — qui

possède le bail depuis 1911 pour quatre-vingt-dix-neuf ans et pour la somme ridicule de 35 000 francs par an. Il a sous-loué à un impresario, qui porte le doux nom de Chimène, qui l'a lui-même passé — toujours avec bénéfice — à un marchand de papier en gros. Moi, je la tiens d'un diplomate argentin qui l'a reçue des mains d'un mandataire aux halles qui, lui-même... Enfin, ce serait trop long de vous énumérer la cascade des locataires successifs. Sachez seulement que le diplomate en avait assez. Il avait pris la salle pour y faire jouer sa maîtresse (« la femme qui ressemble le plus à la seule femme que j'aie aimée », m'a-t-il avoué); elle est partie avec un autre. Je suis tombé au bon moment. Il me l'a repassée à condition que je paie l'électricité en retard, les impôts, l'entretien et que je lui verse, dans trois mois, le prix de la cession. Dans trois mois, ou bien nous aurons eu un succès...

— Ou bien?... questionnai-je.

— Ou bien nous passerons la main.

— Ayant englouti tout ce que nous aurons déboursé pour monter la pièce, complétai-je.

— Nous? fit-il ironiquement et interrogativement, et il se mit à rire à pleine gorge.

— Qui alors?

— N'importe qui! Voyons, que crois-tu que c'est un directeur de théâtre? Mais, mon ami, un directeur de théâtre, c'est un monsieur qui a un bail!

Il reprit, véhément, excité :

— J'ai signé hier et j'ai déjà dix propositions : un vrai directeur, et qui, tenant un succès, a des obligations envers un auteur et doit monter sa pièce ailleurs à tout prix; une vedette de cinéma qui se sent devenir moins photogénique et désire amorcer une nouvelle carrière; un petit vieux qui a rencontré une petite jeunette; trois comédiennes qui ont besoin de jouer pour conserver leurs amants; des auteurs qui ont de l'argent pour se faire jouer... — que sais-je? Je n'ai qu'à m'asseoir ici, à l'affût, l'escopette à la main, et à voir venir. Ce sera au plus offrant... et de plus, dans la pièce, il y aura un rôle pour Fernande... et un pour ta femme, bien entendu...

— Et s'il n'y en a pas?

— On en fera rajouter un. Tu ne connais vraiment rien à l'art dramatique!

Il rit encore cyniquement, puis reprit :

— Il suffit de rouvrir la salle pour que l'argent rentre. J'ai aussitôt preneur, et avec des sommes immédiates et liquides, pour les concessions du bar, des vestiaires, des programmes... pour la publicité des couturiers, des modistes, des marchands de champagne. Rien qu'avec ça, j'ai de quoi payer tout le retard. Je loue à mes clients futurs, « en ordre de marche », à la journée, deux mois versés d'avance et, sur le prix, je fais la culbute; que la pièce aille aux nues ou soit un four, je m'en lave

les mains. Naturellement, je me réserve un pourcentage sur les recettes si c'est un succès... qu'est-ce que je risque ?

— Comment as-tu trouvé ça ? ne pus-je m'empêcher de questionner.

— J'ai été là au bon moment. C'est le secret, le seul. Tu verras !

Oui, je vis, je vis par la suite, il finissait toujours par avoir raison, le diable de bonhomme !

A partir de cet instant, nous vécûmes dans la fièvre. Le lendemain, *Comœdia* annonçait que M. Gespar devenait directeur de la Comédie, huit jours plus tard qu'on avait mis en répétitions *le Chemin de Damas*, ce qui aussitôt me parut être tout un programme.

L'auteur en était une femme, mariée autrefois à un banquier, et qui avait encore de beaux restes... dans sa caisse. Elle avait déjà fait jouer, à Paris, deux « adaptations » de pièces à succès dont elle avait acheté les droits en Angleterre. Cette fois, c'était plus grave, la comédie était de son cru. Pour la grosse somme qu'elle avait versée d'avance à Gespar, elle pouvait, pendant les répétitions — parce qu'ensuite, la presse venue, elle déchanterait sans doute — se prendre pour Porto-Riche ou Maurice Donnay, à son choix. Elle n'y manquait pas, suivant, assise dans la salle sombre, les comédiens engagés, dont elle avait garanti les cachets en versant l'habituelle caution à l'Union des artistes, et qui distillaient son texte prétentieux. Fernande et mon épouse étaient de la distribution, ce qui mettait du beurre dans nos épinards pour deux mois.

Gespar ne quittait plus guère son bureau de la rue Boïeldieu. Il y était, comme il nous l'avait expliqué, véritablement au coin d'un bois. Par lui passaient les affichistes, les décorateurs, les représentants des colonnes Morris, les loueurs d'accessoires, les couturiers, et sur chacun il prélevait une juste dîme. Fanfan et moi, nous étions chargés de l'affaire de la rue Bachaumont, ce qui ne nous réjouissait guère, car quelques créanciers commençaient déjà à en pousser la porte sans même avoir sonné. Nous en prévenions Gespar, mais sa trésorerie, disait-il, était pour le moment assez à l'étroit — ce qui nous étonnait puisqu'il s'était vanté auprès de nous d'avoir reçu le chèque de la dame-auteur — et nous n'avions qu'une idée, Fanfan et moi, c'était de quitter au plus tôt cet endroit où nous nous trouvions en butte aux rebuffades et aux reproches, parfois même aux menaces. J'avais toutes les peines du monde à réconforter la pauvre fille.

Après une journée plus orageuse que les autres, nous décidâmes d'aller au théâtre et de poser à notre chef la question de confiance.

Gespar était dans son bureau :

— Que me voulez-vous ? nous demanda-t-il comme un homme excédé de perdre inutilement quelques minutes.

Je lui expliquai la situation et les dangers que nous commencions à courir, croyions-nous. Il haussa les épaules :

— C'est tout de même incroyable, on ne peut se reposer sur personne ! Si vous n'êtes même pas fichus de gagner du temps !...

— Il y a tout de même, dis-je, des choses qu'il faudrait à tout prix payer, nous pouvons être poursuivis pour escroquerie.

— Nous! s'exclama-t-il scandalisé. Mais enfin, oublies-tu que je suis directeur de théâtre.

— Et alors?

— Alors! Mais te rends-tu vraiment compte de ce que je représente maintenant? Tu n'as vraiment aucun sens des hiérarchies sociales.

— Donne-nous seulement les quelques milliers de francs nécessaires...

— Inutile... Et à aucun prix... J'ai, en effet, pas mal d'argent dans ma caisse, mais il me faut régler les frais qui courent jusqu'au bout — machinistes, lumière, etc. — et surtout, *surtout*, conserver cet argent pour quelque chose qui en vaille la peine.

— Ça en vaudra peut-être la peine si c'est pour nous éviter d'aller en prison.

— Ingénu! fit-il en haussant une nouvelle fois les épaules, benêt!... naïf!... Envoie-les moi ici, tes créanciers. Tiens, regarde ceci.

Il me montrait un immense calendrier mural où s'étendaient de larges et vastes colonnes et où déjà étaient marquées, devant les dates, certaines indications : 22 déc. : répétition des couturières ; 23 : répétition générale. Et à d'autres endroits, des noms, pas encore très nombreux, mais tracés d'un crayon ferme. J'en reconnus un tout de suite : Gaillard.

— Eh! fis-je, Gaillard! Il est venu te relancer ici?

C'était le marchand de colliers fantaisie à qui nous avions, tout au début, pris un stock de rangs de jade en rhodoïd et de fausses perles même pas japonaises que nous avions liquidé aussitôt :

— Tu as reçu Gaillard? Il a dû faire un joli foin!

— Oui, dit Gespar, au commencement. Mais j'ai eu vite réussi à le faire taire : « — Eh! bien, lui ai-je dit, qu'est-ce qui vous prend, monsieur Gaillard? — Je veux mon argent, criait-il. — Votre argent! Mais bien sûr, personne ne veut le garder. — Il me le faut tout de suite, aujourd'hui... — Monsieur Gaillard, lui ai-je dit, trouvez-vous raisonnable de crier de la sorte alors qu'il vous suffit de venir me voir pour être payé? — Ah! a-t-il commencé, vous allez?... — Mais certainement. Vous me voyez, moi, faisant tort d'un sou à qui que ce soit? D'abord, ce me serait impossible, n'ai-je pas, ici par exemple, une situation officielle? Alors? Non, n'est-ce pas? Seulement, monsieur Gaillard, pour vous payer, il faut que je le sois moi-même... et je ne l'ai pas encore été. Je ne doute pas une seconde de la solvabilité de mon client, mais, dans ma situation, me voyez-vous mettant l'épée dans les reins à un monsieur avec qui je peux demain, et sur vos articles, que je pousse particulièrement, traiter des affaires de grande envergure. Ce serait aller contre *notre* intérêt. Mais pour être payé, vous le serez. — Quand ça? — Quand voulez-vous? lui ai-je demandé simplement. — C'est que j'ai besoin... pour ma fin de mois... — Votre fin de mois! Mais, quoi qu'il arrive, vous aurez votre

argent, monsieur Gaillard, même si c'est moi qui dois le sortir de ma caisse...

» Je me levai alors. Je m'approchai du mur, là, du calendrier :

» — Voyons, monsieur Gaillard, dis-je en promenant mon doigt sur la colonne de décembre, ma pièce passe le 22. — Au fait, vous me ferez le plaisir de venir à la première, je vous enverrai deux places, cela distraira madame Gaillard. — Il y a les fêtes... que vous ayez cela le 27, cela vous suffit-il?

» — Le 27... oui, dit-il, ... si c'est sûr...

» — Sûr! ai-je fait. Sûr! Mais voyons, monsieur Gaillard, puisque je vous marque. »

» Et j'ai inscrit son nom, là où tu le vois. Il est parti ravi.

— Et le 27? demandai-je.

— Le 27, dit Gespar, le 27, je serai peut-être en voyage... ou bien aurai-je peut-être passé la main... ou bien, si je suis encore là, je lui expliquerai mes difficultés et je le remettrai au mois suivant... Le pire qui puisse m'arriver, c'est d'être obligé de lui donner un acompte.

Je regardai Fanfan. Elle me regardait aussi. Non, vraiment, si nous admirions Gespar, décidément nous n'aimions pas ça! Mais déjà il passait à autre chose :

— D'abord, me dit-il, je suis content de te voir : prends ceci.

Et il me tendait un manuscrit.

— Qu'est-ce que c'est?

— La pièce.

— Le *Chemin...?*

— Tu l'as dit.

— Pour quoi faire?

— Tu es auteur dramatique?

— Ou...i

— Tu vas me potasser ça et...

— Oh! dis-je, Suzanne me l'a déjà fait lire...

— Ton opinion?

— C'est mauvais. La fin du « un » est terne, le « deux » piétine ; quant au « trois », il est à refaire, elle n'y a rien vu ta bonne femme, elle n'a tiré parti de rien.

— Parfait. Tu vas me retaper ça.

— Moi! Mais elle va hurler!

— Non, dit-il, toi, tu ne paraîtras pas. Je lui dirai que c'est moi qui ai travaillé sur le manuscrit ; de moi, elle est bien obligée de tout accepter : je suis le directeur. Tout ce qui peut arriver de pire, c'est qu'elle s'en aille.

— Et alors?

— Dis donc, fit-il, j'ai encaissé son argent ; celui qui me le fera rendre n'est pas encore né! La loi n'est pas faite pour les chiens... elle est très

édifiante, du reste, et je viens de l'étudier de très près. La sollicitude du législateur est admirable!

— Mais, si je refais cette pièce?...

— Tu pourras d'abord arranger les rôles de nos deux conjointes, tirer un peu sur celui de ta Suzanne, qui n'est pas gâtée. Et puis, je deviens collaborateur et je signe au bulletin de la Société des Auteurs, je réclame la moitié des droits à la dame. Dis donc, si ça devient un succès, c'est à nous qu'elle le devra. Ah! recommandation fondamentale : n'hésite pas à employer les procédés éprouvés : Courteline, Bataille, Robert de Flers... Tu t'en fous, c'est pas toi qui signe : il faut que ça plaise, que ça émeuve et que ça fasse rire. Tu vois. Je te signale Labiche : excellent auteur, trop méprisé à mon goût. Puis, rapetasse, recouds, arrange, mais avant de te lancer dans une scène, dis-moi à quoi elle ressemble, je te dirai si c'est bien. Tu vois, j'aurais pu m'adresser à un vieux routier pour cela, mais je te fais confiance, tu es assez intelligent.

— Et puis, dis-je, tu aurais été obligé de lui donner sa part de droits.

— Voilà, dit-il cyniquement. Mais toi, tu ne travailles pas en pure perte : je t'assure la moitié de ce que je toucherai personnellement et, de plus, tu aides à la bonne marche de l'exploitation ; tu vois, ton intérêt est double.

Je le remerciai. Ça m'amusait. J'allais enfin être joué. Oh! pas comme je l'avais espéré, anonymement et avec une pièce qui ne pouvait rien m'être, mais ce serait mon texte, mes répliques ; même ainsi, j'en ressentais un petit frisson. Je ramassai le manuscrit. Déjà j'entendais le bruit des bravos comme s'il s'était agi de moi! J'en oubliai tout : le danger, ces affaires pour lesquelles décidément je n'étais pas fait. Dans l'escalier, alors que nous quittions Gespar, Fanfan me prit la main : elle tremblait.

— Eh bien? fis-je.

— Je... je ne m'y fais pas, balbutia-t-elle.

Elle appelait tellement la pitié que j'en oubliai ma propre crainte et que je la serrai contre moi.

Nous étions tout de même déchargés d'un grand poids. A présent, quand quelque créancier, quelque carambouillé, venait nous menacer, nous l'envoyions au théâtre Boïeldieu, à notre directeur, qui était aussi, disions-nous pompeusement, directeur de cette salle ; en général — sauf un mauvais coucheur auquel, malgré tous nos efforts et ceux de Gespar, il fallut aligner ses 12 500 francs : il parlait d'aller chercher le commissaire — nous n'en entendions plus parler, tout au moins pour quelque temps.

Je travaillai à la pièce d'arrache-pied, recueillant les suggestions de Suzanne. Elle y jouait « l'étrangère », avec un accent qu'elle prenait, du reste, savoureusement, un de ces accents anonymes, mi-roumain, mi-yougoslave, mi-flamand, qui donnait du relief à tout ce qu'elle disait. Fiévreusement, je bâtissais des scènes ; il faut bien dire que c'était surtout son rôle qu'instinctivement je développais. Je remis enfin triompha-

lement le manuscrit entre les mains de Gespar cinq jours à peine après qu'il me l'eut confié. J'aurais pourtant dû me méfier, mais j'étais encore bien jeune dans le métier! Quand je passais quelques instants avec les comédiens qui répétaient, alors qu'ils n'étaient pas en scène ils me racontaient la pièce à tour de rôle sans savoir que je la connaissais si bien!

« C'est la vie d'un père... », me disait le père noble. Le jeune premier m'expliquait : « Figurez-vous un jeune homme... » Quant à la soubrette : « C'est l'histoire d'une servante qui apporte une lettre... c'est cela qui déclenche tout... vous voyez... ». Fernande, l'amie de Gespar, elle, ne disait rien. Elle ne dit rien non plus quand il lui eut communiqué mon texte ; ce n'était pas une faiseuse d'histoires, mais elle savait ce qu'elle voulait. Elle prit simplement son crayon bleu et sabra ce que j'avais ajouté au rôle de Suzanne. Gespar m'expliqua qu'il avait pu convaincre la femme-auteur de la nécessité de toutes mes additions... sauf de celles concernant « l'étrangère » qui — il était bien obligé de se ranger à l'avis de la mécène — avait été ramenée par elle à sa conception première : elle n'était plus « étrangère », elle redevenait dactylographe... comme dans la première version de la pièce... que je n'avais pas connue, et pour cause. On revaudrait cela à Suzanne... plus tard. Elle aurait même droit à un rôle principal le jour où Fernande voudrait se reposer. Pour le moment, en compensation, on lui demandait de doubler Fernande... elle risquait de jouer le rôle un jour... et c'était autant d'économisé pour la maison, car le directeur devait assurer les doublures.

J'étais très déçu. Ce fut seulement quand Suzanne eut attiré mon attention sur le fait que Fernande n'avait plus près d'elle, à présent, personne à craindre que la rage me monta aux joues et que je bondis chez Gespar, sautant quatre à quatre les marches de ciment qui menaient à son bureau. Il m'accueillit avec la gentillesse la plus grande :

— François! Voyons! Une pareille scène entre nous, pour si peu de choses! Mais oui, j'en conviens, et tu connais Fernande... mais tout cela ce sont des histoires de femmes... si nous commençons à nous en mêler! Il ne faut pas que notre amitié, nos intérêts — qui sont liés — soient touchés par de pareilles niaiseries. Je t'ai promis une compensation pour ta femme et tu l'auras...

— Quand? questionnai-je.

— Ah! fit-il, si tu savais ce que je tiens dans ma main!

— Il ne s'agit pas... commençai-je.

— Il ne s'agit que de ça, au contraire!

Il ouvrit le tiroir de son bureau qu'il fermait à clef, en sortit un papier timbré dans le coin de l'apostille de l'enregistrement. Négligemment, il le jeta sur la table, devant moi :

— Lis!

Je ne compris pas d'abord très bien de quoi il s'agissait. C'était une option payante pour laquelle M. Gespar avait réglé, comptant, 300 000 francs (la somme entière versée par la dame-auteur) et par

laquelle il s'engageait — abandonnant son versement s'il ne donnait pas suite à son projet — à devenir, dans le délai d'un mois, propriétaire, moyennant la somme, monstrueuse pour l'époque, de 12 millions, de l'immense construction, sise près du cours la Reine, derrière les Champs-Élysées, et connue sous le nom de Palais des Inventions.

C'était un énorme bâtiment qui avait, depuis 1900, abrité les plus extraordinaires manifestations. Sous son toit avaient gîté les trois mille Peaux-Rouges, Squaws, Indiens réducteurs de têtes, accompagnés de leurs camions attelés de mustangs, dansant leurs danses de guerre devant leurs tentes, lançant la hache, faisant leur cuisine et mettant au monde leurs petits, que promenait à travers le monde le fameux capitaine Kap. Il avait reçu tous les concours hippiques, les expositions de maisons en réduction, les « salons » les plus divers, puis il était devenu une immense salle de projection cinématographique qu'il eût fallu transformer entièrement pour qu'elle fît ses frais. Pour l'heure, il était fermé, c'est-à-dire entr'ouvert, car dans certains cas exceptionnels, on y donnait encore quelque gala de charité, quelque démonstration du cadre noir ou des manœuvres d'artillerie, avec canons et prolonges qui, les fauteuils enlevés, y évoluaient à l'aise.

— Tu es fou! m'exclamai-je.

— Complètement, tu penses bien, me dit Gespar avec le plus grand sang-froid. Je te l'avais caché, mais la philanthropie m'étouffe et je n'ai pu m'empêcher de faire un généreux usage des fonds que l'auteur de TA pièce a mis entre mes mains.

Il redevint sérieux :

— Tiens, me dit-il, tendant vers moi une lettre que, cette fois, il sortit de sa poche, lis également ceci :

Je lus :

Société France-Cinéma
Au capital de 200 millions de francs,
A M. Gespar,
directeur de la Comédie Boïeldieu.

Monsieur,

Nous venons d'apprendre, par les actuels propriétaires du Palais des Inventions, que vous aviez obtenu d'eux une option pour la vente de cette salle.

Nous serions très heureux d'entrer en rapport avec vous, persuadés qu'il peut en résulter une entente du plus grand intérêt pour nos deux parties.

Voulez-vous, nous vous en prions, nous faire connaître quel jour et quelle heure vous aimeriez choisir pour un rendez-vous éventuel, soit à nos bureaux de Joinville-le-Pont, soit à tout autre endroit qu'il vous plairait de nous fixer.

Agréez, je vous prie...

Pour la Compagnie France-Cinéma,
Le directeur général :
LAURENT-FAVIER.

Je sifflai entre mes dents : France-Cinéma! C'était la firme la plus importante qui existât dans notre pays ; elle soutenait sa production — soixante films par an pour le moins — par un circuit de douze cents salles qui comprenaient celles de la périphérie et des grandes villes

auxquelles elle imposait ses programmes. Une affaire nationale, en quelque sorte. Et c'était Laurent-Favier, son directeur général, un «monsieur», commandeur de la Légion d'honneur, dont on voyait la photo dans *l'Illustration* ou dans *Excelsior*, assistant à quelque inauguration, à un gala, à un congrès, qui écrivait à Gespar et sollicitait de lui un rendez-vous!

— Tu commences à comprendre? me dit mon ami.

— Non, avouai-je, cependant fortement impressionné.

— Très simple, dit Gespar. J'ai appris, d'une façon ridicule, mon cher, par le garçon de bureau de Joinville, que j'ai fait causer, il y a une quinzaine, lorsque j'ai été là-bas pour essayer de voir Sindral, tu sais, celui qui distribue les rôles et à qui je voulais parler de Fernande, j'ai appris par ce garçon, qui était entré pour remettre un pli à Laurent-Favier au cours d'un Conseil d'administration, que la Société avait décidé de se porter acheteur du Palais des Inventions pour le transformer en une salle équipée à la moderne, une salle de trois mille places, avec spectacle permanent, qui coûtera 50 millions, et qui doit s'appeler France-Cinéma Palace.

— Et alors? questionnai-je.

— Alors, fit-il, nous mettons le pied cette fois dans la zone des grosses affaires. J'ai prospecté le terrain, fait le siège de la Société propriétaire, qui ignorait encore tout, et, ce qui n'a pas été sans mal, obtenu enfin, il y a six jours, l'option payante que voici : j'ai réglé *cash*, il était temps! Et puis j'ai attendu.

— Et si rien n'était venu?

— Il aurait fallu que le projet fût abandonné, car tu penses bien que j'ai fait recouper le « tuyau ». Et puis, cette attente aussi fait partie du jeu, de la jouissance, je ne sais pas si tu piges?...

Si je comprenais! Oui. Mais moi, pas plus que la pauvre Fanfan, je n'étais fait pour traverser de pareilles transes! Je l'avouais très humblement.

— J'ai pris rendez-vous demain à Joinville, à trois heures. Tu m'accompagneras, conclut Gespar.

— Moi?

— Ça ne t'amuse pas?

— Oh! si, dis-je, rougissant déjà.

— Je le pensais bien, fit Gespar gouailleur.

— Et... et... que vas-tu leur demander? Tu vas les faire chanter avec ton option?

— Moi! Malheureux! Mais il s'agit d'une affaire nationale!... Le prestige de la France est en jeu!... Je ne crois pas que tu réalises très bien! Alors, demain, à deux heures, à mon hôtel, nous prendrons ma nouvelle voiture...

— Ah! tu as?...

— Mais oui, depuis avant-hier. Comment, tu ne l'as pas encore vue? Je ne pouvais plus me balader dans ma vieille torpedo, de quoi aurais-je eu l'air? C'est une question de *standing*. Demain, deux heures, fit-il en me congédiant. Sois-y.

J'y fus, non sans m'être dit, jusqu'au dernier instant, que j'inventerais quelque prétexte pour me défiler. Ma curiosité cependant fut la plus forte. En allant retrouver Gespar, je me remontais le moral, je me répétais : « Après tout, il sait où il va, et il n'y a dans tout ceci rien de malhonnête. Nous avons été les plus malins, nous avons une option et nous la monnayons, c'est cela « les affaires ».

Mais tout cela était trop simple, et Gespar avait une autre conception des transactions. Comment lui dénier du génie? Au fond, il était sans doute dans le vrai quand il disait : « J'aime mieux une crapule intelligente qu'un imbécile honnête. » Que de fois, par la suite, n'eus-je pas l'occasion de me dire qu'il avait raison, surtout quand il s'agissait de moi.

Après m'avoir fait essayer sa nouvelle voiture, qui était excellente, et pour laquelle il avait signé dix-huit traites, il m'arrêta devant la barrière des studios, celle qui ne se levait que pour les initiés, et se mit à klaxonner longuement. Un portier galonné parut et vint s'enquérir de ce que nous désirions. Gespar lui fit connaître que nous avions rendez-vous à trois heures avec M. Laurent-Favier personnellement, ce qui fit aussitôt se lever l'obstacle.

— Vous savez où est le bureau de monsieur le directeur général, monsieur? demanda le portier avec déférence.

— Bien entendu, mon ami, dit Gespar.

Il l'ignorait, mais il dirigea avec décision sa voiture vers le bâtiment central qui s'ouvrait sur la cour d'honneur par un perron de quatre marches de pierre. Là, un huissier vint au-devant de nous et je compris aussitôt, à la façon dont il accueillit Gespar, que ce devait être le fameux garçon de bureau qui l'avait si opportunément renseigné :

— Bonjour, Joachim. Rien de neuf?

— Rien, monsieur Gespar. Je crois qu'on vous attend.

— Le patron est déjà là?

— Oui, avec le sous-directeur et son secrétaire.

— Tout le monde est sur le pont, alors!

Ils rirent tous les deux. Nous descendîmes de voiture et Joachim nous introduisit dans un hall où nous n'attendîmes pas trois minutes, car la pendule murale marquait déjà trois heures cinq.

— Par ici, nous dit l'huissier lorsqu'il revint, et il nous mena, tout au fond d'un couloir, jusqu'à une porte d'acajou sans poignée qui, à notre approche, glissa silencieusement dans la muraille, car elle était commandée de l'intérieur, ce qui ne manqua pas de donner à notre entrée dans le bureau de M. Laurent-Favier une petite allure mystérieuse et policière du plus remarquable effet. Je suis sûr que Gespar nota la chose... pour plus tard.

M. Laurent-Favier, vêtu d'un impeccable costume bleu foncé qui soulignait le rouge de sa rosette rehaussée d'un petit socle d'argent, nous accueillit, entouré de ses deux acolytes. C'était un homme mince, d'allure sportive, beaucoup plus jeune qu'on eût pu penser. Il avait le regard, la main, le menton directs. Il était courtois plus qu'aimable, précis plus que sec, ironique plus que gai, et sa petite moustache en brosse soulignait la fermeté de ses traits et celle de son comportement. Il n'y allait pas par quatre chemins. Après que Gespar m'eut présenté et qu'il nous eut offert des cigarettes anglaises qu'il nous tendit dans un petit coffret de santal, d'un bois de la même couleur que celui, précieux, qui recouvrait les murs dans lesquels brillaient, d'un éclat doux, de vastes cartes murales électriques de France, du monde, sur lesquelles s'inscrivaient les fiefs de France-Cinéma, il reposa la boîte sur la surface polie de son bureau que n'encombrait aucun accessoire inutile et attaqua Gespar tout droit.

— Je suis ravi de vous voir, monsieur, lui dit-il, et je vous remercie d'avoir sans tarder répondu à notre appel. France-Cinéma a conçu un grand projet, celui de construire, en plein cœur de Paris, un palace pour la diffusion, en première exclusivité, de ses films. Naturellement, nous avons aussitôt songé au Palais des Inventions. Notre Conseil en a délibéré et s'est mis d'accord sur l'opportunité de cette construction. Sans doute étiez-vous au courant?...

— Non, dit Gespar, non, monsieur, le groupe que je représente avait, lui, d'autres projets.

— Peut-on les connaître?

— Oh! fit Gespar évasivement, d'un ordre très différent.

— Je voudrais vous faire comprendre, monsieur, reprit M. Laurent-Favier, que ce que nous avons projeté dépasse largement le cadre des affaires ordinaires. Le palace que nous voulons construire servira la renommée de la France. Il sera la salle la plus importante du monde, la mieux équipée, celle où les places, étant donné leur nombre, seront le moins cher. N'importe qui pourra, chez nous, voir un très beau film, dans sa primeur, pour quelques francs. Cela va nous coûter de 50 à 60 millions, mais nous les dépenserons de bon cœur.

— D'autant plus, dit négligemment Gespar, que cette construction vous permettra d'employer des capitaux qu'il vous faut sans doute investir dans quelque chose de tangible et qui, sans cela, seraient des bénéfices difficiles à répartir.

M. Laurent-Favier daigna sourire :

— On ne peut rien vous cacher, dit-il. Mais si c'est là une des raisons de notre décision, la principale est dans ce que je vous disais au début : nous voulons faire œuvre grandiose et nationale, c'est cela qui est important avant tout.

— Monsieur le directeur, dit Gespar, si vous ramenez la chose sur ce terrain, vous vous trouvez me placer dans une position bien difficile!

— Oh! monsieur, dit M. Laurent-Favier, je désire vous mettre tout de suite à l'aise. Notre société est puissante; si vous consentez à nous céder l'option que vous possédez, vous pensez bien que nous sommes disposés à la payer le prix qu'elle représente en vous laissant une marge honnête de profit. Nous nous y sommes pris trop tard. Nous ne supposions pas que quelqu'un nous couperait l'herbe sous le pied, et il nous fallait une décision de notre Conseil d'administration avant que d'entreprendre une démarche quelconque auprès de la Société propriétaire du Palais des Inventions. Personne de nous ne pouvait supposer, du reste, qu'entre temps un projet put être mis sur pied pour l'exploitation d'un bâtiment démesuré et qui n'est pas rentable. Nous avons été pris de vitesse, nous sommes décidés à payer notre erreur de parcours... le juste prix, mais pas plus.

— Monsieur, dit Gespar, puis-je vous adresser une requête?

— Bien volontiers.

— Existe-il des plans de votre projet? Pouvez-vous me donner une idée de ce que serait ce palace que vous voulez construire?

— Bien facilement. Guérin...

D'un geste, M. Laurent-Favier montrait à son sous-directeur un des flancs de la pièce. Sans que nous ayons vu glisser la paroi, celle-ci s'effaça et laissa paraître, dans la muraille, un vaste plan, un croquis plutôt, de deux mètres de côté, qui représentait le futur palais :

— Voilà ce que projette Carlu, à qui nous nous sommes adressés. C'est l'homme des vastes conceptions... Approchez-vous.

Nous nous levâmes et fîmes ce qu'il nous demandait.

Il est certain que, sur cette esquisse, on ne reconnaissait plus rien de l'actuelle galerie des Inventions. A sa place s'élevait une sorte de vaisseau de ciment armé, prêt à prendre la mer, dont on voyait la proue, les cheminées, le toit en forme de passerelle et surmonté d'un mât auquel flottait le drapeau bien connu de France-Cinéma, tricolore avec ses étoiles d'or.

— Admirable! s'exclama Gespar. Extraordinaire!

— N'est-ce pas? fit M. Laurent-Favier assez content de lui.

— Et cela explique également votre devise... qui est celle de la ville de Paris : *Fluctuat*...

— Exactement, dit M. Laurent-Favier.

Nous regardâmes longuement, puis il y eut un silence. Gespar enfin revint lentement vers son fauteuil et je fis comme lui. Quand nous fûmes à nouveau assis, il reprit, sur un ton attristé.

— Il est certain que vous me mettez, monsieur, dans une situation bien difficile. J'avais... nous avions, un projet... mais si éloigné de cette réalisation magistrale. Je vous dirai tout de suite que, si je représente un groupe, je demeure, personnellement, entièrement maître de la situation, l'option que je possède est rédigée à mon nom. Nous avons versé une somme importante et nous ne tenons pas à la perdre. La versant,

nous avions bien arrêté dans notre esprit de mener notre effort jusqu'au bout et, au jour dit, de lever l'option au prix convenu. Notre projet pouvait nous laisser d'assez beaux bénéfices. J'avoue également qu'il comporte des risques... des risques qu'une société puissante comme la vôtre, et qui a besoin de dépenser un certain nombre de millions, peut courir avec désinvolture. Et puis, comment ne pas être frappé par la grandeur d'un tel dessein? — il montrait la muraille sur laquelle se détachait, grandiose, la future construction. — Comment, devant cela, ne pas se poser de questions?

— Monsieur, dit M. Laurent-Favier, pour nous résumer, envisageriez-vous?...

— Oui, dit Gespar, certainement. Vous voyez que j'agis sans habileté. Vous avez peut-être pu croire que j'arrivais ici, une option en poche, décidé à la monnayer grassement.

— Ce serait légitime, dit M. Laurent-Favier, qui connaissait les hommes.

— Eh bien! monsieur, ce ne sera pas, dit Gespar! Et comme l'autre montrait quelque inquiétude : ce ne sera pas, car j'en traînerais le remords toute ma vie si je devais, pour réaliser, moi, un projet médiocre, vous empêcher de bâtir cette nef, ce monument, à la gloire du Septième Art et de notre pays.

— Monsieur, dit M. Laurent-Favier, la société propriétaire m'a donné le chiffre de votre option. Nous sommes prêts à vous la racheter. Que penseriez-vous d'un million?

— Non, monsieur, non, dit Gespar, catégoriquement.

— Un et demi.

— Non, monsieur, dit encore une fois mon ami, plus fermement encore. Non, reprit-il avant que l'autre ait pu placer une parole, ni deux millions, ni trois... devant un projet comme le vôtre, on ne peut que s'incliner. Je... nous... vous cédons la place. Je vous demande simplement de me rembourser le prix que j'ai payé pour cette option que j'ai là, dans ma poche.

Il la sortit, la tendit à M. Laurent-Favier, qui la retourna dans ses doigts sans la regarder; bien sûr, il en connaissait le double. Gespar continuait :

— Faites-moi un chèque de 300 000 francs et ce papier est à vous.

— Mais, dit M. Laurent-Favier, à qui on ne la faisait pas, qu'allez-vous me demander en compensation?

— Rien, dit Gespar avec netteté.

— Ce serait anormal.

— Oui, dirent ensemble, en écho, les deux coadjuteurs qui connaissaient la musique, ce serait anormal!

— Vous accepterez certainement... commença M. Laurent-Favier.

— Eh bien, monsieur, puisque vous insistez, je veux bien que vous me donniez une compensation — il y eut de l'autre côté de la table un

soupir général de soulagement. — Je le veux bien, dit Gespar, mais je désire que cette compensation soit autre chose que de l'argent. Un avantage matériel peut-être...

— Quoi, par exemple?

— Me donneriez-vous le toit de votre futur immeuble pour ma publicité?

— Mon Dieu?...

M. Laurent-Favier était perplexe, il cherchait le piège et se livrait mentalement à un rapide calcul. Gespar reprenait :

— Remarquez que je n'y perds pas, je sais bien ce que cela représente... mais vous m'avez demandé ce que je désirais?

M. Laurent-Favier consulta du regard son adjoint, Guérin, puis l'autre qui s'était tu jusqu'alors. Ils inclinèrent la tête en signe d'approbation. Il y en eut un qui dit :

— Il faudrait limiter à cinq ans...

— Naturellement, dit Gespar. Eh bien! messieurs, puisque nous sommes d'accord, nous allons régler cela tout de suite. Gardez mon option, monsieur le directeur, faites-moi rédiger le chèque et, de votre main, écrivez-moi seulement, tenez, sur une feuille de ce bloc à en-tête de votre firme : « Le toit du futur immeuble qui doit être construit par nos soins sur l'emplacement de l'actuel Palais des Inventions appartiendra pour cinq ans à M. Gespar, directeur de la Comédie Boïeldieu, qui pourra l'utiliser à sa convenance, notamment pour toute publicité qu'il désirera. »

— Cela vous paraît logique, Guérin?

— Oui, monsieur le directeur.

— Grimet, le chéquier...

Tout fut réglé en un tournemain et nous nous quittâmes sur de franches et cordiales poignées de mains. Allons, qu'avais-je craint? Cela s'était passé au mieux, et Gespar s'en sortait avec un contrat pour cette publicité qu'il allait pouvoir monnayer, et sans doute assez cher... mais pas tout de suite, car il fallait bien un an pour construire le palace. Et puis, tandis que nous remontions dans sa voiture, quelque chose me revenait à l'esprit : « M. Laurent-Favier lui avait tendu la perche, il lui avait dit : « Si vous avez besoin de quelque chose ici, nous ferons tout pour vous être agréable. » Et Gespar avait répondu : « Je n'ai absolument rien à vous demander, monsieur le directeur », alors que, pour Fernande qui voulait faire du cinéma, il se voyait ainsi ouvrir toute grande la porte des studios. Je le lui dis. Il répondit simplement :

— J'aime mieux pas... Il ne faut jamais mélanger les questions.

Puis il rit lourdement. Sur le moment, quoique effleuré d'un doute, je ne compris pas ce qui causait chez lui une pareille hilarité.

Dans les mois qui suivirent, tandis qu'on donnait, à grand renfort de sons de trompe, les premiers coups de pioche, qu'on élevait les murailles

du futur France-Cinéma Palace, les choses, à la Comédie Boïeldieu, tournaient mal ; rue Bachaumont aussi. *Sur le Chemin de Damas*, la pièce était tombée, et pour ne pas se relever. N'ayant, pris de court, pas pu mettre sur pied à temps une nouvelle combinaison, Gespar avait décidé de faire une reprise d'une pièce de Gavault, usée jusqu'à la trame et qui montrait toutes ses reprises, mais dont le rôle principal plaisait à Fernande. Elle n'y était pas sans qualités, car elle y changeait sept fois de robes. Il n'y avait pas eu de rôle pour Suzanne, qui ne tenait pas à jouer « ce genre de théâtre-là ». Elle était faite pour l'Art véritable, Suzanne, et elle commençait à y croire.

De la rue Bachaumont à la rue Boïeldieu, Fanfan et moi, qui continuions à toucher avec régularité, il faut le dire, nos 1 000 francs par semaine, nous nous sentions de plus en plus traqués. Après quelque séance mémorable avec un créancier, elle se réfugiait dans mes bras — nous avions fini par être amants, non pas que nous nous aimions, mais pour mettre un peu mieux en commun nos chagrins, nos ennuis, pour nous réconforter — et elle disait : « Vivement l'été, je crois que j'aime encore mieux le parachute! » Plus que jamais nous « bouchions un trou avec un trou ». Gespar, qui avait enfin cru découvrir une nouvelle planche de salut, avait accepté un chèque post-daté qui s'était révélé sans provision, des traites qui revenaient impayées, car l'impresario qui lui avait « loué » le théâtre avait compté sur des recettes qui, dès la « première », s'étaient révélées illusoires. La Comédie Boïeldieu, mise à mal par trop de directions intérimaires, se découvrait sans clientèle et, sauf pour le coup d'escopette, plus rare que n'avait pu supposer notre ami, inexploitable. Quand nous arrivions dans le bureau de Gespar pour lui demander l'argent indispensable aux hurleurs de la rue Bachaumont, il levait les bras au ciel, ouvrait ses tiroirs vides :

— Le plus belle fille du monde... commençait-il.

Mais il ne l'était pas! Il ajoutait :

— Il y a des hauts et des bas.

C'était, nous le constations avec amertume, surtout des « bas » qu'il s'agissait. Pour moi, je n'osais plus reparaître devant Bella. J'étais un criminel, je lui avais pris son argent et elle ne pourrait pas tenir son serment ; le remords, malgré mon cynisme et mon insouciance, me rongeait.

Parfois, Gespar m'emmenait jusqu'au Cours la Reine. Là, nous nous installions devant le chantier et nous regardions, avec un peu de mélancolie, « pousser » l'immeuble de France-Cinéma Palace.

— Ça ne sera pas fini avant le début de l'hiver! constatait Gespar. Il faut tenir jusqu'à octobre!

— De toute manière, puisque tu as le toit, tu vas pouvoir commencer à en tirer parti, prendre des commandes avant l'ouverture, toucher de l'argent sans doute.

— Non, disait Gespar, je ne veux rien sur ce toit, Voyons, regarde, de la publicité là-dessus! Ça gâcherait tout!

— Eh! dis-je, c'est de notre peau qu'il s'agit.

— Je ne suis pas un vandale, me répondit-il avec hauteur.

Ma foi, je n'y comprenais plus rien. Pourquoi alors avait-il accepté cette « compensation »? Il ricanait doucement en me regardant et je voyais bien qu'il se fichait de moi.

Je ne sais par quel prodige nous tînmes jusqu'à novembre, car l'immeuble ne fut prêt que le 10 de ce mois, et encore tout : le crépi, les plâtres, les colonnes de stuc, était-il diablement frais à cette date! Il était temps, en tout cas, car nous ne vivions plus, Suzanne, qui ne jouait pas, et moi, que de cafés-crème. Gespar ne me payait plus depuis août. Fanfan, elle, avait rejoint les meetings de l'été ; c'était une bonne fille ; de temps en temps, elle m'envoyait un mandat, la rançon d'une de ses secondes de trac. Et Gespar me répétait :

— Attends l'inauguration.

— Mais puisque tu ne veux pas prendre de panneaux pour ton toit, tête de mule!

— Tu auras de l'argent ce jour-là, et largement.

— Comment?

— Douterais-tu de moi?

J'étais furieux, je haussais les épaules, je m'en allais en claquant la porte. J'entendais sa voix qui me disait : « Je m'en suis bien tiré en septembre... »

Il faut dire qu'il avait alors réussi ce qu'on appelle « un coup fumant ». Il nous avait fallu, en août, fermer les portes de la Comédie. Nous n'avions rien payé et nous en avions été dûment expulsés. Il y avait eu un jugement et c'était le commissaire lui-même qui nous l'avait signifié. Il nous avait fait sortir des lieux et, une fois dehors, Gespar, la loi était formelle, n'avait plus aucun droit sur les locaux. Cela nous mettait à sec définitivement, car, dans un théâtre, même en sommeil, il y a toujours des miettes à glaner.

Gespar avait laissé passer quinze jours, puis il avait été rendre visite au commissaire. Il avait mis pour cela son plus mauvais veston et s'était fait très humble :

— Monsieur le commissaire, lui avait-il dit, vous avez devant vous un homme désespéré. J'ai vainement tenté de me consacrer à l'Art : je n'ai pas réussi. Je m'y suis ruiné pour tout dire, et quand je dis « ruiné », voyez plutôt mon état — il montrait les poignets élimés de sa chemise — il ne me reste plus rien à me mettre, je n'ai même plus de pardessus! Ah! à ce sujet, je suis venu vous demander : j'ai laissé, pendu, à la patère, dans mon ancien bureau de la Comédie, un vieil imperméable... pendu là ou bien dans un autre coin, je ne sais, mais au théâtre certainement. Je ne puis rentrer dans le local, mais si vous acceptiez de m'accompagner,

ce qui est légal, je pourrais peut-être retrouver de quoi me couvrir les épaules.

Le commissaire avait fini par céder. C'était son chemin pour rentrer déjeuner chez lui. A la lueur d'un briquet — l'électricité était coupée — ils avaient monté l'escalier de ciment, pénétré dans le bureau. Gespar avait dit vrai, un lamentable imperméable — il l'avait trouvé en pénétrant dans la place la première fois, c'était quelque loque laissée par le nettoyeur — pendait dans le placard aux balais. Le commissaire en fut apitoyé :

— C'était pour ça! », dit-il.

— Eh! oui, acquiesça humblement Gespar.

C'est tout juste si le commissaire ne lui glissa pas discrètement, dans la main, 20 francs consolateurs.

Ils repartirent comme ils étaient venus, à tâtons, Gespar son semblant de pardessus sur le bras. Quand ils furent arrivés à la sortie des artistes, le commissaire dit, poussant la porte sur la cour :

— Passez, monsieur Gespar.

Gespar, alors, eut un pauvre sourire :

— Ah! monsieur le commissaire, fit-il, passez donc, vous!... Ici, je suis encore un peu chez moi!

Le commissaire, attendri, franchit le seuil. Alors Gespar bondit sur la porte, la tira, la referma, restant, lui, à l'intérieur. Le tour était joué. Pour le sortir de là, il fallait un nouveau jugement, et cela demanderait six mois. Le lendemain, il reprenait ses « petites affaires ». Inutile de dire qu'à présent, il fallait s'adresser dans un autre quartier pour se faire enlever les contraventions.

Je nous revois, en ce début de novembre, rue Bachaumont, où nous venions de recevoir la déplaisante visite du marchand de meubles américains qui nous avait donné jusqu'à la fin du mois pour payer ce que nous lui devions encore, sans quoi il devait faire reprendre le tout et nous attaquer aux « prud'hommes ». Sur ce bureau, qui n'était déjà presque plus à nous, Gespar avait jeté deux cartes ornées d'un dessin de Cappiello représentant l'affiche qu'on voyait, depuis huit jours déjà, sur tous les murs de la capitale : celle du France-Cinéma Palace.

— Pour un gala, ça va en être un, dit Gespar : président de la République, musique de la Garde, deux orchestres. Et la projection du grand film : *la Tragédie du Souvenir*, avec Francen et Gaby Morlay. Tu as un habit ?

— Non, un smoking.

— C'est ennuyeux, fit-il, claquant la langue en signe de désapprobation. Moi, je n'en avais plus, j'ai tellement grossi — c'était vrai, les soucis ne l'avaient pas décharné, au contraire, jamais il n'avait été plus replet, plus bouffi — alors je m'en suis commandé un.

Je le regardai comme j'eusse contemplé un fou.

— Un... un habit?

— Oui. Et tu devrais faire comme moi : ça sert toujours.

— Je ne demanderais pas mieux, dis-je, amer, mais avec quoi le payerais-je ?

— Va chez mon tailleur, m'ordonna-t-il, je prends la chose à mon compte.

Ma foi, j'y allai et il m'en fit un. Fanfan n'en revenait pas. Elle devait m'accompagner ce soir-là, Suzanne, elle, était dans une lointaine province où, elle qui avait juré de ne « faire que de l'Art », elle jouait une pièce dont le titre rappelait la légende d'une estampe galante et dans laquelle elle interprétait le rôle de la mariée !

Nos cartons portaient : « Huit heures trente très précises », à cause du Président. A huit heures vingt, nous nous arrêtions Cours la Reine, devant l'immense vaisseau neuf éclatant de blancheur sous la lumière des projecteurs braqués, autour duquel, déjà s'amassaient les badauds. Nous étions tous les quatre : Gespar et Fernande, puis Fanfan et moi. Nos compagnes, pour la circonstance, avaient trouvé le moyen de se faire prêter des robes du soir et des manteaux de fourrure par de grands couturiers et, l'une comme l'autre, chacune dans son genre, Fernande trop distinguée et Fanfan un tantinet vulgaire, elles ne manquaient pas d'attirer les regards. On nous conduisit à une loge du pourtour qui nous était réservée et, à huit heures trente exactement, nous nous levions pour écouter, debout, *la Marseillaise* qui accueillait le premier magistrat de notre république.

Nous avions gagné rapidement nos places, mais nous avions eu le temps d'admirer le luxe inouï qui avait présidé à l'installation du palace. Ce n'étaient que ruissellements de lumières, de fleurs, de guirlandes, que tapis épais dans lesquels le pied enfonçait jusqu'à la cheville, qu'éclairages s'éteignant, se rallumant progressivement et, au-dessus de nos têtes, dans la demi-obscurité, au plafond qui, en forme de coupole, figurait la voûte céleste, des étoiles s'allumaient, des comètes fulguraient et, dans les courts intervalles où, pour les morceaux mélancoliques que distillait l'orchestre qui, tout entier, montait des sous-sols à cette occasion sur une plate-forme hydraulique, une lune diffusait sa clarté sur les fauteuils profonds, d'un cuir souple et rembourré, sur les mains-courantes de métal chromé, sur les ouvreuses habillées d'un uniforme qui rappelait celui des midships de la marine anglaise, sans oublier les galons s'enroulant, suivant une hiérarchie savante, autour de leurs manches fermées de boutons d'or.

On applaudit l'orchestre symphonique. On applaudit la première bande : un documentaire fort réussi sur les beautés de la France. On bissa les attractions, les danses accompagnées d'un autre orchestre, de jazz celui-là. Enfin, après un entr'acte où nous pûmes contempler, dans la grande loge centrale découverte, au milieu du parterre, le représentant de l'État, entouré d'au moins trois ministres, sans compter les policiers qu'on prenait pour des gens connus, et qu'une garde de municipaux en

culotte de peau blanche avait, sabre au clair, conduit jusqu'à sa place, le noir se fit à nouveau, doucement, et le grand film commença :

C'était fort beau... pour l'époque. On ne s'était pas encore avisé que Lucien Guitry était mort et que personne ne l'avait remplacé. Quant à Gaby Morlay, elle était toute grâce et toute intelligence, malgré un récit parfois un peu lourd, mais authentifié par une signature et donc de tout repos en ce qui concernait la critique et les recettes futures. L'histoire, du reste, généreusement animée par des décors multiples et par de nombreux mouvements d'appareil — travelings, panoramiques — par des gros plans qui, sur un écran énorme, laissaient paraître chaque détail des visages, du mélo qu'elle était au fond se transformait en quelque chose de plus humain, tout au moins en apparence, et qui faisait assez bien la blague. Quoi qu'il en fût, elle intéressait, elle « prenait » et l'on se laissait aller sans trop de mal, on commençait même à y croire.

Je regardais, ayant oublié Fanfan qui avait mis sa main sur mon genou, au début, sans doute par politesse, puis qui, probablement conquise elle aussi, avait fini par la retirer, quand j'éprouvai l'impression indéfinissable que quelque chose me gênait. Je n'aurais d'abord su dire quoi tant j'étais empoigné par l'action et le jeu de l'actrice, mais bientôt — et je ne fus sans doute pas seul à éprouver cette sensation — je réalisai que c'était un bruit régulier, venu d'on ne savait très bien où, qui me troublait ainsi. Dans la salle, il y eut quelques toux, puis un murmure, puis une voix plus haute fit : « Chut!... chut!... ». Alors je perçus nettement, venant d'au-dessus de nos têtes, le bruit irrégulier, mais croissant en intensité, de coups sourds lourdement frappés.

Il y eut un instant d'accalmie, puis, le martèlement se faisant plus précis, une vague de protestations déferla qui, lorsqu'elle se fut éteinte, laissa de nouveau entendre les coups, à présent répétés, qui résonnaient dans la coupole.

Des voix crièrent : « Assez!... » Puis : « Silence!... » Puis : « Scandaleux!... ». « Arrêtez!... ».

Dans la pénombre, je regardai Gespar. Il me parut sourire doucement. J'allais le questionner quand la porte de notre loge s'ouvrit avec violence :

— Monsieur Gespar? demanda une voix.

— C'est moi, fit mon ami.

— On vous demande... d'urgence... fit encore la voix haletante que j'identifiai pour celle d'un des portiers que j'avais vus, à l'entrée, en grand uniforme. Un homme, du reste, arrivait derrière lui, le repoussait. Je reconnus à cet instant, car on venait de rallumer la salle, le secrétaire de M. Laurent-Favier, celui qu'il avait, le jour où il nous avait si courtoisement reçus dans son bureau, nommé Grimet.

— Monsieur Gespar... Monsieur Guérin — le sous-directeur, pensai-je — désire vous voir d'urgence.

— Moi ? fit Gespar d'un air étonné.

— Sans perdre une seconde. Vous devez bien comprendre que c'est inadmissible, que c'est...

Il s'étranglait.

— Si monsieur Guérin désire me voir, je vous suis, dit Gespar.

Il ramassa tranquillement son chapeau, rangea ses gants.

— Mais, voyons, monsieur, faites vite!...

— Viens avec moi, m'ordonnait calmement Gespar.

Je ne savais ce qui se passait, mais je me doutais bien qu'il allait y avoir du grabuge, et je serais bien resté là. Je jetai un regard vers Fanfan : elle était verte. Fernande, elle, paradait, insouciante en apparence, dans sa fourrure entr'ouverte. Ah! comme j'admirais son calme! Derrière le nommé Grimet qui se hâtait nous suivîmes un dédale de couloirs, nous gravîmes deux escaliers. Enfin, l'on nous poussa dans un bureau somptueux, semblable, par sa conception, à celui dans lequel M. Laurent-Favier nous avait reçus à Joinville. Je me rappelle avoir pensé à cet instant qu'on manquait un peu d'imagination dans cette maison. M. Guérin se jeta sur nous. Il écumait :

— Monsieur... c'est inqualifiable... c'est... vous... allez tout de suite donner l'ordre à vos hommes...

— Quels hommes ? fit Gespar, comme tombant des nues.

— Ceux qui sont sur le toit et qui travaillent pour vous. C'est entendu, nous vous avons concédé la publicité pour cinq ans, mais vous auriez pu choisir un autre jour pour placer là-haut vos équipes, pour leur faire aménager vos panneaux. Quand ils ont commencé à travailler, tout à l'heure, nous leur avons aussitôt fait dire de s'arrêter ; ils n'ont rien voulu savoir ; leur contremaître affirme qu'il a de vous des ordres précis... Je vous prie de monter immédiatement et de leur dire...

— Leur dire quoi ? fit Gespar calmement. Ils ne font, en effet, qu'exécuter mes ordres. Je ne pouvais les faire travailler plus tôt, vous n'avez terminé vos travaux qu'à la dernière minute. Il fallait bien que j'attende que le toit fût fini!...

— La plus élémentaire décence... compréhension... courtoisie (il ne trouvait plus ses mots) aurait dû vous dicter... M. Laurent-Favier est furieux, vous pensez bien... Enfin, bon sang! rien ne presse à ce point : il fait nuit ; dans une heure et demie le gala sera terminé et vos hommes pourront se remettre à l'ouvrage. Cette publicité...

— Mais il n'est pas question de publicité, monsieur, dit Gespar. J'ai une lettre de vous, là, dans mon portefeuille, qui stipule que le toit de ce palace est à moi. Est-ce exact ?

— Oui.

— Alors, s'il est à moi, j'en fais ce que je veux.

— Pas pendant un gala, voyons!

— Et pourquoi pas? A moi? Pas à moi? Voyons : le toit est à moi... alors je l'emporte.

— Quoi! hurla le nommé Guérin.

— Je l'emporte, répéta Gespar avec une grande douceur. S'il avait été prêt plus tôt, sans doute aurais-je agi plus rapidement, mais il n'a été terminé qu'hier! J'ai attendu des mois, moi, monsieur. Vous ai-je dit quelque chose, alors que vous aviez un retard appréciable dans vos travaux? Fini aujourd'hui, ce toit qui est à moi et que je ne voulais pas à moitié, mais dans toute sa beauté, dans sa totalité, j'ai, comme c'est mon droit, donné l'ordre qu'on l'enlève.

— C'est une escroquerie!... C'est...

— C'est une affaire, dit Gespar. Nous avons fait une affaire, signé un contrat, tenons nous en aux termes du contrat.

— Nous plaiderons.

— C'est cela. Dans six mois.

— Je vais faire jeter vos hommes dehors... je vais...

— Ils sont vingt-deux. Vous voulez une bataille rangée?... Vous allez... vous allez... dites-vous... Voulez-vous que je vous dise ce que vous allez faire : vous allez prévenir M. Laurent-Favier et lui dire de monter ici tout de suite.

— C'est impossible, il est avec le président.

— Pouvez-vous traiter, signer à sa place?

— Non.

— Alors, vous devriez déjà être parti le chercher.

Guérin sortit, le cou dans les épaules, furieux, claqua la porte sur nous. Gespar s'amusait franchement. Pour moi, je riais jaune, je me demandais ce qui allait arriver. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que M. Laurent-Favier paraissait. Ce n'était pas un homme à se perdre en de vaines colères ou à gâcher son temps et il avait sans doute compris ; quand il fut devant nous, il dit simplement :

— Combien?

— Huit, dit Gespar.

— Quatre, dit Laurent-Favier.

— Sept, dit encore Gespar.

— Cinq, dit Laurent-Favier.

Ils furent d'accord à cinq millions. Gespar dit encore :

— Je veux le chèque tout de suite.

— Le chéquier, Grimet, ordonna M. Laurent-Favier.

— Je ne l'ai pas, dit celui-ci.

— Ne faites pas l'idiot, dit M. Laurent-Favier. Je vous l'ai remis tout à l'heure pour régler les fleurs, les gardes, la police et le champagne.

Grimet le sortit comme à regret. Laurent-Favier rédigea le chèque.

— Mais enfin, monsieur..., protesta encore Grimet.

— Grimet, quand on perd il faut payer ; c'est moi qui me suis laissé posséder : il a la loi pour lui. C'est un malin, mais il se cassera les reins.

— Pas tout de suite, monsieur Laurent-Favier... pas tout de suite, si vous voulez bien, dit onctueusement Gespar.

— Voilà votre chèque. Donnez-moi votre papier. Bon, à présent, renvoyez votre équipe.

— J'y vais de ce pas, monsieur le directeur, dit Gespar, humblement empressé.

— Nous nous retrouverons, mon ami, dit encore M. Laurent-Favier en nous quittant, quand nous fûmes dans le couloir. Ce fut sa seule marque de colère.

— Je n'en doute pas, dit Gespar avec affabilité, mais ce sera probablement pour faire des affaires... ensemble.

Quand nous redescendîmes dans la salle, les coups avaient cessé, la projection avait repris. Nous revînmes dans la loge et y rejoignîmes nos compagnes. Au bout d'un court instant, Gespar parla :

— Vous tenez vraiment à voir la fin de ce film? Si on allait souper?

Fanfan et moi, nous n'avions qu'une idée : filer de là. Nous sautâmes sur l'occasion. Fernande, seule, inclinait à demeurer :

— Tu reviendras en semaine, dit Gespar, je demanderai des places.

Il vit mon étonnement :

— Mais oui, des places... et quand je voudrai. Avant de savoir comment ça tournerait j'étais gêné, mais à présent je sais à quoi m'en tenir : je n'ai jamais été aussi bien dans la maison. Ah! fit-il en levant les épaules suivant son geste familier, il est dit que tu n'y comprendras jamais rien!

Il avait raison et je m'en convainquis définitivement au lendemain de ce souper que nous prîmes chez Maxim's et à la fin duquel, n'ayant sur lui que le chèque, il signa l'addition. M. Laurent-Favier s'y trouvait également, avec des tas de messieurs officiels, mais nous ne nous adressâmes pas la parole. J'eus toute la soirée l'impression qu'il contait notre histoire à ceux qui l'entouraient et je rougissais quand, en dansant, je passais devant sa table. Fanfan aussi que j'avais mise au courant brièvement. Non, ni l'un ni l'autre nous n'étions faits pour les plaisirs et les profits clandestins, cela sautait aux yeux quand on considérait les résultats de notre intrusion dans les affaires et ceux de notre lamentable liaison. Cette soirée lui donna, comme au reste, le coup de grâce; nous étions trop de deux semblables dans des histoires pareilles!

Trois jours plus tard, Gespar nous reçut dans son bureau. Il avait encaissé le chèque et nous y arrivâmes pleins d'espoir, comptant recevoir le juste prix de nos efforts et de nos angoisses. Il fumait un cigare de La Havane, largement bagué et qui embaumait. Il avait un complet neuf et assez voyant : il avait toujours eu le goût des étoffes claires. D'un geste large, un peu protecteur, il nous indiqua les fauteuils que l'on n'emporterait plus : il venait d'en régler la facture. Il se frotta les mains

l'une contre l'autre, ses mains rondes, molles et pourtant si adroites :

— Eh bien! mes enfants, nous dit-il, que pensez-vous du résultat?

Nous dûmes admettre qu'il avait gagné la partie. Il ne nous fit pas de reproches, mais pourtant il ne manqua pas de nous dire :

— Hein! avouez que vous avez douté... que vous avez eu la trouille?

— Eh! fis-je, on ne savait pas comment ça tournerait.

— Moi non plus, dit-il. Pourtant j'avais bien calculé mon coup. Il faut choisir, dans la vie, ou bien rester dans son lit...

— Moi, dit Fanfan, j'aimerais mieux ça, si ça ne te fait rien.

— Absolument rien, dit-il. Si tu crois que tu pourras encore te jeter en parachute quand tu seras grand-mère, garde ton premier métier Mais ça m'étonnerait que tu puisses... d'abord pour une raison : c'est que tu te seras tuée avant.

— Dis pas ça, lui lança Fanfan furieuse, et elle se mit, rien qu'à cette pensée, à claquer des dents.

— Rien ne te lie à nous.

— Non, dit-elle, et je ne le voudrais pas. J'aime mieux encore...

— Te casser les reins?... qu'on te ramasse avec la petite éponge et la petite cuiller? gouailla-t-il. Libre à toi, ma fille. Du reste, j'aime autant te dire, pour ce que nous faisons tu n'es pas douée. Alors?

— Alors, dit-elle, j'en ai marre et je m'en vais.

— Au moment où tout commence à marcher, où nous sommes retombés sur nos pieds.

— J'aimerais mieux être cul-de-jatte! dit-elle avec violence.

— C'est bon, dit-il, je regrette parce que tu es une bonne copine et que, tout de même, nous venons de traverser ensemble pas mal de moments difficiles. Tu as été à la peine, il eût été légitime que tu fusses à l'honneur.

— Tu me prends pour Jeanne d'Arc? fit-elle, amère.

Il ne releva pas ces paroles ; il fronça seulement les sourcils, non pas à cause de l'insolence, mais parce qu'il calculait déjà :

— Voyons... je te dois?... Depuis fin juillet je ne t'ai rien donné... Cela fait quatre mois pour faire un chiffre rond, c'est-à-dire seize mille francs. Je t'en donne vingt. Cela te va?

— Tu es généreux! fit-elle, pensant aux cinq millions.

— Je paye toujours les gens au taux qu'ils valent, dit-il en sortant une liasse de sa poche et en alignant les billets.

Elle les regarda un instant sans les prendre, comme si ç'avait été l'argent du déshonneur. Elle les plia enfin et les mit dans son sac. Gespar s'était tourné vers moi :

— Quant à toi, dit-il, c'est différent.

Je l'espérais bien et cette entrée en matière me parut de bon augure. Il continua :

— Oui, c'est très différent... Toi et moi nous sommes, en quelque

sorte, associés. Oh! sans contrat, bien entendu, mais moralement. Il est certain que c'est moi qui ai tout fait et que, comme nous l'avons décidé le premier jour, je dois toucher la part la plus importante.

— C'est logique, dis-je, et je suis d'accord.

— Avant toute chose, je vais te régler tes semaines en retard et te les arrondir comme à Fanfan. Tiens, prends toujours ces vingt billets-là.

Du même pouce agile et gras il me les compta. Je les mis dans ma poche et le regardai.

— Pour le reste, reprit-il, bien entendu il nous faut le laisser dans l'affaire...

— Quoi? questionnai-je brusquement alerté.

— Eh! oui, dit-il, D'abord, depuis hier j'ai réglé le plus pressé, le plus criard, mais il reste encore pas mal de choses...

— Tu vas tout rembourser, affirmai-je comme si j'énonçais un axiome.

— Tttt!... Ttt!... Tout? Non. Seulement ce que je suis absolument obligé de payer. Pour le reste, à quoi bon se presser alors que l'argent qui est entre nos mains va nous permettre...

— Quoi, dis-je, tu vas continuer... tu vas?...

— Eh! fit-il, bien sûr. Tu ne penses tout de même pas que nous allons vivre de l'air du temps ou sur notre capital?

Naïvement j'avais pensé que j'allais être tranquille pour un bout de temps, pour la vie peut-être! Je le regardai, atterré.

— Vois d'où nous sommes partis. De rien... ou presque. Puis nous avons eu la Comédie..., les 300 000 francs de la femme inspirée — et pas mal d'ennuis avec, il faut le dire, mais, moi, je savais où j'allais. Grâce à cela nous avons pu assurer l'option..., de l'option nous sommes passés au toit de l'immeuble... et du toit du palace à un chèque tout rond. A présent...

Je ne l'écoutais plus. Non! Non! A aucun prix! J'étais comme Fanfan. Oh! oui, tout pareil à elle. J'en avais assez. J'étais écœuré, à bout. Je n'aspirais plus qu'au repos, à pouvoir me lever le matin, même sans un sou en poche, mais sans me demander quelle tuile, quelle humiliation, quelle fatigue nouvelle allait s'abattre sur mes épaules au cours de la journée. Je ne demandais rien d'autre que de gagner du temps, jusqu'à ma mort, et qu'on me fiche le plus possible la paix jusque-là. D'abord ne plus traîner le remords d'avoir gardé l'argent de Bella. Je l'interrompis :

— Avant toute chose, lui dis-je, tu vas me rendre les 50 000 francs... Il me faut les remettre à Bella.

— Crois-tu cela bien nécessaire? dit-il. Cet argent n'est pas mal ici. Nous ne lui avons pas perdu, nous l'avons même fait fructifier. Nous voici à l'hiver, tu m'as dit toi-même qu'elle ne pouvait s'en servir, pour tenir la parole qu'elle a donnée à son père, que pendant la période

d'été, au plus tôt de printemps. Que veux-tu qu'elle en fasse d'ici-là ?

— Il faut le lui rendre, fis-je, obstiné. Je savais bien que je n'aurais de repos que ce remboursement effectué.

— Mais, fit-il, c'est que ça va nous faire un trou !

— Cinquante mille francs !... quand tu viens de toucher cinq millions !

— Tu apprendras, mon petit, que cinquante mille francs c'est cinquante mille francs. Du reste, tu as pu t'en rendre compte : tu as vu ce que j'ai réussi à faire avec.

— Mais il te reste quatre millions neuf cent cinquante mille.

— Moins les quarante mille que je viens de vous remettre à Fanfan et à toi... moins ce que j'ai déjà remboursé... Moins ce que je dois à la Comédie... Moins...

— C'est bien assez.

— Ce n'est jamais assez, dit-il sentencieusement. L'argent va à l'argent et plus il y en a...

Je frappai sur la table :

— Tu vas me donner ces cinquante mille tout de suite. Je n'attendrai pas un jour de plus.

— Tu as tort, dit-il, et une fois de plus tu me prouves que tu ne comprendras jamais rien aux affaires... c'est sans espoir.

— Sans espoir, oui, dis-je, et je m'en moque. Je n'ai pas l'intention de continuer avec toi.

— Oh ! François, tu me peines !

— J'en ai assez de tes sales combines, de tes escroqueries, de ta carambouille... Je ne tiens pas à me retrouver un beau jour en prison... et à ta place peut-être.

— Il faut vraiment que j'aie de l'amitié pour toi, dit-il, pour me laisser injurier ainsi. Tiens, voici un chèque pour ton amie — il le rédigea. Quant à toi, si tu le veux bien, nous reparlerons de tout cela quand tu seras de sang-froid.

— Mais je le suis, lui criai-je, prenant le chèque destiné à Bella et qu'il avait fait à mon nom, et je te crie que j'en ai assez, que je ne marche plus...

— Tu as raison, renchérit Fanfan.

— C'est bon, fit-il, vous êtes tous les deux contre moi !

Il poussa un soupir qu'il voulut lamentable et chargé de chagrin :

— Perdre ainsi un compagnon des mauvais jours, fit-il encore, me signifiant ainsi qu'il en avait aussitôt pris son parti. Alors, pour le capital ?.. Il faut bien que tu te rendes compte...

— Garde-le ! criai-je, je ne veux pas avoir un sou de ce sale argent. (Je ne risquais rien et je n'étais pas assez candide, tout de même, pour penser qu'avec lui, sans contrat, je verrais jamais la couleur de ma part.)

— C'est bon, dit-il d'un air sombre.

Ah! non, cela m'aurait brûlé les doigts et ce n'était pas acheter cher ma liberté. Je lui jetai encore :

— Et je ne te reverrai jamais.

Je me levai. Fanfan fit comme moi et nous sortîmes sans avoir prononcé une parole de plus.

Dans l'escalier je haletais de colère, un peu aussi de désespoir. J'étais donc incapable de quoi que ce fût, même pas apte à faire un malheureux petit escroc à la remorque d'un chef qui élaborait, agissait, réalisait? J'allais retomber dans les mornes régions d'où je m'étais sorti un instant, grâce à ce mauvais sursaut qui, après tout, valait peut-être mieux que cette acceptation à laquelle je retournais, les épaules basses.

Sur le trottoir nous nous regardâmes, Fanfan et moi. Il y avait beaucoup de tristesse dans nos yeux. Nous dîmes seulement :

— Où vas-tu?

— Vers les boulevards.

— Moi vers la Seine.

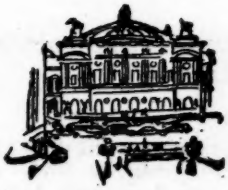
Et nous partîmes chacun de son côté.

Je ne la revis jamais. En ouvrant un journal, en 1926, j'appris qu'elle s'était tuée dans un meeting. Mais tant de choses s'étaient produites entre ce jour et celui où je l'avais quittée, qu'elle n'était plus qu'une ombre déjà dans mon souvenir.

Je partis donc vers le Palais-Royal. Bella était peut-être chez elle. Je fis quelques pas dans la direction de sa pension. Mais, une fois au Théâtre-Français, je m'aperçus qu'il était déjà tard. Suzanne rentrait ce jour-là de sa tournée, peut-être était-elle déjà à la maison? Oui, c'était dans ma vie que je retombais, dans ce mariage aussi. J'avais le temps de voir Bella. Demain cela suffirait.

Je trouvai Suzanne, en effet. Ses bagages n'étaient pas encore défaits. L'impresario ne l'avait pas payée. Pour aller au plus court — car nous devions beaucoup dans le quartier — je mis le chèque à ma banque. Nous eûmes ensuite pas mal d'ennuis. Quand vint l'été, il n'en restait plus rien.

PAUL VIALAR



DU BRÉSIL

AU BŒUF SUR LE TOIT

Souvenirs

ÉTANT inapte au service armé, j'avais travaillé au début de la guerre de 1914 au Foyer franco-belge. Je le quittai en 1916 [1] pour la Maison de la Presse, laquelle groupait, sous la direction de Philippe Berthelot, le service de propagande et était de ce fait rattaché aux Affaires étrangères ; je fus affecté et militarisé au Service photographique de l'Armée. Je me liai avec de jeunes diplomates. Nous nous retrouvions quelquefois au restaurant de la place Gaillon ; ces repas étaient charmants, égayés par les savoureuses anecdotes de Paul Morand et de René Chalupt, le poète des musiciens, et des descriptions des Antilles de Saint-Léger-Léger que Henri Hoppenot et moi nous écoutions en silence. Je venais de terminer les *Poèmes Juifs* sur des textes anonymes que j'avais trouvés dans une revue et je songeais très sérieusement à mettre les *Euménides* en musique, avec la traduction de Claudel. Je lui en parlai un jour que je le rencontrai à la Maison de Presse. Il se plaignit d'être trop occupé à Rome, il avait besoin d'un secrétaire et il me proposa de m'y faire détacher par Berthelot ; mais avant qu'il pût mettre ce projet à exécution, il fut nommé ministre au Brésil. Il me renouvela sa demande ; l'idée de partir si loin seul avec lui, ajoutée à un grand désir de solitude que j'éprouvais depuis la mort d'un de mes cousins me décidèrent à accepter.

Fin décembre, mes parents accompagnèrent à la gare d'Orsay le cher grand Claudel et son « secrétaire ».

1. Darius Milhaud, à cette époque, avait déjà composé une *Sonate pour piano et violon* (1911), un *Quatuor à cordes*, la *Brebis égarée*, un *Poème pour piano et orchestre* et *Protée*. Par un ami de Francis Jammes, Charles Lacoste, il était entré en relations avec Paul Claudel. Pour assister à des représentations de *l'Annonce faite à Marie*, Darius Milhaud avait été, avant la guerre, près de Munich, à Hellerau, où l'on procédait à des expériences de mise en scène. Ce séjour avait resserré ses liens d'amitié avec Claudel.

***

Je n'oublierai jamais l'effet que me produisit l'Espagne neutre. Quel contraste frappant avec la France où l'on ne croisait plus dans les rues que des civils âgés et de vieux chevaux réformés, vieilles rosses employées jadis au labour. A Irun, à peine la frontière franchie : des jeunes gens en quantité, des chevaux fringants et, à part ceux des douaniers et des gendarmes, pas d'uniforme. Par contre, le Portugal avait été marqué par la guerre ; le convoi qui guidait hors des eaux territoriales notre navire anglais *Amazona*, transportait en France les premiers contingents militaires portugais.

La traversée dura dix-huit jours. Le soir, sur le pont supérieur du bateau entièrement obscur, je me sentais pris entre la mer et le ciel étoilé. C'est de là que je pus observer, à l'équateur, le passage du ciel boréal au ciel austral : la Grande Ourse scintillait encore à l'horizon que, suivie des feux étincelants des deux étoiles du Centaure, la Croix du Sud, déjà, lui faisait face.

Nous arrivâmes à Rio le 1er février 1917, en plein été, par une chaleur intense. Claudel m'installa chez lui à la légation de France ; elle était magnifiquement située rue du Paysan, une rue bordée de palmiers royaux, originaires de l'Ile Bourbon, dont le tronc atteignait parfois soixante-dix mètres et au sommet duquel se balançaient des touffes de palmes longues de plus de sept mètres. Ce fut, pendant deux années, un émerveillement constant pour moi, que d'observer l'activité de Claudel : levé à six heures, il allait à la messe, puis il travaillait jusqu'à dix heures ; après quoi il se livrait entièrement à sa fonction de diplomate jusqu'à cinq heures. Il partait alors se promener tout seul. Je l'apercevais parfois le long de la baie, marchant à grands pas, en frottant nerveusement ses mains l'une contre l'autre, tellement absorbé dans ses pensées qu'il ne me voyait pas et que je ne l'accostais jamais. Il m'emmenait quelquefois avec lui lorsqu'il allait au bord de la mer, mais c'était généralement le dimanche que nous sortions ensemble. Aussitôt le dîner terminé, il se retirait dans sa chambre et se couchait tôt. Son esprit se détachait peu de la Bible ; il écrivait tous les jours des commentaires sur des versets extraits des deux Testaments. Il m'en fit lire quelques-uns, impressionnants de grandeur. Il étudiait alors la question de « L'Eau » si importante du point de vue mystique et il choisissait les versets de la Genèse qui la mentionnaient sous ses formes les plus diverses : mer, lac, nuée, pluie, source, fleuve, humidité, rosée, brouillard, puits et il les commentait. Le Claudel ministre ne me surprenait pas moins que l'écrivain : il avait de son action diplomatique une conception d'une largeur extrême, il se passionnait pour tous les problèmes d'ordre économique ou financier, leur trouvant toujours une solution subtile. Il ne confiait à ses secrétaires que les travaux de copie ou de chiffres et il rédigeait lui-même télégrammes et dépêches.

Rio possède un charme puissant. Il est difficile de décrire cette baie si belle, bordée de montagnes aux formes inattendues couvertes de forêts comme d'un léger duvet ou de rocs solitaires brun-rougeâtre, surmontés parfois de lignes de palmiers : plumes d'autruches se détachant dans la trouble lumière des tropiques sur un ciel voilé de nuages couleur de perle. Je me promenais souvent dans le centre de la ville où, faisant contraste avec la large avenue Avenida Rio Branco, et trop étroites pour les voitures, les rues étaient fraîches et ombragées. Dans la plus caractéristique, la rue Ouvidor, des magasins d'antiquité pleins de meubles de l'époque impériale, voisinaient avec des étalages de fruits exotiques savoureux ; j'y dégustais de délicieux « refresco » de mangue ou de coco. Non loin de là, sur la colline, la petite église Gloria, de style baroque du XVIIIe siècle (comme la plupart des édifices religieux au Brésil) étalait ses couleurs rose, bleu, vert tendre et ses « azulejos », auxquels se mêlaient de magnifiques bois sculptés. J'allais aussi quelquefois sur la plage de Copocabana, sur l'Atlantique. Elle était bordée de quelques maisons dont l'une, absolument cocasse, était l'œuvre de l'architecte Virzi. Le soir, je faisais souvent le tour de la Tijuca ; j'aimais apercevoir peu à peu le panorama de Rio dont les lumières scintillantes traçaient si bien le contour de la baie ; ou j'allais en bateau de l'autre côté de la baie, près de Nichteroy ; je restais étendu sur la plage déserte pendant une partie de la nuit ; le clair de lune était si intense que je pouvais lire sans peine.

Le Jardin botanique de Rio était exaltant ; autour d'une allée centrale bordée de palmiers royaux gigantesques, des arbres exotiques épanouissaient leurs richesses diverses : manguiers, bambous géants, arbres à pain, à cacao, spécimens de caféier, de canne à sucre, de théier. Cette véritable épicerie végétale voisinait avec les lataniers en forme de lyre ou arbres du voyageur — ainsi nommés parce que leur tige secrète une rafraîchissante liqueur. Dans un bassin bordé d'arbres tout aussi pittoresques, des nénuphars flottaient sur d'immenses feuilles et, dominant le tout, d'extraordinaires banyans avec leurs racines remontant jusqu'au milieu du tronc, donnant toujours l'impression de les porter par-dessus leurs épaules. Combien d'heures ai-je passé dans ce jardin merveilleux ! Mais la forêt m'attirait plus encore. Elle commençait dans la ville même, car la végétation avait une vitalité telle qu'elle envahissait le moindre terrain vague. Tout ce qui n'était pas construit devenait aussitôt la proie des plantes et les routes, aux environs immédiats de Rio, traversaient des forêts enchantées. Claudel et moi prenions souvent le funiculaire du Corcovado, jusqu'à Traineras, pour suivre un sentier qui côtoyait un petit ruisseau d'où nous pouvions dominer le versant de la montagne toute ruisselante d'un épais pelage de verdure d'où se détachaient, brillantes, les feuilles argentées du bilo-bilo. Immédiatement après le coucher du soleil, comme mus par un invisible déclic, des grillons de toute espèce, des crapauds tonneliers imitant le bruit du marteau frappant violemment sur une planche, des oiseaux aux cris mats, secs,

saccadés, animaient la forêt de bruits variés dont l'intensité atteignait rapidement son paroxysme.

Afin de nous reposer de la chaleur humide de Rio, nous allions quelquefois passer notre week-end dans la montagne à Therezopolis. L'auberge y était tenue par des Français, les Norbert. Nous pouvions y faire du cheval, mais nous préférions marcher jusqu'au plus profond de la forêt avec deux nègres qui taillaient notre chemin à coups de hache à travers les arbres, les fougères géantes et les lianes enchevêtrées ; ils entretenaient aussi un grand feu pendant toute la nuit. Nous dormions sous un dôme de feuillage d'où s'élançaient parfois, mêlées aux lianes, de longues branches d'orchidées. Le contraste entre la population de la ville et celle des forêts étaient également frappant ; à Rio, à la lisière même des bois, des descendants de Nordiques européens, peu à peu revenus à l'état sauvage, vivaient dans de misérables cahutes, entourés d'enfants à moitiés nus et ne possédant qu'un pauvre champ de maïs et un ou deux bananiers.

Quelques mois après notre arrivée à Rio, Henri Hoppenot fut nommé secrétaire à la légation. Tout joyeux, j'allai l'attendre au bateau ainsi que sa femme Hélène ; je pressentais combien leur présence allait embellir mon existence. Henri Hoppenot était un jeune écrivain et un grand admirateur de Claudel. Etrange légation qui comprit alors deux écrivains et un musicien...

Au cours de longues promenades, nous apprîmes à mieux nous connaître et à nous aimer. Nous entraînâmes nos amis en week-end à Therezopolis et aussi à Petropolis ; cette résidence d'été des diplomates, des membres du Gouvernement et des riches Carioco — habitants de Rio — était trop artificielle pour nous plaire vraiment, mais Audrey Parr, une amie délicieuse d'une beauté éblouissante et d'une fantaisie inextinguible, nous y attirait. Femme du secrétaire de la légation d'Angleterre, Audrey avait connu Claudel à Rome ; comme elle savait dessiner, il s'amusait à lui faire exécuter des croquis pour toutes les illustrations qu'imaginait son cerveau tumultueux, toujours en ébullition.

Mon contact avec le folklore brésilien fut brutal ; j'arrivai à Rio en plein carnaval et je ressentis aussitôt profondément le vent de folie qui déferlait sur la ville entière. Le carnaval de Rio est un véritable événement que précède une laborieuse préparation. Les journaux annoncent plusieurs mois à l'avance les formations des «clubs carnavalesques», le nom de leur président, de leur secrétaire, de leurs membres. Ces petits groupes s'entraînent quotidiennement pour la fête et dépensent des sommes d'argent considérables, parfois toutes leurs économies, pour se procurer des costumes travestis, ornés de multiples plumes d'autruche. Six semaines d'avance, des groupes de « cordoes » déambulent dans les rues les samedis et les dimanches soirs ; ils choisissent une petite place et le bal commence au soin du « violàs » (espèce de guitare) et de quelques instruments de percussion comme le « choucalha » (sorte de boîte ronde en cuivre, pleine de limaille de fer, terminée par une tige qu'on agite

d'un mouvement rotatif et qui produit un bruit rythmique continu). Un des jeux favoris des danseurs consiste à improviser des paroles sur un air que l'on joue sans cesse. L'improvisateur doit toujours trouver de nouvelles paroles ; s'il manque d'imagination, il est aussitôt remplacé. La monotonie de cette incessante rengaine, son rythme lancinant finissent par engendrer une sorte d'hypnose dont les danseurs deviennent victimes : je me souviens d'un nègre complètement subjugué par la musique et qui dansait frénétiquement tout seul, en portant à la bouche un gros sorbet glacé que de sa langue rose il léchait en cadence.

Dans les salles de bal, le public est beaucoup plus élégant ; l'organisation impose une seule nuance pour les toilettes des danseuses, qui doivent en changer tous les soirs. C'est très richement parées qu'elles se rendent au bal au bras de leur époux. La plupart des danseurs nègres, étant domestiques, empruntent les vêtements de leur maître et parfois son nom et ses titres ; un soir, j'entendis annoncer : « Monsieur le Président du Sénat » et « Monsieur le Ministre d'Angleterre » et je vis s'avancer de fiers couples de nègres endimanchés. Le public danse et chante avec passion pendant six semaines ; parmi toutes les chansons il y en a toujours une qu'il préfère et qui, de ce fait, devient la « Chanson du Carnaval ». C'est ainsi qu'en 1917, broyée par les petits orchestres devant les cinémas de l'Avenida, interprétée par les musiques militaires, les orphéons municipaux, rabâchée par les pianos mécaniques, les gramophones, pianotée, sifflotée, chantée, tant bien que mal dans toutes les maisons : *Pelo Telefono*, la chanson du carnaval de 1917, éclata dans tous les coins et nous hanta pendant tout l'hiver.

Les rythmes de cette musique populaire m'intriguaient et me fascinaient. Il y avait dans la syncope une imperceptible suspension, une respiration nonchalante, un léger arrêt qu'il m'était très difficile de saisir. J'achetai alors une quantité de maxixes et de tangos ; je m'efforçai de les jouer avec leurs syncopes qui passent d'une main à l'autre. Mes efforts furent récompensés et je pus exprimer et analyser ce « petit rien » si typiquement brésilien. Un des meilleurs compositeurs de musique de ce genre, Nazareth, jouait du piano devant la porte d'un cinéma de l'Avenue Rio Branco ; son jeu fluide, insaisissable et triste m'aida également à mieux connaître l'âme brésilienne.

Avant de quitter Paris, j'avais vu André Messager qui revenait du Brésil ; il m'avait recommandé de me faire montrer de la musique de Glauco Velasquez. Je pris connaissance de son œuvre et je fus frappé de sa ressemblance, tant au point de vue de la construction qu'au point de vue du lyrisme, avec celle de Guillaume Lekeu. Similitude étrange, les deux compositeurs étaient morts à vingt-six ans ! Un jeune pianiste, Luciano Gallet, me mena un dimanche chez une vieille parente de Velasquez, qui habitait dans la délicieuse île de Paquita. Sa charmante vieille maison, un peu délabrée, entourée de jardins touffus, datait de l'époque coloniale. On me communiqua le brouillon d'un *Trio* de Velasquez ;

je me le fis prêter ; il était complet. Je le mis au net et le fis interpréter au cours d'une de mes conférences au Lycée Français. Le directeur du Conservatoire, Henrique Oswald, m'invitait souvent à dîner, le dimanche ; sa femme, une Florentine vive et spirituelle, maintenait pendant la soirée avec ses enfants une exubérante gaîté. J'y rencontrai le chef d'orchestre des Concerts Symphoniques de Rio, Francesco Braca ; il avait suivi à Paris des classes de Massenet, ainsi qu'un jeune couple de musiciens tout nouvellement mariés : les Oswald Guerra. Oswald composait de la musique imprégnée d'influence française ; sa femme Nininha, douée aussi pour la composition, était surtout une excellente pianiste. Son père, Leao Velloso, était professeur de piano et il l'avait entraînée à jouer beaucoup de musique contemporaine. Il en inculquait le goût à tout son entourage, à sa fille, à ses élèves et jusqu'à son chien, qui répondait au nom de *Satie*. Dès lors, je me liai avec Velloso et je les vis souvent. Ils m'initièrent à la musique de Satie que je connaissais alors très imparfaitement et je la parcourus avec Nininha, qui déchiffrait exceptionnellement bien toute la musique contemporaine.

Chaque courrier m'apportait des piles de lettres de ma mère et d'amis fidèles. Bathori me mettait au courant de la vie musicale à Paris. Aussitôt que je reçus *En Blanc et Noir*, qui venait de paraître chez Durand, Leao Velloso et sa fille le jouèrent. J'avais organisé des concerts pour nos œuvres de guerre et, grâce à leur inlassable dévouement, je pus faire plusieurs séances de musique de chambre, au cours desquelles j'eus l'occasion de faire entendre les sonates de Magnard, de Debussy et ma *Seconde Sonate pour piano et violon*, que je venais de terminer.

Pendant une tournée de conférences que j'entrepris au profit de la Croix-Rouge et des Prisonniers, je visitai l'État de Minas Geraes, riche en mines diamantifères et aurifères. Pendant le voyage, à Bello Horizonte, un individu assez particulier monta dans le train ; il avait une large pélerine et une ceinture à pistolets, un grand feutre cachait ses yeux ; il enregistra aux bagages quarante kilogrammes de diamants bruts. Les Anglais exploitaient la mine d'or de San Juan del Rey, considérée alors comme la plus profonde du monde. Elle se trouvait près de la charmante petite ville d'Ouro Preto ; en apercevant ses nombreuses collines toutes dominées par une jolie église, on avait du mal à imaginer le travail minier, infernal, si proche... Je visitai la mine, je descendis sous terre à mille six cents mètres en ascenseur et à mille huit cents mètres dans une espèce de panier. Là, un vieux mulet, privé de lumière depuis des années, traînait inlassablement des wagonnets contenant des pierres cassées, des nègres presque nus, ruisselants de sueur, creusaient le roc. Tout cela avait la grandeur et la beauté d'un bas-relief antique.

Dès mon arrivée à Rio, j'avais commencé à écrire les *Euménides*. J'avais travaillé dans les *Choéphores* les superpositions d'accords en procédant par masses ; dans les *Euménides*, la nature même de la musique à exprimer

m'entraînait à une écriture semblable. Lorsque j'écrivis *le Récit de la Pythie* pour voix parlée et quelques instruments de batterie, j'en parlai à Ansermet ; il dirigeait alors les représentations des Ballets russes et me proposa de grouper les musiciens nécessaires à l'exécution de cette scène et de la faire jouer à la fin d'une répétition pour que je m'entende. J'acceptai avec joie. J'ai été rarement surpris par la sonorité de mes orchestrations, mais cette fois la réalisation dépassait mes espérances ; cette résonnance exprimait pour moi un drame intense authentique, tel que je l'avais voulu. Je composai et terminai *l'Enfant prodigue*. Je choisis un orchestre de vingt et un solistes pour soutenir les voix des chanteurs (petite flûte, flûte, hautbois, cor anglais, clarinette, clarinette basse, basson, cor, trompette, trombone, timbale, harpe et batterie, deux quatuors placés de chaque côté du chef d'orchestre). Je désirais supprimer toute partie intermédiaire qui ne fût pas essentielle et laisser à chaque instrument une ligne indépendante ayant sa propre expression mélodique ou tonale. La polytonalité ici ne résidait plus dans les accords, mais dans des rencontres de lignes. Étant donné l'enchevêtrement des parties instrumentales, je ne pus en faire un arrangement que pour deux pianos ; je le jouai aussitôt avec Nininha. En écrivant cette musique, j'avais retrouvé la sonorité dont je rêvais tout enfant, lorsqu'avant de m'endormir j'imaginais, les yeux fermés, une musique qui me semblait impossible à exprimer. Cette qualité sonore si spéciale d'un groupe d'instruments me tenta et je commençai une série de *Petites Symphonies* pour sept ou dix instruments différents. J'avais hâte d'entendre ces essais d'indépendance tonale : Braga dirigea la *Première Symphonie* à un de ses concerts. Le public ne sembla pas surpris par les sonorités de ma musique, mais ignorant ou oubliant qu'à l'époque de Monteverde, le mot « symphonie » désignait parfois une seule page de musique instrumentale, il s'attendait à entendre une immense œuvre avec un immense orchestre ; il fut choqué par la brièveté de mon morceau.

Des troupes diverses se succédaient à Rio pendant l'hiver : Régina Badet et André Brûlé y vinrent ; Caruso chanta à l'Opéra. Il y eut également quelques concerts. Les récitals d'Arthur Rubinstein remportaient de véritables triomphes. Un soir, au cours de l'un d'eux, au moment où Arthur attaquait les premières mesures d'un morceau, un nègre enthousiaste, debout au poulailler lui adressa un interminable discours à la fin duquel il jeta au pianiste, impassible et amusé, un volumineux bouquet qui, manquant son but, s'engouffra dans la fosse d'orchestre. Rubinstein venait souvent à la légation. Quelles visites divertissantes ! A peine finissait-il de raconter, ou plutôt de mimer une anecdote, qu'il nous jouait tout son répertoire ainsi que des transcriptions d'orchestre. Il exécutait avec maestria les plus subtiles partitions telles que *L'Après-Midi d'un Faune* ou *le Sacre du Printemps* et il en rendait l'essentiel. Rubinstein fut un des premiers à faire connaître en Europe et aux États-Unis la musique de Villa Lobos, ce compositeur aujourd'hui si

célèbre ; il était contraint, à cette époque, de jouer du violoncelle dans un cinéma afin d'avoir quelques ressources.

Les Ballets russes de Diaghilew donnèrent aussi une série de représentations à Rio, pendant l'hiver. La troupe vint passer une soirée à la légation. Nous étions très impatients d'avoir des détails sur *Parade*, le ballet de Cocteau, dont Satie avait fait la musique et qui venait d'être créé à Paris. Ansermet nous décrivit les décors et les costumes de Picasso ; les accessoires que Satie avait ajoutés à l'orchestre, tels que machine à écrire, roue de loterie, sirène. Les danseurs Chabelzka, Idzikowski, Woydzikowski, en costume de travail, s'amusèrent à retrouver, sous les tropiques, la chorégraphie de Massine, qui, si elle avait scandalisé le public parisien, enchanta le ministre de France et ses amis, juchés sur des piles de lainage dans la grande salle de bal, transformée en ouvroir depuis la guerre.

Nijinski et sa femme vinrent aussi nous voir. Qu'il était beau, lorsqu'étant assis il parlait à un interlocuteur debout derrière sa chaise ; il tournait la tête, mais la tête seulement, d'une manière si précise et si rapide, qu'il donnait l'impression de ne bouger aucun muscle. Claudel fut si impressionné en le voyant danser qu'il conçut aussitôt un sujet de ballet pour lui. Afin de mieux le lui expliquer, il l'emmena dans la forêt. Ce projet plut à Nijinski, mais sa santé l'empêcha de le réaliser ; nous ignorions alors qu'il fût si souffrant et angoissé au point de s'entourer de détectives. Peu après notre entrevue, son esprit sombra dans la folie. Nous continuâmes cependant, Claudel et moi, à élaborer notre projet. Voici le sujet du ballet, *L'Homme et son Désir*, tel que Claudel le décrivit dans le programme lorsqu'on le représenta : « Ce petit drame plastique est issu de l'ambiance de la forêt brésilienne où nous étions en quelque sorte submergés et qui a presque la consistance uniforme d'un élément. Qu'elle est étrange la nuit quand elle commence à s'emplir de mouvements, de cris et de lueurs ! Et c'est précisément une de ces nuits que notre poème a l'intention de figurer. Nous n'avons pas essayé de reproduire avec une exactitude photographique l'inextricable fouillis de la « floresta ». Nous l'avons simplement jetée comme un tapis : du violet, du vert, du bleu autour du noir central, sur les quatre gradins de notre scène. Cette scène est verticale, perpendiculaire, au regard comme l'est un tableau, un livre qu'on lit. Si l'on veut, c'est aussi comme une page de musique où chaque action vient s'inscrire sur une portée différente... Sur l'arête extrême défilent, toutes noires et coiffées d'or, les Heures différentes. Au-dessous, la Lune, conduite à travers le ciel par un nuage, comme une servante qui précède une grande dame. Tout en bas, dans les eaux du vaste marais primitif, le reflet de la Lune et de sa servante suivent la marche régulière du couple céleste. Le drame proprement dit se passe sur la plate-forme médiane entre le ciel et l'eau. Et le personnage principal, c'est L'Homme repris par les puissances primitives et à qui la Nuit et le Sommeil ont enlevé tout Nom et toute Figure. Il arrive conduit par deux formes exac-

tement pareilles sous leur voile, qui l'égarent en le faisant pivoter comme l'enfant qui est « pris » au jeu de cache-cache. L'une est l'Image et l'autre le Désir, l'une le Souvenir et l'autre l'Illusion. Toutes deux jouent de lui un moment, puis disparaissent.

» Il reste là, debout et les bras étendus ; il dort dans l'éclat de la lune tropicale comme un noyé parmi les eaux profondes. Et tous les animaux, tous les bruits de la forêt éternelle se détachent de l'orchestre, viennent le regarder et faire sonner leur note à ses oreilles : les Grelots et la Flûte de Pan, les Cordes et les Cymbales.

» L'Homme commence à s'animer dans son rêve. Le voici qui se meut et qui danse. Et ce qu'il danse c'est la danse éternelle de la Nostalgie, du Désir et de l'Exil, celle des captifs et des amants abandonnés, celle qui pendant des nuits entières fait piétiner d'un bout à l'autre de leur vérandah les fiévreux que tourmente l'insomnie, celle des animaux dans les ménageries qui se jettent et qui se jettent encore et une fois de plus sur une grille infranchissable. Tantôt c'est une main qui le ramène en arrière et tantôt c'est un parfum où toute énergie se défait. Le thème de l'obsession devient de plus en plus violent et frénétique, et alors une des femmes revient et tourne, comme fascinée autour de l'Homme. Est-ce une morte ? Est-ce une vivante ? Le dormeur la saisit par le coin de son voile pendant qu'elle tourne et se déroule en pivotant autour de lui, jusqu'à ce que lui-même soit enveloppé comme une chrysalide et qu'elle se trouve presque nue, — et alors réunis par un dernier lambeau d'étoffe analogue à celle de nos rêves, la femme lui met la main sur la face et tous deux s'éloignent vers le côté de la scène. La Lune et sa suivante, on ne voit plus que tout en bas leur reflet.

» Les Heures Noires ont achevé de défiler, les premières Heures Blanches se montrent. »

Pendant le week-end à Petropolis, Audrey Parr et Cacique — c'est ainsi qu'elle surnommait Claudel — préparaient les maquettes de décors. Claudel suggérait toutes les couleurs du vaste tapis qui devait couvrir les quatre gradins et les réunir en recouvrant leurs parois ; la forme des personnages — Audrey les découpait dans du carton et les peignait aussitôt — la grandeur des marches sur lesquelles devaient se tenir les musiciens. Cette dernière idée m'enchantait ; j'imaginais déjà plusieurs groupes indépendants : au troisième étage, d'un côté : un quatuor vocal, de l'autre : le hautbois, la trompette, la harpe, la contrebasse. Au deuxième étage, de chaque côté : des instruments de percussion. Sur un côté du premier étage : la petite flûte, la flûte, la clarinette, la clarinette basse et de l'autre côté : un quatuor à cordes. Je désirais conserver une entière indépendance, aussi bien mélodique, tonale, que rythmique à ces divers groupes. Je mis à exécution mes aspirations et sur ma partition écrite pour certains instruments à quatre temps, pour d'autres à trois, pour d'autres à six-huit, etc... afin d'en faciliter l'exécution, je marquai une barre de mesure arbitraire tous les quatre temps, en ajoutant des

accents afin de conserver le rythme authentique. La batterie évoquait pour moi fidèlement les bruits nocturnes de la forêt ; je l'utilisai seule, mais discrètement, jamais pendant plus de trente mesures — dans la scène où les éléments tentent l'homme endormi. La complexité de cette partition en rendait la réduction au piano pratiquement impossible, mais Nininha ne se découragea pas et elle parvint à en établir une pour quatre mains ; les notes s'enchevêtraient, mais l'on pouvait suivre le fil de la musique. Elle fit aussi la réduction à quatre mains de mon *Quatrième Quatuor à cordes*, que je composai au Brésil et plus tard, à Paris, celle de mon *Cinquième*.

Lors de la violation de la Belgique, le 2 août 1914, le Brésil avait été le seul pays neutre qui eût protesté auprès de l'Allemagne. Depuis lors, le sénateur Ruy Barbosa plaidait la cause des Alliés ; il captait l'attention des foules en prononçant d'une voix à peine audible de très longs discours. Après un certain nombre d'incidents diplomatiques, le Brésil déclara la guerre à l'Allemagne.

Claudel entreprit deux voyages pour étudier les différentes entreprises dans lesquelles les intérêts français étaient engagés. Je l'accompagnai. Nous allâmes jusqu'à Santos sur un bateau de guerre français, alors en visite officielle à Rio, *la Marseillaise*. Nous rejoignîmes Sao Paulo, le domaine du café, par la nouvelle route dont les multiples lacets découvraient des paysages impressionnants de grandeur et de beauté. Nous traversâmes les États de Panama et de Santa Catarina où les populations, en majorité allemande, ont conservé les coutumes, les écoles de leur pays d'origine. Ces États étaient alors en pleine agitation parce qu'ils revendiquaient tous deux la propriété d'une forêt de pins, absolument déserte du reste. Cette dispute s'était tellement aggravée qu'elle avait nécessité l'intervention de troupes fédérales ; c'est pourquoi nous apercevions des soldats dans des agglomérations perdues au fond des forêts ; certains d'entre eux étaient assis devant leur tente, jouant de la guitare un perroquet sur l'épaule.

Nous voyagions dans un train spécial ; le commandant de *la Marseillaise* et deux cents marins s'étaient joints à nous, ils se rendaient à Rio Grande do Sul pour prendre possession de remorqueurs frêtés par le Gouvernement français. Une nuit, il se passa un incident digne du théâtre du Châtelet : quelques révoltés, revolver au poing, montèrent dans le train qu'ils immobilisèrent en terrorisant les mécaniciens, pendant que leurs comparses empêchaient l'employé du télégraphe de la gare de prévenir la police. On réveilla Claudel. Escorté par le commandant de Closmadeuc, impeccable et en redingote, Claudel, en pyjama, se fit calmement expliquer la situation : les révoltés lui demandèrent tout simplement de faire déposer un de leurs camarades à la gare suivante. Afin de ne provoquer aucun incident, Claudel leur donna satisfaction et les mécaniciens, toujours sous la menace de revolvers, remirent le train en marche. Le reste de la nuit se passa normalement. Le lendemain, lorsque nous

arrivâmes dans une petite ville, un représentant de l'autorité militaire, le colonel Virgile de la Porconcule, exprima à Claudel les regrets du Gouvernement ; mais il lui cacha discrètement qu'il avait favorisé l'évasion d'un chef rebelle que les troupes fédérales recherchaient activement. Sans rancune, il nous convia à un « vin d'honneur » au buffet de la gare, où se trouvaient réunies des délégations syriennes et polonaises qui désiraient manifester leur fidélité au représentant de la France. La musique militaire éclata! *Hymne brésilien! Hymne du Rio Grande! la Marseillaise!* Un épouvantable fracas interrompit la musique tonitruante : le nombre inaccoutumé de spectateurs avait défoncé la salle qui s'effondrait sous nous, pendant que les buffets, lancés dans toutes les directions, projetaient à terre tout leur contenu de vaisselle. A partir de ce jour-là, notre voyage se déroula sans incident tragi-comique. A Porto Alegre, la dernière ville que nous traversâmes, les vitrines des magasins allemands avaient été saccagées par la population, lors de la déclaration de guerre. Tandis que nous nous engagions dans la plaine, nous apercevions à perte de vue des gauchos galopant après leurs bestiaux, les déserts parsemés d'ossements de bœufs et de chevaux, la course échevelée de petites autruches, sortes de poulets géants. Tout cela faisait un contraste frappant avec les pins de Santa Catalina!

Après quelques semaines passées à Rio, Claudel dut entreprendre un voyage de documentation dans la direction de la frontière bolivienne ; je l'accompagnai de nouveau. Le train ne partait de Saint-Paul que trois fois par semaine et il traversait la forêt pendant cinq jours consécutifs. Nous nous étions installés devant la locomotive, sur un petit banc, ce qui était idéal pendant la chaleur. Devant nous s'échappaient des singes, des centaines de perruches, d'innombrables groupes de papillons morphos bleu émail qui volaient si lentement que nous découvrions le dessous de leurs larges ailes, noires et veloutées. Dans toute cette région, seuls les dix mètres de terrain nécessaires à l'établissement de la voie ferrée portaient les traces du travail humain. Nous traversâmes le grand fleuve Tiete, si remarquable par ses chutes basses prodigieusement étendues et le fleuve Parana, large de deux kilomètres, bordé de forêts infinies. Nous avions la sensation, Claudel et moi, que rien n'avait changé dans ce pays depuis le premier chapitre de la Genèse. Les Indiens vivaient dans les bois et ne se montraient guère, sauf aux haltes de chemin de fer, où l'on en voyait quelquefois, vêtus comme les paysans portugais de pantalons de toile et de chemises ; mais, tout comme leurs ancêtres, ils tirent l'arc avec leurs pieds. Arrivés au terme de notre voyage, nous fûmes invités à visiter une ferme modèle dans la plaine, elle n'était accessible qu'à cheval. Cette belle promenade ne fut troublée que par des troupeaux de bœufs sauvages ou caracus (sorte de buffle dont on utilise la corne pour faire de ravissantes cannes) qui galopaient à travers l'espace vers un but indéterminé.

A la fin de l'hiver austral 1918, en août, la grippe espagnole fit son appa-

rition au Brésil ; l'épidémie atteignit rapidement l'ampleur d'un fléau : quatre mille six cents personnes moururent par jour. Les autorités étaient débordées. Dans les hôpitaux, on retirait les morts des lits encore tièdes pour y coucher des mourants. Il n'y avait plus de cercueils ; on rencontrait sans cesse des charrettes chargées de cadavres qui étaient jetés au cimetière dans les fosses communes. La mère de Nininha mourut ; elle-même tomba très gravement malade ; je ne la revis que la veille de mon départ ; elle était encore étendue, pâle, le visage émacié ; je la sentais à peine échappée à un danger mortel.

Avec le 11 novembre, la gaîté succéda à la tristesse ; la foule se déchaîna dans les rues pour fêter la paix enfin revenue. Claudel fut chargé de représenter la France à une mission économique interalliée à Washington ; il m'emmena avec lui. De là nous devions rejoindre la France. J'étais heureux à l'idée de rentrer à Paris, de revoir mes parents et mes amis mais ma joie était empreinte d'une certaine nostalgie : j'aimais profondément le Brésil.

***

Je retrouvai Paris dans la joie de la victoire. Mais c'est comme un étranger que je revins dans mon appartement ; mes yeux avaient trop retenu les reflets troubles du ciel brésilien, mes oreilles étaient encore trop vibrantes des bruits somptueux de la forêt et des rythmes subtils des tangos. Je sortis de ma malle toutes sortes d'objets de pacotille ou d'inspiration populaire que j'avais achetés en Amérique : des coquilles de noix gravées et peintes par les Indiens, des sifflets en terre cuite représentant des oiseaux, des papillons morphos, des porte-cure-dents très ornementés, spécimens de l'argenterie coloniale portugaise. J'accumulai tous ces témoins silencieux de mon beau voyage sur la cheminée.

Heureusement, le mouvement artistique qui se développait autour de moi m'intéressa bientôt assez pour m'arracher à mes souvenirs. Le cauchemar de la guerre en s'évaporant avait laissé place à une ère nouvelle. Tout se transformait aussi bien en littérature avec Apollinaire, Cendrars, Cocteau et Max Jacob qu'en peinture ; les expositions se succédaient ; les cubistes s'imposaient ; les tableaux de Marcel Duchamp, de Braque, de Léger voisinaient avec ceux de Derain ou de Matisse. Et l'activité musicale n'était pas moins intense. En réaction contre l'impressionnisme des post-debussystes, les musiciens voulaient un art robuste, plus clair et plus précis, tout en demeurant humain et sensible. Aux compositeurs que j'avais connus avant la guerre s'étaient joints Durez et Poulenc. Je rencontrai Poulenc chez René Chalupt ; il était encore mobilisé. Il nous joua ses *Mouvements perpétuels* et chanta le *Bestiaire* qu'il venait d'achever. Je pensais, ce jour-là, à une phrase que d'Indy m'avait dite à propos de l'évolution de la musique : « La musique française deviendra ce que le prochain musicien de génie voudra qu'elle soit. » Après tous les brouillards impressionnistes, cet art simple, clair, renouant la tradition

de Scarlatti et de Mozart, ne serait-il pas la prochaine phase de notre musique? En tous cas j'ai le souvenir d'avoir senti, ce jour-là, que la place de Poulenc serait grande et que son œuvre compterait. Il me rappela qu'il m'avait rencontré un jour, à la campagne, chez des amis communs en 1915 (il avait alors seize ans), nous avions joué au tennis, j'étais encore au Conservatoire. Peu de temps après, le jeune Francis m'avais écrit un mot pour me demander un renseignement musical ou un vague autographe, je ne sais plus, auquel j'avais répondu avec l'affectueuse sollicitude d'un vieillard envers un jeune musicien. Nous avons souvent ri de ce premier contact. La fraîcheur de la musique de Poulenc était l'élément le plus attachant de cette période. Mais ayant été mobilisé avec la classe 19, il n'avait pu travailler suffisamment sa technique; avec sagesse, il ne se contenta pas de ses succès immédiats et il se mit entre les mains de Charles Kœchlin pour apprendre son métier. Ce maître admirable, dont les traités d'harmonie et de contre-point sont des monuments pédagogiques, était le seul à maintenir la tradition de Gédalge. J'ai toujours considéré comme une déplorable injustice qu'il n'ait pas été nommé au Conservatoire après la mort de celui-ci.

Il y eut de nombreux concerts pendant l'hiver. Un jeune chef d'orchestre, Vladimir Golschmann, présenta une série d'œuvres nouvelles à la Salle des Agriculteurs. Delgrange abandonna le violoncelle pour se livrer entièrement à l'apostolat de l'art nouveau; il organisa des concerts dans un petit local à Montparnasse, dans la Salle Huyghens; les bancs sans dossiers étaient inconfortables, l'atmosphère irrespirable à cause des émanations du poêle, mais le Tout-Paris élégant, les artistes et les amateurs de musique nouvelle s'y écrasaient. Jane Bathori, Ricardo Vines, fidèles pionniers, ainsi que le quatuor féminin Capelle, les pianistes Juliette Meerovitch, Marcelle Meyer et l'acteur Pierre Bertin qui chantait des mélodies, nous prêtèrent leur concours avec dévouement et désintéressement. Il y avait aussi un centre d'activité intellectuelle très important sous l'égide de Shakespeare et des écrivains contemporains chez Adrienne Monnier et Sylvia Beach. Elles avaient deux librairies voisines, rue de l'Odéon, où l'on avait la chance de rencontrer fréquemment Joyce et des auteurs et des poètes français et étangers. Valéry et Fargue y lisaient leurs vers, Balguerie y chanta la première audition de *Socrate*, accompagnée au piano par Satie et Bathori y interpréta mon *Alissa* pour la première fois.

J'avais retrouvé Satie chez le comte de Beaumont, à une réception en l'honneur de la reine de Roumanie, au cours de laquelle il avait accompagné quelques mélodies; il me raconta aussitôt qu'il m'avait maintes fois entendu étudier pendant l'été 1916; lorsqu'il allait chez des amis qui habitaient en face de chez moi et comme mes fenêtres étaient ouvertes, il m'avait entendu répéter inlassablement les mêmes motifs sur le piano, ce qui l'avait beaucoup intrigué, car il ignorait alors qui était le locataire de cet appartement d'où s'échappaient ces bribes de

musique. Pendant l'hiver, Cocteau fit paraître un livre qui eut un grand retentissement : *le Coq et l'Arlequin*. Dans ce petit traité d'esthétique, il attaquait la musique dite sérieuse — celle que l'on écoute la tête dans les mains — la pédale russe, c'est-à-dire l'influence de Moussorgsky et de Rimsky-Korsakoff et l'impressionnisme debussyste. Il exaltait la barbarie strawinskiste, du *Sacre du Printemps*, la pureté de *Socrate*, l'art cinglant d'Auric : il réclamait une musique dite française, à l'emporte-pièce. Toujours enclins à généraliser, les critiques eurent vite fait de considérer Cocteau comme le théoricien, le prophète, l'animateur de la musique d'après-guerre.

Après un concert à la Salle Huyghens au cours duquel Bertin chanta les *Images à Crusoë* de Louis Durey, sur le texte de Léger-Léger et le quatuor Capelle joua mon *Quatrième Quatuor*, le critique Henri Collet fit paraître dans *Comœdia* un feuilleton intitulé *les Cinq Russes et les Six Français*. D'une façon absolument arbitraire, il avait choisi six noms : ceux d'Auric, de Durey, d'Honegger, de Poulenc, de Tailleferre et le mien, simplement parce que nous nous connaissions, que nous étions bons camarades et que nous figurions aux mêmes programmes, sans se soucier de nos différents tempéraments et de nos natures dissemblables! Auric et Poulenc se rattachaient aux idées de Cocteau, Honegger au romantisme allemand et moi au lyrisme méditerranéen. Je désapprouvais foncièrement les théories esthétiques communes et les considérais comme une limitation, un frein déraisonnable à l'imagination de l'artiste qui doit trouver pour chaque œuvre nouvelle des moyens d'expression différents et souvent opposés ; mais il était inutile de résister! L'article de Collet eut un tel retentissement mondial que « le groupe des Six » se trouva constitué et j'en faisais partie, que je le voulusse ou non.

Puisqu'il en était ainsi, nous décidâmes de donner des « Concerts des Six ». Le premier fut consacré à nos œuvres ; le second à la musique étrangère. Ce programme se composait d'œuvres de lord Berners, de Castella, de Lourie alors commissaire du Peuple aux Beaux-Arts en Russie soviétique, ainsi que de Schonerg et de Bartok dont la guerre nous avait empêchés de connaître les dernières productions. Satie était notre fétiche. Il était très populaire parmi nous. Il aimait tellement la jeunesse qu'il me dit un jour : « Je voudrais tant savoir quel genre de musique écriront les enfants qui ont quatre ans aujourd'hui. » La pureté de son art, l'horreur des concessions, son mépris de l'argent, son intransigeance envers la critique étaient un merveilleux exemple pour nous.

La constitution du « Groupe des Six » contribua à resserrer notre amitié. Pendant deux ans, nous nous retrouvâmes régulièrement chez moi tous les samedis soir. Paul Morand faisait des cocktails, puis nous allions dans un petit restaurant en haut de la rue Blanche. La salle du « Petit Bessonneau » était si petite que les samedistes l'occupaient entièrement. Ils s'y livraient sans retenue à leur exubérance. Il n'y avait pas

que des compositeurs parmi nous, mais aussi des interprètes : Marcelle Meyer, Juliette Meerovitch, Andrée Vaurabourg, le chanteur russe Koubitsky ; des peintres : Marie Laurencin, Irène Lagut, Valentine Gross, la fiancée de Jean Hugo, Guy-Pierre Fauconnet ; des écrivains : Lucien Daudet, Radiguet, un jeune poète que Cocteau nous amena. Après le dîner, attirés par les manèges à vapeur, les boutiques mystérieuses, la Fille de Mars, les tirs, les loteries, les ménageries, le vacarme des orgues mécaniques à rouleaux perforés qui semblaient moudre implacablement et simultanément tous les flonflons de music-hall et de revues, nous allions à la foire de Montmartre, et quelquefois au cirque Médrano pour assister aux sketches des Fratellini, qui révélaient tant d'imagination et de poésie qu'ils étaient dignes de la *Commedia dell'Arte*. Nous terminions la soirée chez moi. Les poètes lisaient leurs poèmes. Nous jouions nos dernières œuvres. Certaines d'entre elles, comme *Adieu New-York* d'Auric, les *Cocardes* de Poulenc et mon *Bœuf sur le Toit* furent continuellement ressassées. Nous exigions même de Poulenc qu'il nous jouât *Cocardes* tous les samedis, ce qu'il faisait avec la meilleure grâce du monde. De ces réunions où la gaîté et l'insouciance semblaient être le seul climat, bien des collaborations fécondes naquirent ; de plus, elles déterminèrent le caractère de certaines œuvres qui découlaient de l'esthétique du music-hall.

La Belgique fut le premier pays étranger à nous consacrer un concert sous les auspices de madame Vandervelde, la femme du ministre des Beaux-Arts. Satie, qui venait de se retirer du parti socialiste pour s'inscrire au parti communiste me recommanda de dire à madame Vandervelde « qu'Erik Satie du Soviet d'Arcueil la saluait ventre à terre ». Notre programme commençait par une introduction de Cocteau, puis Auric et moi jouâmes *Parade* à quatre mains, ainsi que ma *Deuxième Sonate pour piano et violon* (car, à cette époque, je jouais encore du violon), Germaine Tailleferre ses *Jeux de plein air* pour deux pianos. Pendant le concert, je remarquai un jeune homme qui suivait sur les partitions toute la musique que nous exécutions. Il se présenta à nous ; il jouait du piano et était absolument au courant de toute notre activité. Il s'appelait Paul Collaer.

Delgrange décida d'élargir son entreprise et de diriger des concerts de musique contemporaine. Il fit entendre *Petrouchka*, *Parade* et ma partition des *Choéphores*. Étant donné les ressources limitées dont il disposait, mon œuvre fut difficile à monter. Toujours prête à se dévouer, Bathori recruta les chanteurs et les fit répéter ; elle tint le rôle du soprano solo et de la récitante. La scène de *l'Exhortation*, écrite pour chœur parlé et batterie, nécessitait dix-sept instrumentistes supplémentaires, ce qui dépassait toutes les possibilités budgétaires de Delgrange ; aussi n'engagea-t-il que des professionnels au tarif syndical pour les instruments à roulement comme les tambours et il pria Cocteau, Auric, Lucien Daudet, Poulenc et Honegger de jouer les autres, puisqu'il suffisait de connaître

le solfège. Le concert eut lieu le 19 juin 1919 ; la scène de *l'Exhortation* fit un gros effet et fut bissée.

Je retardai mon départ pour Aix [1] pour assister au défilé de la Victoire. La nuit qui précéda le 14 juillet, l'aspect des rues fut inoubliable. On dansa à chaque carrefour au son de petits orchestres-musettes. Le 14, à l'aube, nous nous acheminâmes avec Honegger, Vaurabourg, Durey et Fauconnet vers la place de l'Étoile. Nous parvînmes tous à grimper sur un banc d'où nous pouvions dominer la foule et les alentours. Il y avait des gens partout ; chaque arbre, chaque toit, chaque balcon était une grappe humaine et, sans interruption, la foule arrivait et continuait à arriver de partout... Le défilé commença à huit heures. La Victoire si chèrement payée nous sembla enfin tangible, à portée de nos yeux, gonflant nos jeunes cœurs d'un espoir illimité. Tous les nobles chefs alliés, dont nous ne connaissions le visage que par photos ou par actualités cinématographiques défilaient en chair et en os : le maréchal Foch, le maréchal Joffre, le maréchal Douglas Haig, le général Pershing précédant les régiments français et leurs drapeaux couverts de gloire, les Anglais qui avaient groupé les leurs comme pour former une mer d'oriflammes, les Américains qui jouaient leur rythmique *Overthere*, les Belges, les Serbes... Tout alors nous parut lourd des promesses de la paix enfin retrouvée.

Pendant les vacances, mes amis Hoppenot vinrent passer quelques jours à l'Enclos ; ils ont toujours conservé, pour notre joie, cette habitude de nous consacrer un peu de temps entre deux postes éloignés. En même temps qu'eux, Cocteau et Louis Durey faisaient un petit séjour à l'Hôtel Sextius, d'Aix. Jean nous divertissait follement en nous décrivant les particularités de cet hôtel charmant. Son directeur était aussi antiquaire ; il accumulait dans les chambres de ses clients la plupart de ses trouvailles, mais s'il trouvait à les vendre, il les retirait sans les prévenir et les malheureux retrouvaient parfois leurs effets épars au milieu de la chambre pour peu qu'une commode Louis XV eût été vendue. L'hôtel organisait des représentations d'opéra-comique dans le jardin, ce qui était extrêmement bruyant : au vacarme infernal d'un orchestre incomplet, soutenu par le piano, il fallait ajouter celui du revolver de Werther, vers minuit...

Toujours hanté par les souvenirs du Brésil, je m'amusai à réunir des airs populaires, des tangos, des maxixes, des sambas et même un fado portugais et à les transcrire avec un thème revenant entre chaque air comme un rondo. Je donnai à cette fantaisie le titre de *Bœuf sur le Toit* [2] qui était celui d'une rengaine brésilienne. Je pensai qu'étant donné

1. D. Milhaud est originaire d'Aix.

2. On sait que ce nom devait devenir, par la suite, celui d'un bar connu. Voici en quelles circonstances : Darius Milhaud allait souvent voir son ami Jean Wiener au bar Gaya, où il jouait du piano. Quand le patron de ce bar, par la suite, transporta son établissement rue Boissy-d'Anglas, il demanda à Darius Milhaud et à Jean Cocteau l'autorisation de l'appeler *le Bœuf sur le Toit*.

son caractère, ma musique pourrait illustrer un film de Charlot. A cette époque, les films muets étaient soutenus par des fragments de musique classique exécutés, selon les moyens financiers des entreprises, par de grands ou de petits orchestres, quelquefois par un piano seul. Cocteau désapprouva mon idée et il me proposa d'en faire un spectable et de se charger de l'exécution. Cocteau a le génie de l'improvisation! A peine ébauche-t-il un projet qu'il le réalise aussitôt. Il nous fallait tout d'abord une garantie financière! Jean apporta le plan de la Comédie des Champs-Élysées au comte de Beaumont, qui accepta de placer à l'avance et à un prix élevé les loges et les avant-scènes. Quelques jours plus tard, comme par un coup de baguette magique, tout était vendu et le Schah de Perse donna même 10 000 francs pour obtenir une avant-scène. Les frais du spectacle étant couverts, il ne nous restait plus qu'à nous mettre au travail.

Cocteau composa un scénario de pantomime-ballet qui pût s'adapter à ma musique. Il imagina une scène dans un bar en Amérique, pendant la prohibition. Des personnages très typiques y évoluent : un Boxeur, un Nain nègre, une Femme élégante, une Femme rousse habillée à la garçonne, un Bookmaker, un Monsieur en habit. Le Barman à tête d'Antinoüs offre des cocktails à tout le monde. Après quelques incidents et diverses danses, arrive un Policier. Le bar se transforme aussitôt en laiterie. Les consommateurs jouent une scène bucolique et une pastorale en buvant du lait. Le Barman actionne le grand ventilateur qui décapite le Policeman. La Femme rousse fait une danse avec la tête du Policeman qu'elle termine sur les mains comme la *Salomé* de la cathédrale de Rouen. Les personnages quittent peu à peu le bar. Le Barman présente une immense facture au Policeman ressuscité.

Jean avait engagé les clowns du Medrano et les Fratellini pour tenir les différents rôles ; ceux-ci se pliaient avec docilité à ses exigences de metteur en scène absolument précis. Albert Fratellini, étant acrobate, put même tourner sur les mains autour de la tête du Policeman ; par contraste avec la musique rapide, Jean régla les mouvements lentement comme dans un film au ralenti. Cela donnait à tout l'ensemble un caractère irréel côtoyant le rêve. Les masques énormes prêtaient aux gestes une distinction particulière, ils rendaient les mains et les pieds imperceptibles. C'est Guy-Pierre Fauconnet qui les dessina, ainsi que les maquettes de costumes. Nous nous réunîmes un dimanche chez moi pour régler les entrées et les danses sur ma partition et pour que Fauconnet exécutât les personnages tels que Jean les lui décrivait. Nous travaillâmes si tard dans la nuit que je proposai à Fauconnet de coucher chez moi, mais il refusa et préféra rentrer à Montparnasse après nous avoir fixé un nouveau rendez-vous. Il n'y vint pas. Jean inquiet se précipita chez lui et apprit que le malheureux était mort en rentrant chez lui, en essayant d'allumer son feu ; il était très souffrant et nous l'ignorions. Il avait, paraît-il, le cœur trop gros. Nous perdions en lui un ami exquis ;

ce fut la première disparition que notre groupe eut à déplorer. Plus tard, Meerovitch, Radiguet, Emmanuel Fay, Nininha Guerra...

Raoul Dufy accepta de reprendre le travail pour *le Bœuf ;* il fit les décors et conserva les maquettes des costumes et des masques de notre ami. Nous annonçâmes trois représentations du *Bœuf*. Cocteau, nerveux craignait qu'il n'y eût personne après la première : elle devait avoir lieu à bureaux fermés ; aussi demanda-t-il à Lucien Daudet d'envoyer trois cents pneumatiques contenant un « Bon pour une petite loge ». Ce fut une cohue indescriptible dont seule la bonne volonté et l'adresse de Lucien Daudet, qui voulut bien se tenir au contrôle, surent avoir raison.

Le programme comprenait *Trois Petites Pièces montées* d'Erik Satie, écrites spécialement pour notre spectacle, le *Fox-Trot d'Auric* et les *Cocardes* de Poulenc, chantées par Koubitzky, accompagnées par le violon, la trompette, la clarinette, le trombone et la grosse caisse. Notre orchestre de vingt-cinq musiciens était dirigé par Golschmann. Cette manifestation isolée fut prise par le public et par les critiques pour une profession de foi esthétique. Ce spectacle gai, offert sous l'égide de Satie que les journaux traitaient de « fumiste », symbolisa une manifestation de l'esthétique music-hall-cirque pour le public, et le type de la soi-disant musique d'après-guerre pour les critiques. Oubliant que j'avais écrit les *Choéphores*, le public et les critiques décidèrent que j'étais un musicien cocasse et forain..., moi, qui avais le comique en horreur et n'avais aspiré, en composant *le Bœuf sur le Toit*[1] qu'à faire un divertissement gai, sans prétention, en souvenir des rythmes brésiliens qui m'avaient tant séduit et grands dieux! jamais fait rire...

DARIUS MILHAUD

1. Quelques semaines plus tard (octobre 1920), les Concerts Colonne jouèrent la *Suite Symphonique* extraite de *Protée*. La salle fut si divisée que les gardes municipaux durent évacuer certains manifestants. La première de *l'Homme et son Désir* dont il a été question plus haut devait avoir lieu en 1921. Au cours des années qui suivirent, Milhaud se rendit aux États-Unis où il étudia attentivement la musique de jazz, étude qui devait avoir une profonde influence sur les œuvres qu'il écrivit par la suite.

LES PEURS

Ils avaient parlé de la peur et la peur les avait conduits à Welamsund. Par un dimanche sans soleil de la mi-juin, ils s'avançaient vers le rendez-vous qu'elle leur avait assigné.

Entre le petit lac et la Baltique ennuyée, entre les saules qui étouffaient les rives de l'un et la falaise qui bornait l'autre, Welamsund tendait ses haies de lilas de Perse, ses bouleaux tragiques et l'obscurité de ses pins. C'était un paysage noir et blanc. Du charme des eaux et du ciel naissait un enchantement triste.

Ils s'approchèrent d'une maison rouge tournée vers la Baltique. Les arbres s'étaient écartés de sa ruine. Ils hésitèrent. Le soleil ne touchait pas le bord blanc de ses fenêtres, les vents de la mer ne venaient point s'y briser. Comme une brume à la surface de l'eau, une présence sans corps frôlait ses murs de bois. La peur était là, très loin, des haies de lilas très près de l'eau. Venus tout exprès de Stockholm pour la rencontrer, ils ne la voyaient pas encore.

Ils firent une pause. Hans Berg, leur hôte, sortit de la maison rouge. Quand il s'approcha d'eux, ils furent quatre hommes et quatre femmes. Il était de haute taille. Ses tempes étaient moins grises que ses yeux. Il souriait. Ils ne comprirent pas l'expression de son sourire.

— Soyez les bienvenus dans la maison de Christoffer Osslung...

— Qui est Christoffer Osslung ?... demanda Ulrika.

Elle était devant lui, trop proche. Elle tendait sa bouche entr'ouverte, son regard brun, « comme pour un baiser, pensa Axel, comme pour un baiser... » Il détestait Hans Berg. Il ne pouvait supporter de le voir auprès de sa femme. Ulrika et lui semblaient partager un secret qui remontait à leur commune enfance. Pour tranquilliser son âme, il chercha du regard Gunilla, leur fille. La pâle et silencieuse Gunilla s'était agenouillée dans l'herbe à l'écart des autres et avec des mots plaintifs, caressait une grosse araignée qu'ils avaient écrasée en passant. Sans répondre à la question d'Ulrika, Hans Berg tourna la tête :

— Je vous remercie d'être venus, Nils et Ingrid. Le repas que je pour-

rai vous offrir ne fera que souligner l'excellence de votre dîner... Voici huit jours déjà que nous nous sommes assis à votre table...

Par-dessus eux, il souriait au vent, aux arbres, à la mer. Il les dominait de sa forte personnalité.

— Vous souvenez-vous de notre conversation de ce soir-là ? Nous avions parlé de la peur.

Sous le regard de Hans Berg, Ingrid se serra contre son mari. Elle était laide et paraissait vieille. Brune de peau et de cheveux, elle soulignait la blondeur, la jeune beauté de Nils. « Pourquoi vous êtes-vous épousés ? disait le silence de Hans Berg, pourquoi affichez-vous si ouvertement votre contentement et votre amour ? » Mon Nils... Mon beau Nils... « En vérité, d'où prenez-vous votre sécurité ?... » Elle leva les yeux avec angoisse : le visage de Nils aussi transparent que ses yeux pâles, exprimait un calme accomplissement. Hans Berg se détourna, baisa la main de Solveig qui souriait avec incertitude, plaisanta l'absence de son mari, jeta un dédaigneux :

— Bonsoir, Ivar...

Mais Ivar, penché sur Gunilla, feignait une grande compassion pour l'insecte écrasé. L'adolescente se releva, lâcha l'araignée, se hâta de le fuir, de revenir vers les autres.

— Pourquoi nous as-tu réunis, Hans ?... demanda Ulrika, en frappant du pied. Pourquoi, ici, à Welamsund, dans cette maison qui ne t'appartient même pas ?...

Il rit. C'était un autre que lui, une présence derrière lui qui semblait rire.

— Qui t'a dit que cette maison ne m'appartenait pas ? Parce que je viens de rentrer en Suède et que tu crois tout connaître de moi ? En cinq années d'absence oublie-t-on tout un passé ? J'ai acheté depuis mon retour la maison de Christoffer Osslung...

Il fixa la maison morne.

— Est-il possible que vous l'ayez oublié ?... Christoffer Osslung, de Welamsund. Son nom fut longtemps dans les journaux et son cas ne fut jamais éclairci. Ce soir donc, je vous parlerai de lui.

Et ils entrèrent dans la demeure de cet inconnu sous le regard de leur hôte qui, lui, le connaissait. On leur montra leurs chambres. A six heures, le dîner les réunit dans la salle à manger. Les fenêtres étaient grandes ouvertes. Un yacht répétait sa blancheur dans la Baltique, l'eau et le ciel avaient la couleur grise du roc, les pins assombrissaient les rives, les têtes blanches des fleurs champêtres animaient l'herbe haute. C'était un paysage de Suède irréel, une terre sans couleur ni dimensions. Ils s'assirent autour de la table dans le bruit joyeux des conversations. Ils avaient eu tort de laisser les fenêtres grandes ouvertes. L'invisible présence qui cernait les murs rouges était aussi dans la salle à manger. Solveig frissonna. Son mari n'était pas auprès d'elle. Elle n'avait personne à qui sourire,

personne sur qui s'appuyer. Elle se sentait inférieure parmi les autres. Elle avait peur d'elle-même, peur de n'être qu'elle-même ; seul l'amour de Gunner lui donnait son poids, son importance, sa dignité. Elle enviait l'élégance d'Ulrika, le charme de Gunilla. Parce qu'elle n'avait rien à envier à Ingrid, elle se sentait à l'aise auprès d'elle. Elle voulut lui sourire, mais l'effroi venait de toucher ce visage sans lumière : les yeux sages de Nils fixaient avec attention le mobile visage d'Ulrika. Paroles et silence étaient également vains. Le « schnaps » attendait dans les verres. Ils voulurent se réchauffer le cœur avec un discours et une chanson.

— Songes-tu vraiment à passer l'hiver à Welamsund, Hans?... A Stockholm, déjà, je redoute tant l'approche de l'hiver... L'hiver, c'est la vieillesse, c'est la mort...

Et les yeux bruns d'Ulrika s'emplirent de larmes. Cette rieuse avide de sensations avouait la tristesse sans rémission de son âme, la fatigue de ses nerfs. Elle aussi laissait succomber sa joie. Elle sentait la présence inconnue que tant de bruit et de voix ne pouvait chasser. Axel la regarda avec inquiétude. Il était petit, très brun, fin de visage. Lui seul, autour de cette table, semblait de taille à s'opposer de toute la force de son ironie au dur pouvoir de Hans Berg. Il n'était venu que pour cela. Hans posa la main sur les doigts de sa voisine et répondit avec tranquillité :

— Tu me l'as déjà dit, ma chère...

Soupçonnant enfin que leur hôte les avait réunis dans un dessein bien défini, ils commencèrent à le détester et à le craindre. Il posa son regard, sans hâte, sur chacun d'eux. Solveig remarqua qu'en cinq années d'absence ses cheveux avaient blanchi et que l'orgueil de son expression ne cachait qu'une face vide. Il leva son verre. Tous imitèrent son geste, se tournèrent vers lui et avec un complaisant sourire, attendirent que, suivant l'usage, le maître de maison leur souhaitât la bienvenue. Au lieu d'un discours, il dit seulement :

— A mes peurs!... Skol!...

Et il but. Seul. Ils entendirent le tremblement du cristal contre ses dents. Ivar se pencha vers Gunilla jusqu'à effleurer ses cheveux et lui fit part de son étonnement. Le maître de maison éclata de rire :

— J'ai dit « A mes peurs!... » comme j'eusse dit : « A mes hôtes!... » Quelle est la différence?... Qu'êtes-vous tous, sinon une peur des peurs?... Ce qui vous forme, ce qui est plus vous que vous-même, votre originalité, c'est avant tout la peur que vous portez en vous, qui a développé vos habitudes, vos manies, le dessin de votre sourire, la répétition de vos gestes...

Il eût été très simple de balbutier une excuse, de se lever de table et de retourner à Stockholm. Cependant, nul ne bougea. Le sourire d'Axel ne s'était pas démenti. Lui seul pouvait affronter cette expérience avec amusement.

— Que cherches-tu à démontrer, Hans?...

— Démontrer?... Quel mot affreux... Vous souvenez-vous du dîner qu'Ingrid nous offrit, voici huit jours? Nous parlâmes de politique et de liberté... de liberté politique et de liberté individuelle. Nous autres Suédois, abhorrons les discussions. Je n'ai point ce jour-là réussi à en faire naître une. Quand je vous ai dit « Comment osez-vous vous croire libres?... Il n'est de liberté qu'individuelle. L'homme vraiment libre est celui qui s'est libéré de toute peur... », vous avez ri. En vérité, aucun de vous ne semblait comprendre la signification du mot : peur...

Il était calme. Une volonté s'affirmait dans sa voix sans passion, dans l'insolence de son regard.

— Comme vous étiez fiers de vous prétendre libres, de vous croire libres... Je voulais vous faire toucher du doigt vos peurs et les conséquences de vos peurs. Moi, voyez-vous, je ne crois pas à la liberté... C'est pourquoi j'ai acheté la maison de Christoffer Osslung que personne ne voulait habiter, c'est pourquoi je vous ai tous réunis ce soir...

« La maison de Christoffer Osslung, que personne ne voulait habiter... » La nourriture avait un goût étrange. Une présence appelée par ce nom, sans forme, sans visage rampait encore autour d'eux. On avait négligé d'ôter trop de choses. L'énorme clou dans l'encoignure, une odeur de chambres closes où toutes les maladies d'une vie se sont exhalées, des taches obsédantes sur les parois nettoyées à la hâte. Leur malaise croissait. En vain Ingrid, en souriant avec confiance, essayait-elle d'éveiller sur la bouche de Nils le même sourire...

Il ne la regardait pas.

— Libres? demanda Hans...

Avec angoisse, leurs regards allèrent vers la porte et les fenêtres. Ils étaient les prisonniers de cet homme. Il cessa de rire. Il en devint plus inquiétant :

— Naturellement, dit-il avec courtoisie, si vous avez peur, rien ne vous retient à Welamsund...

Il interrogea chaque visage. Celui d'Ulrika d'abord, comme si elle eût été maîtresse en sa demeure, puis celui des autres trois femmes, Ingrid, Solveig, Gunilla. Il rencontra l'ironique dédain d'Axel, l'expression bien ordonnée de Nils. Ivar achevait de boire son verre de vin du Chili sans avoir dit : « Skål!... » à personne. Hans appuyait sur eux son regard, les tentait, voulait influencer leur décision.

De nouveau son rire triompha :

— Libres!... Si vous étiez libres, vous partiriez tous... Toi, non, Ulrika... Mais c'est par peur que vous restez, par peur de l'opinion des autres... Et vous vous dites libres!... Vous prétendez ignorer les ondes de peur qui traversent le corps, le sursaut des nerfs qu'une sonnerie de téléphone, un télégramme, la vue d'une écriture, une détonation, le bruit d'une voix, une parole parfois ont éveillé en vous, vous prétendez effacer d'un haussement d'épaules la grande peur des vivants. Vous voulez

donc dire que vous n'avez jamais été coupables?... Que vous n'avez jamais offensé personne par un acte, par une parole, par une pensée?... Certes, vous vous croyez libres parce que vous vous êtes très jeunes débarrassés de Dieu, parce que votre peur des complexes vous a conduits très tôt à ne plus accepter d'entraves. Ne comprenez-vous pas que la crainte que les êtres s'inspirent les uns aux autres est de toute la plus constante?...

— Skôl, Ingrid!... coupa Axel, en levant son verre.

Il n'avait point de nervosité. La haine qu'il éprouvait pour Hans Berg lui donnait beaucoup de force.

— Mais enfin, dit-il, après avoir salué Ingrid, de quel droit prétends-tu nous donner une leçon d'humilité? Ne connais-tu donc toi-même aucune peur?

— J'ai cru très longtemps que j'étais un homme libre, dit Hans Berg. En fait, je l'étais. J'ai vu que je m'étais trompé quand cette peur s'est éveillée en moi. Je n'ai pas comme toi, Axel, la pusillanimité de redouter la maladie, de craindre la souffrance physique ou morale. Ma peur n'est point celle d'Ulrika que l'hiver, la vieillesse et la mort effraient. Solveig, elle, cherche Dieu et redoute le monde, redoute de se sentir inférieure et laide parmi ses semblables. Il lui arrive encore de redouter l'au-delà. Ma frayeur ne s'apparente point davantage à celle d'Ingrid, qui redoute les insectes et les inconnus, qui craint d'être seule et qui tremble la nuit, qui ne veut pas perdre ce qu'elle aime et certes, je ne connais point ces tourments de chaque instant qui rongent les snobs.

Il détailla d'un air dégoûté le charmant visage d'Ivar...

— Pourquoi, en vérité, ne nous enseigne-t-on pas davantage l'effroi de la vanité, qui est cause de presque toutes nos souffrances? Mais c'est de ma peur que je parlais.

Éloquemment, le regard de Hans Berg glissa de Nils vers Ingrid, de cette grande beauté d'homme à cette laideur féminine, de la jeunesse à la maturité.

— Elle ne se compare pas à celle que vous avez connue, Nils — et négligeant la rougeur et le mouvement furieux du jeune homme, il poursuivit — Même l'intrépide Gunilla, qui joue avec les araignées et qui charme les souris, vit dans l'effroi...

La jeune fille leva sur lui ses larges yeux qui contenaient un reproche devant la vie et il détourna aussitôt les siens sans nommer sa peur.

— Allons, énuméra-t-il avec orgueil, je peux supporter la solitude la nuit, l'hiver, les hommes, les bêtes, la souffrance, la maladie, la mort, la jalousie, l'opinion du monde et la pauvreté même, mais cependant le bruit d'un pas dans la rue, le craquement d'une feuille, un regard trop appuyé me font peur. Dès lors, j'ai conscience d'avoir perdu ma liberté et je sais que ma peur est la même que celle de Christoffer Osslung.

Le nom tomba entre eux comme une menace. Sa main s'attarda sur

le manche d'argent du couteau, joua distraitement avec la lame, en éprouva le fil. Ses yeux avaient la couleur du roc et de la Baltique. Ulrika avait appuyé le coude contre la table et son front contre ses doigts. Elle aussi contemplait la mer avec une expression de complet désespoir et quand Hans Berg redressa la tête, il put sourire. A côté de chacun de ses hôtes — à côté d'Axel lui-même dont la main droite glissée sous le veston semblait surveiller les mouvements du cœur — il voyait la peur qu'il avait nommée, qu'il avait rendue visible. Déjà ils n'avaient plus l'apparence d'hommes et de femmes libres.

— Allons, dit-il, affectant l'insouciance, je suis le plus triste des hôtes... Skōl, Solveig!...

Ils burent les yeux dans les yeux, en pensant à autre chose et après s'être salués avec solennité, ils reposèrent leurs verres. Ils se levèrent enfin de table, ils avancèrent d'un pas incertain comme s'ils avaient trop bu. Les mots qui devaient remercier le maître de maison ne leur vinrent pas facilement aux lèvres. Ils s'assirent dans le salon qui s'ouvrait sur la mer.

— Vous ne me parlez pas de Christoffer Osslung, dit Hans, n'avez-vous donc aucune curiosité?...

Ils craignaient la résonance de ce nom. Le cœur d'Ingrid se mit à battre. Elle se courba en deux, appuya la main contre sa poitrine.

— Eh bien, dit Axel, en secouant son allumette, puisque tu nous as réunis pour nous entretenir de ce mystérieux individu, ne perdons plus de temps. Après cela, nous pourrons enfin nous distraire... Qui donc était ou est Christoffer Osslung?

Hans Berg allongea le bras, atteignit un cendrier, écrasa sa cigarette et sourit :

— Il y a ce soir dix années que trois meurtres ont été commis dans cette maison. Christoffer Osslung était l'assassin.

Ingrid étouffa un cri. Gunilla s'était levée, s'était tournée vers les livres et refusait de l'entendre. Le souvenir revenait avec hésitation sur le visage des trois hommes.

— Ah! je vois que le nom de Christoffer Osslung ne t'est pas tout à fait inconnu, Ulrika. A l'endroit où tu te tiens, dans le fauteuil même où tu es assis, le vieux Per Osslung trouva la mort, voici dix ans ce soir...

Ivar se rapprocha. Son pas les fit sursauter. Ulrika s'était levée pour fuir ; avec un rire nerveux, elle s'assit à nouveau et serra ses jupes autour de ses genoux. Nils tournait la cuiller dans sa tasse. Il essaya de la porter jusqu'à sa bouche, mais le café avait une odeur étrange et il reposa la tasse sans avoir bu. Les gestes les plus quotidiens étaient chargés de sens et d'embûches. Ivar lâcha la cigarette dont il n'avait tiré que deux bouffées. Lui aussi, eux tous, renonçaient à se défendre. Solveig serrait

son petit visage entre ses paumes et l'on ne voyait d'elle qu'un front accablé.

— Est-il possible que vous ayez oublié cette tragédie ?... J'étais alors en Allemagne, dans la famille de ma mère. Nous recherchâmes sans fin l'explication de ces crimes. Que Christoffer Osslung, qu'un baron Osslung ait pu tuer trois personnes sans le moindre motif, sans but, sans profit... Vous n'en fûtes donc pas étonnés ?...

Il s'était appuyé contre le dossier du fauteuil et sa main tombait avec nonchalance sur l'accoudoir. Il se tenait très droit.

— Faut-il vous rappeler les circonstances de ce drame ?... Barbro Osslung, la sœur de Christoffer, s'étonna ce soir-là du calme inusité qui régnait dans la maison. La migraine l'avait retenue tout le jour dans sa chambre. Elle descendit en appelant son père et, comme elle atteignait le vestibule, elle marcha dans un liquide rouge et épais. Elle cria avec angoisse le nom de son père. La maison était silencieuse. En tremblant, elle poussa la porte du salon, cette porte que voilà. Le baron Osslung était affaissé dans ce fauteuil et son menton touchait sa poitrine. Barbro se précipita vers le vieillard. Il était déjà froid...

Sans gestes, avec un dédain complet de l'effet, par le seul pouvoir de sa volonté, Hans Berg les contraignait à l'écouter, les obligeait à voir, à être témoins de ce meurtre. La peur naissait de ses paroles. Ils la sentaient entre eux...

— En grand besoin de secours, Barbro appela son frère. Elle répéta son nom, elle le cria en vain à tous les échos de la maison. Elle craignit pour lui. Elle redoutait de faire un pas dans ce salon ensanglanté, dans cette maison silencieuse. Son père était tombé sous les coups d'un assassin. Elle se reprocha le sommeil qui l'avait protégée. Le pressentiment l'atteignit que ce cadavre n'était pas le seul, que cette maison, sa maison, ne contenait plus que des morts. Elle eut la force de se précipiter, de revenir vers le couloir, d'appeler : « Britt... Ann-Mari... », mais les servantes ne répondirent point et quand elle poussa la porte de la cuisine, elle buta contre deux cadavres...

Solveig eut froid à la nuque et se retourna. Ivar, debout derrière elle, s'accrochait au dossier du fauteuil. Ingrid serrait dans les siennes la main secourable de son mari. Solveig réclamait douloureusement la présence de Gunnar. Jamais elle n'avait connu un besoin aussi profond de lui. Elle ne comprenait point où leur hôte voulait les mener. Elle détestait sa brutalité, elle détestait cette maison où trois meurtres avaient été commis. Sa peur grandissait.

Elle était passée tout entière au pouvoir d'un inconnu fou et cruel, qui avait nom Hans Berg.

— Barbro Osslung n'avait pas plus de dix-huit ans. Elle vit ses mains couvertes de sang, elle courut de nouveau auprès de ce père aux yeux grand ouverts, dans ce pâle visage étranger, elle essaya de comprendre

la signification du mot « Mort ». Elle sut qu'elle était seule. Elle courut au téléphone, appela le docteur, la police...

Ils courbaient les épaules. Ivar, qui craignait le sang, reculait de fauteuil en fauteuil, fuyait celui où Ulrika était assise, celui qu'un autre avait souillé de sa mort et qui semblait si bien s'adapter à toutes les carrures. Ulrika tenait bon. Elle gardait le même sourire raide, le même regard fixe. Tous avaient en bouche un goût de maladie.

— Je vais être bref. L'ordre le plus parfait régnait dans la maison. Aucun vol n'avait été commis. Les soupçons de la police se portèrent aussitôt sur Christoffer Osslung. Il donnait, le lendemain soir, à Upsala, un grand dîner pour marquer la fin de ses années d'études. Sa jeune femme, Valborg, devait y assister. Elle aussi était de Welamsund. Il l'avait séduite. Mariée depuis trois mois, elle relevait de couches difficiles. Ils s'aimaient sincèrement. La police apprit qu'il portait toujours sur lui un revolver. On redouta qu'avant de se laisser arrêter, il n'eût le temps de tirer. On décida de le prendre par ruse. Le dîner fut donné à Upsala, à la maison de Dalécarlie. La fête fut joyeuse, une fête d'étudiants comme il s'en donne encore à Upsala. Christoffer ne fut pas le moins gai. On but beaucoup. Il prenait soin que sa jeune épouse, Valborg, s'amusât. Mais elle, si docile, ne semblait point partager sa gaîté. On m'a dit combien elle était belle, on m'a dit aussi combien elle était triste. A chaque fois que son regard croisait celui de son mari, le rire quittait ses lèvres. Vers la fin du repas, un domestique s'approcha de Christoffer : on l'attendait dans la bibliothèque. Le jeune homme jeta autour de lui un regard qui parut comprendre, mais aussitôt il affecta la gaîté :

» — Buvez sans moi, camarades... dit-il joyeusement. Voici qu'un inconnu me demande. Nous l'inviterons à se joindre à notre petite fête... Dans un instant, je serai de retour...

» Et se penchant vers Valborg, il lui toucha le bras et lui sourit d'un air hagard :

» — Quelqu'un demande à nous voir, chérie... Quelqu'un que personne jamais n'a fait attendre.

» Elle hésita. Ceux qui l'ont vue en cet instant ont dit qu'elle ressemblait à ces lièvres qu'une hermine fascine...

» — Lève-toi, dit-il.

» Elle lui obéit ; elle lui avait toujours obéi. Et sans doute ses genoux défaillaient-ils sous elle, car il lui prit le bras. Elle était prisonnière de son destin. Elle ne pouvait plus se détacher de lui. Elle marcha donc comme une condamnée que le bourreau soutient jusqu'à l'échafaud. Lui souriait du même sourire hagard, plein de défi. Ainsi, ils quittèrent la grande salle. Il vit que le vestibule était gardé, que la rue était gardée. On lui murmura :

» — Voulez-vous monter, monsieur le baron Osslung ?... On vous attend dans la bibliothèque...

» Sans doute éprouva-t-il quelque réconfort à s'entendre appeler pour la dernière fois « Monsieur le baron Osslung ». Valborg s'arrêta sur la première marche. Elle n'était déjà plus qu'une tache blanche dans l'obscurité, elle n'était plus qu'une ombre.

» — Viens, dit-il... On nous attend...

» Et elle monta lentement la main traînant sur la balustrade de chêne. Il épandait sur elle, en une seule fois, ces réserves de patience et d'amour qui devaient leur durer une vie entière. Il la soutenait, il la portait presque. Malgré la force et la volonté que lui prêtait son compagnon, elle ne put aller plus loin. Au tournant de l'escalier, sur l'étroit palier, au-dessous de l'effigie d'un défunt maître de l'Université, elle s'affaissa dans un fauteuil.

» — Christoffer, que vas-tu faire?... Pourquoi te demande-t-on?... Qui te demande?....

» Mais elle connaissait la réponse. Elle tendait vers lui son regard, son visage, ses mains et son amour sans défaillance. Il se pencha, sourit avec tendresse et baisa longuement les lèvres de sa femme. Tandis qu'il l'embrassait, sa main à travers la poche leva le revolver. Elle tomba, la bouche encore ouverte par son baiser. Et quand cette femme que son corps avait connue ne fut plus même un corps, il sortit son arme, la pressa contre sa tempe et tira. Ainsi mourut Christoffer Osslung dont nous habitons la demeure. »

Hans Berg se tut. Gunilla avait quitté l'ombre et les livres et s'approchait. Le reproche de ses yeux doux et tragiques avait trouvé son objet. Elle ne s'opposait pas au récit achevé. Elle tremblait. Et lui seul savait que cette adolescente si proche de lui pouvait supporter l'imagination de ces meurtres, mais non pas le baiser que le criminel avait offert comme un piège. Cette peur de l'amour qu'elle portait en elle, que les constantes approches d'Ivar exaspéraient, elle ne pourrait plus la nier. L'amour, c'était donc cela : une caresse sur un meurtre, un mensonge tendre sur un geste de mort. Sa bouche était entr'ouverte comme la bouche de Valborg dix ans auparavant, mais ses yeux ne semblaient pas voir le monde brutal et la cruauté sans rémission des sens.

Elle était raide de peur devant la vie.

— Pourquoi effraies-tu cette enfant?... dit Axel. Quel est ce jeu de mauvais goût?

Hans Berg regardait Gunilla. Il ne répondit pas aussitôt. Il soupira et s'abandonna contre le dossier du fauteuil. Une pensée venait de le vaincre. Ses yeux perdirent leur couleur. Plus rien n'avait de signification. Il renonçait à poursuivre le débat.

— De mauvais goût, oui, Axel... Mais pourquoi aviez-vous le mauvais goût de vous prétendre libres, de condamner l'esclavage des autres?... Qu'a été votre vie?... Vous n'avez jamais combattu, vous avez échappé

à la guerre et à toutes ses tentations. Vous avez vécu une existence protégée, gâtée, préservée et vous vous vantez de ne pas connaître la peur, d'être libres comme si vos mérites seuls vous avaient valu ce privilège... Mauvais goût, oui, dit-il avec lassitude, mais pensez-vous que mon récit vous aurait atteint, si le destin de Christoffer Osslung ne ressemblait pas aux vôtres ?... Il appartenait à votre monde, il avait reçu la même éducation que vous. Ses parents, comme les vôtres, ne craignaient pas Dieu, l'ont élevé dans la peur des complexes. Il a grandi sans contrainte, sans discipline, sans frein. Oui, il fut élevé à ne rien redouter... Et ils croyaient ainsi en être quittes avec la peur!...

Il se leva, passa devant Ulrika sans lui donner un regard, appuya un instant son front sur le calme du paysage. Déjà, il revenait vers eux. Son énergie et sa dureté ne l'animaient plus...

— Les journalistes, la police les psychiâtres, les amis des Osslung ont cherché à comprendre pourquoi Christoffer avait tué ce père qui l'adorait, avait tué ces vieilles servantes qui l'avaient connu tout enfant. Il aurait tué sa sœur s'il avait connu sa présence. Un crime de fou, a-t-on dit... Non, je vous l'affirme, l'homme n'était pas fou. La peur le poussait. A l'origine de tout crime, il y a la peur. A l'origine de cette affreuse tragédie, on trouverait toutes les peurs qui vous rongent...

Sa voix s'était élevée et retombait sur eux, mais il ne les voyait plus. Il marchait de long en large, répétant le chemin qui avait conduit le criminel vers son crime ; les sentiments qui avaient traversé l'autre, dix ans auparavant le pénétraient à son tour. La peur qui possédait ses hôtes n'avait fait que changer d'objet...

— A Welamsund, deux ans avant la tragédie, un homme, un prêteur, un usurier fut assassiné. On chercha en vain le meurtrier. C'est pourquoi le baron Osslung fut tué à son tour deux ans après. Pour son malheur, il avait découvert le criminel. Par peur de ne pouvoir payer ses dettes et tenir sa parole, par peur de l'opinion du monde, par peur de la pauvreté, Christoffer Osslung avait tué l'usurier. Son père le pressa de se découvrir, de se livrer à la police, le menaça. Et par peur de la honte et de la souffrance, le jeune homme tua son père et fut entraîné à tuer les servantes qui avaient découvert son crime. Par peur jalouse de la laisser derrière lui, il tua Valborg. La peur est la seule servitude. Par-dessus tout, l'homme craint de se connaître. Si la police n'avait pas arrêté Christoffer Osslung, il se serait tué par peur d'être soi...

Il pencha la tête. Sa main s'était posée sur une table chargée de livres. Il ne voyait plus ses hôtes. Il refusait de voir Gunilla. Son visage aux belles lignes dures s'était ouvert et tout le gris du paysage, tout son vide infini venaient s'y refermer. Il n'était plus qu'un avec la terre. Solveig, qui le regardait, pâlit. Il avait sur lui la couleur de la mort. Il était encore parmi eux comme leur guide, comme leur maître en désespoir, mais il les avait abandonnés, il les avait laissés loin derrière lui. Il ne se

défendait plus contre sa peur. Axel se leva, sûr enfin d'être le plus fort.

— Est-ce en Allemagne, pendant la guerre, que tu as commencé à réfléchir au destin de Christoffer Osslung?... Que tu as comparé l'identité de vos destins et de vos peurs?... Ou depuis la défaite de tes armes?...

Solveig fixait Hans Berg avec un effroi croissant. Ses oreilles avaient une singulière couleur verte. Il se défendit dans un sursaut dédaigneux. Il ne répondit pas. Axel poursuivit, tenant enfin sa revanche :

— Comme à lui, quelque chose est arrivé dans ta vie qui t'a séparé, éloigné de tous et de tout. C'est la peur... Oui... Mais une peur que tu nous en veux de ne pas connaître, une peur que tu voudrais que nous éprouvions, une peur dans laquelle tu essaies de nous entraîner pour que nous partagions ta solitude de maudit...

Il ne nomma pas cette peur. Il dit doucement :

— Tu étais né parmi nous, Hans, cependant. Tu étais né Suédois...

Hans Berg sourit, se retrouvant dans un visible effort :

— Allons, je vois que je ne vous ai pas convaincus. Je suis battu par mes propres armes, Ulrika, ma chère...

Il tourna les yeux vers elle comme s'il essayait encore d'accrocher son regard à un point sûr, réel, comme pour se convaincre qu'il était encore là, encore vivant. L'émouvant visage de Gunilla se glissa entre eux, les empêchant de se voir.

On dormit peu cette nuit-là dans la maison rouge où trois meurtres avaient été commis. La nuit de Welamsund — une de ces nuits d'été suédois qui ne sont jamais que crépuscule ou aube — fut calme. La mer clapota contre le roc, le lac frémit sous les saules, les haies de lilas prirent la couleur de l'ombre. A deux heures, les oiseaux chantèrent.

Quand vint le matin, ils trouvèrent dans le fauteuil qu'Ulrika occupait la veille le cadavre de leur hôte. Hans Berg avait appuyé le revolver contre sa tempe. Il était froid et raidi. Axel ne permit pas à sa femme de s'approcher du mort. Ivar s'était enfui. Les yeux de Gunilla parurent comprendre. Solveig et Ingrid entraînèrent Ulrika loin de la maison rouge et de la mer morose, mais toute fuite était impossible. Elles auraient toujours devant elles l'hiver, la vieillesse et la mort...

Axel eut un geste étrange. Appelant Nils à l'aide, il déchira la chemise, leva le bras qui avait été celui de Hans Berg. Leurs mains bientôt furent couvertes de sang.

— Nils..., dit-il.

Il réclamait son attention. Sous le numéro du groupe sanguin, deux lettres indélébiles marquaient la chair morte : S.S.

AGNÈS CHABRIER

HÉRÉDITÉ ET GREFFE

Le 28 août 1948, par décision du Presidium de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., plusieurs savants, dont le célèbre biologiste Orbeli, qui occupaient divers postes dans des institutions scientifiques, étaient relevés de leurs fonctions. Tous étaient partisans de la théorie chromosomique de l'hérédité, qui est actuellement considérée en Russie comme idéaliste et réactionnaire. A cette théorie le « parti » oppose les idées de Mitchourine-Lyssenko qui ont dorénavant valeur de vérité officielle et incontestable. (N.D.L.R.)

« Un événement scientifique... Une révolution dans la biologie... La génétique mendélo-morganienne s'effondre... La théorie chromosomique est mise à mal... » Voilà ce que, depuis quelques semaines, on peut lire dans la grande presse. Que valent ces affirmations péremptoires ? Est-il vrai qu'un renouveau complet se prépare dans nos façons de concevoir les phénomènes de l'hérédité ?

Pour ma part, et quelque effort que j'aie consacré, en ces derniers vingt ans, à la diffusion des idées mendéliennes, corroborées et complétées par l'œuvre admirable de Morgan, je suis tout prêt — ai-je besoin de le dire ? — à m'incliner devant une nouvelle avance du savoir, dût-elle frapper de caducité telle ou telle notion de la biologie classique ; mais encore faut-il être assuré que les découvertes annoncées ont bien toute la signification qu'on leur prête et qu'elles commandent l'abandon de positions théoriques tenues jusqu'ici pour inexpugnables.

Voici, en gros, comment se pose le problème.

A l'occasion d'une ample discussion, qui s'est récemment déroulée en U.R.S.S. devant l'Académie d'Agronomie, on a vu s'affronter deux conceptions différentes de l'hérédité, respectivement soutenues par les représentants de la génétique classique et par les disciples de Mitchou-

rine[1]. Ceux-ci ont, incontestablement, remporté la victoire sur leurs adversaires, en ce sens qu'ils eurent les honneurs des conclusions et des décisions officielles qui sanctionnèrent le débat ; mais il va de soi qu'en matière de science, on ne saurait s'en remettre à ce mode d'arbitrage, si bien que la question reste aujourd'hui entière de savoir de quel côté se trouvaient les meilleurs défenseurs du vrai.

D'après les partisans de la Génétique classique (ou mendélo-morganienne), l'hérédité d'un très grand nombre de caractères organiques est due à la transmission d'une substance spéciale, contenue dans le noyau cellulaire et, plus précisément, dans ces particules permanentes et dénombrables qui ont reçu le nom de *chromosomes*.

Cette *théorie chromosomique de l'hérédité* n'est plus aujourd'hui contestable dès lors que la transmission des caractères, telle que la révèlent d'innombrables expériences de croisement. suit à la rigueur la distribution des chromosomes parentaux.

La Génétique classique, au demeurant, n'écarte pas la possibilité d'autres modes d'hérédité : elle tient même pour très vraisemblable que certains caractères se transmettent par le protoplasme entourant le noyau. Mais, de toute manière, elle considère l'hérédité comme un *phénomène strictement cellulaire* et estime que la substance héréditaire, logée dans la cellule germinale, ne peut recevoir aucune modification spécifique sous l'influence des humeurs ou des sucs de l'organisme porte-germe. Aussi ne voit-elle aucun moyen d'admettre que des modifications affectant l'organisme dans son ensemble puissent s'inscrire dans les cellules germinales. En d'autres termes, elle ne croit pas à *l'hérédité des caractères acquis*, et, sur ce point, elle a pour elle tout ensemble la présomption théorique et — jusqu'ici — l'évidence expérimentale.

Au contraire, les biologistes de l'école « mitchourinienne », dont le chef est actuellement le botaniste T. Lyssenko[2], estiment que la substance héréditaire peut être influencée par les humeurs ou les sucs de l'organisme parental. Ils admettent donc sans difficulté l'hérédité des caractères acquis et prétendent même en avoir apporté la démonstration : d'après Lyssenko, il serait possible, en soumettant des végétaux à des conditions déterminées de milieu (abaissement de température, par exemple), de provoquer en eux des variations qui se montreraient transmissibles à la descendance.

1. Ivan Vladimirovitch Mitchourine, né en 1855, mort en 1935, était un arboriculteur amateur de grande renommée ; il fonda, en 1888, une pépinière près de la ville de Koslov (aujourd'hui Mitchourinsk). Le Gouvernement soviétique encouragea ses recherches et lui donna d'énormes moyens d'action.

2. Trophime Denissovitch Lyssenko, né en 1898, est connu par l'invention de la « vernalisation » (méthode permettant d'accélérer la végétation et la maturité des plantes). Il est président de l'Académie d'Agronomie de l'U.R.S.S.

En faveur de leur nouvelle conception de l'hérédité, ils invoquent, notamment, la création d'*hybrides végétatifs* ou *hybrides de greffe*[1], qu'ils prétendent obtenir par centaines sinon par milliers. Ces hybrides de greffe constitueraient de nouvelles variétés ou de nouvelles espèces de plantes, obtenues par la jonction artificielle de deux variétés ou espèces différentes ; n'importe quelle particularité raciale ou spécifique pouvant, d'après les mitchouriniens, être transférée de la plante greffée (greffon) à la plante-support (sujet ou porte-greffe), et réciproquement, on aurait le moyen de créer ainsi une multitude de types neufs combinant de façon variable les caractères du porte-greffe et ceux du greffon.

A ce phénomène d'*hybridation par la greffe*, les mitchouriniens attachent, et à juste titre, une grande valeur théorique, car ils y voient « la preuve convaincante de la justesse de leur conception », et en même temps « un obstacle insurmontable pour la théorie mendélo-morganienne ».

« Je me suis arrêté, dit Lyssenko, sur les hybrides végétatifs, comme servant de matériel scientifique important, ayant une grande signification instructive... Il est impossible que des chromosomes puissent passer de la greffe au support, et inversement... Les expériences d'hybridation végétative démontrent indiscutablement que toutes les particules du corps vivant, y compris les matières plastiques, les sucs, possèdent des qualités d'hérédité[2]. »

Il est parfaitement exact que la démonstration d'une pareille « hérédité par les sucs » doterait la biologie d'une importante nouveauté expérimentale. Sans renverser aucunement la théorie chromosomique, établie sur d'innombrables faits, désormais hors de conteste, elle nous mettrait en présence d'un mécanisme insoupçonné de transmission héréditaire, mécanisme d'autant plus intéressant à connaître qu'on se trouverait plus embarrassé pour l'intégrer aux mécanismes déjà connus.

L'attitude de la science à l'égard de l'hybridation par la greffe a grandement varié au cours des âges. Aussi ferons-nous d'abord un

1. Chacun sait qu'on peut prélever un fragment de plante (bourgeon ou rameau), pour l'insérer, à la faveur d'une entaille, dans la tige d'une autre plante : la soudure s'établira entre la partie détachée *(greffon)* et la partie fixe *(porte-greffe)*, de sorte qu'elles ne formeront plus qu'un seul individu de provenance mixte. On réalise également des « greffes par approche » en accolant, par une ligature bien serrée, deux rameaux sur chacun desquels on a pratiqué une incision. En général, l'opération de greffe ne réussit qu'entre plantes appartenant à des espèces voisines ou, du moins, à des genres voisins. Fréquemment utilisée dans la culture des arbres fruitiers (poirier greffé sur cognassier ou néflier, pêcher sur prunier ou amandier, etc.), la greffe présente divers avantages : elle permet de maintenir en vie des plantes délicates en leur fournissant un support étranger, plus robuste ; de cultiver sur un sol donné des plantes n'ayant pas les racines appropriées à ce sol ; de multiplier des plantes qui se reproduisent difficilement par les procédés ordinaires, etc.

2. Voir *Europe*, octobre 1948, p. 145.

rapide historique de la question, après quoi nous indiquerons les fortes raisons pour lesquelles on ne peut faire autrement, jusqu'à nouvel ordre, que d'accueillir avec quelque scepticisme les assertions de l'école mitchourinienne.

*
* *

En premier lieu, il faut s'entendre nettement sur ce qu'on appelle l'hybridation par la greffe.

Lorsqu'on greffe, l'une sur l'autre, deux variétés ou deux espèces de plantes, on ne constate d'ordinaire aucun effet *direct*, se traduisant par un échange de caractères entre le porte-greffe et le greffon. Toutefois, on peut observer, chez le greffon, quelques modifications superficielles, de taille, de précocité, de longévité, modifications dues au changement de nutrition et analogues à celles que peut déterminer un changement dans la composition du sol. Exceptionnellement, une substance caractéristique, véhiculée par la sève, peut passer d'une plante à l'autre (par exemple, l'alcaloïde atropine, dans la greffe de belladone sur tomate), ou encore un virus, comme celui qui provoque la « panachure » des feuilles. Enfin, il peut se constituer, au voisinage de la zone de jonction, des bourgeons *chimères*, formés par un mélange intime de tissus provenant à la fois du porte-greffe et du greffon. Mais tout cela est étranger au problème qui nous occupe, et qui concerne exclusivement l'influence que peut exercer le porte-greffe sur la descendance du greffon, ou le greffon sur la descendance du porte-greffe[1].

D'après L. Daniel, ce fut un horticulteur du XVIe siècle, Dany de Brossard, qui le premier affirma que, dans les greffes de pommiers, la qualité du pépin est altérée par le porte-greffe.

En 1639, Jacques Boyceau, auteur d'un *Traité du Jardinage*, mentionne plusieurs faits précis :

« J'ai vu un pépin de pomme de Calville, laquelle était rouge en dedans et en dehors, et qui provenait d'une greffe sur Reinette, produire un arbre dont le fruit rappelait la forme du Calville, mais était blanc partout et avec quelques taches rouges sur la peau. Son goût, son odeur, sa chair, rappelaient à la fois la Calville et la Reinette sur laquelle la première avait été entée.

» Une pavie, espèce de pêche jaune, avait été entée sur un pêcher à fruit blanc ; or, un noyau de cette pavie fournit un pêcher qui produisit un fruit blanc la première année de fructification et jaune les années suivantes. »

Encore que Daniel tienne ces résultats pour douteux, car ils pouvaient provenir d'une hybridation sexuelle méconnue, il les juge très

1. Cette forme d'hybridation par la greffe est qualifiée par L. Daniel d'*indirecte*.

remarquables en ce qu'ils font entrevoir « la possibilité de créer des variétés nouvelles par la greffe suivie de semis[1] ».

La méthode de Boyceau fut appliquée plus tard par Knight à la création de nouvelles variétés de cerisiers. Mais, dans l'ensemble, l'idée allait gagner de plus en plus, parmi les botanistes et les horticulteurs, que les modifications apportées à la greffe sont complètement illusoires, si bien que, vers la fin du XIXe siècle, on tiendra couramment pour établi que la greffe est *incapable de déterminer des variations héréditaires*[2].

Cependant, Bailey, en 1891, signale des faits d'hybridation indirecte fournis par des greffes de tomates et, surtout, L. Daniel, en France, consacre à cette question une série d'expériences consciencieuses, dont il prétend tirer des conclusions positives en faveur de l'hybridation indirecte par la greffe.

Greffant l'alliaire — crucifère à odeur d'ail — sur le chou commun, il affirme que les graines produites par le greffon donnent naissance à des plantes d'aspect spécial, qui diffèrent sensiblement des alliaires typiques. Les racines, plus développées et plus épaisses, montrent une tendance marquée à la tuberculisation; les tiges, plus tendres, sont plus nombreuses et moins hautes; les feuilles, plus rapprochées, plus larges et vertes, dégagent une odeur mixte, qui tient à la fois de l'alliaire et du chou.

L. Daniel crut également avoir créé une variété nouvelle de chou, plus résistante au froid, par la greffe du chou-rave sur le chou de Mortagne; d'autres chercheurs annoncèrent des résultats analogues, concernant la pomme de terre, le haricot, la vigne, etc. Au point qu'un disciple de L. Daniel, le docteur A. Gautié, n'hésitait pas à écrire, en 1907, dans un petit volume sur *les Théories et les Applications nouvelles de la Greffe*[3], que, ces nouvelles expériences ayant détruit « le dogme de l'immutabilité par la greffe, sur lequel savants et praticiens avaient vécu depuis des siècles », il apparaissait maintenant comme possible « d'obtenir par la greffe de véritables hybrides, comparables par leurs caractères et leurs propriétés à ceux qui proviennent des croisements sexuels... Les caractères acquis par le greffon peuvent dans beaucoup de cas se transmettre par hérédité à la descendance qui provient de la graine et être fixés ensuite par sélection... L'horticulteur pourra donc employer une méthode différente de celles qui ont été suivies jusqu'ici pour la

1. Influence du sujet sur le greffon. *Année biologique*, 1895, p. 269.

2. Rappelons que le grand Darwin admettait l'existence des hybrides de greffe où il voyait « un fait important, appelé à modifier tôt ou tard les opinions des physiologistes concernant la reproduction sexuelle » (*Variation des Animaux et des Plantes*, trad. franç., I, p. 430).

3. Masson, p. 191.

création des variétés nouvelles, et les résultats déjà obtenus avec cette méthode montrent quelle en est la valeur ».[1]

Un tel enthousiasme était prématuré, car les expériences de Daniel et de ses continuateurs soulevèrent de vives critiques ; sans qu'on puisse entrer dans le détail de celles-ci, on se bornera à dire que tous les résultats d'abord attribués à l'hybridation de greffe ont été, en fin de compte, expliqués par d'autres causes (impureté génétique du matériel employé, mutation, chimères, retour atavique, etc.).[2]

Il ne faut pas oublier que les travaux en question avaient été exécutés dans la période « prémendélienne », et alors que les rigoureuses méthodes de la génétique n'avaient pas encore apporté lumière et précision dans l'étude des variations héréditaires. Depuis que, préalablement à tout essai de ce genre, l'on s'attache à purifier soigneusement les souches utilisées, de manière à savoir très exactement quels sont les caractères qui peuvent apparaître dans la descendance et ceux qui ne le peuvent pas, on n'a jamais observé, à la suite d'une greffe, la formation d'une variété nouvelle[3].

Telle était, du moins, la conclusion unanimement acceptée avant que l'école mitchourinienne n'eût, de nouveau, forcé l'attention sur l'hybridation par la greffe.

Les expériences invoquées par Lyssenko sont tout à fait du même style que celles de Daniel. Sur une tomate à feuilles de pommes de terre (c'est-à-dire à feuilles simples) et à fruits rouges et oblongs, le botaniste soviétique greffe une tomate à feuilles ordinaires (c'est-à-dire à feuilles composées) et à fruits blancs un peu jaunâtres :

« Aucune transformation ne fut remarquée ni sur le support ni sur la greffe pendant la première année.

» On récolta les graines des fruits du support et de la greffe, et on les sema.

» Les graines des fruits du support donnèrent des plantes qui, dans leur majorité, ne se distinguaient pas de l'espèce originelle, c'est-à-dire possédant des feuilles de pomme de terre et des fruits rouges et oblongs. Six plantes avaient des feuilles composées et certaines de ces plantes avaient des fruits jaunes, c'est-à-dire que les feuilles et les fruits s'étaient transformés sous l'influence de la greffe. »

1. Le biologiste Yves Delage tenait l'hybridation de greffe pour possible : « Il y a là une sorte d'hérédité par les sucs organiques, en dehors du plasma germinatif, qui est du plus haut intérêt pour le biologiste » (*L'Hérédité et les grands Problèmes de la Biologie générale*, p. 278, 1903).

2. « Nous cultivons au Muséum de Paris les prétendus hybrides de greffe de Daniel. Ce sont ou des chimères, ou des hybrides sexuels, ou des erreurs de détermination botanique » (A. Chevalier, La polémique des biologistes mitchouriniens et mendélo-morganiens en U.R.S.S., *Revue internationale de Botanique appliquée*, janvier-février 1949).

3. « C'est en vain qu'une plante greffée depuis de longues années semble douée de caractères nouveaux ; ces caractères ne sont pas imprimés dans les cellules germinales. » (H. Colin, *De la Matière à la Vie*, p. 248.)

« Ce n'est pas, ajoute Lyssenko, sur toutes les plantes, loin de là, qu'on peut observer des différences visibles pendant l'année de la greffe, ni même dans la première génération des semences obtenues. Malgré cela, nous avons déjà toutes les raisons pour affirmer qu'il n'y a pas de greffe faite sur une plante jeune par son stade de développement, qui ne donne pas de transformations de l'hérédité[1]. »

Que faut-il penser de cette expérience et, plus généralement, de toutes les expériences des mitchouriniens concernant l'hybridation par la greffe ?

Certes, il est toujours imprudent, en science, de se prononcer sur des travaux dont on ne connaît pas exactement les conditions techniques ; mais, dans le cas présent, il est impossible de ne pas évoquer les très nombreuses causes d'erreur et d'illusion qui ont vicié les recherches antérieures, et contre lesquelles il n'est pas certain que les investigateurs soviétiques se soient prémunis avec tout le soin nécessaire. On ne réussit pas à dissiper nos doutes en nous affirmant, avec une naïve présomption, que « les mitchouriniens sont des expérimentateurs infiniment plus habiles que les morganistes-mendélistes[2] ».

Tant qu'il n'aura pas été prouvé de façon irréfutable que les résultats en cause ne peuvent recevoir d'autre interprétation que celle d'une hybridation par la greffe, la plus élémentaire prudence scientifique commande qu'on s'en tienne aux conclusions classiques, admises par l'ensemble des chercheurs compétents.

A supposer même que des variétés nouvelles apparussent à la faveur de la greffe, il faudrait s'assurer que les variations produites sont bien des variations permanentes, intéressant le patrimoine héréditaire. Car elles pourraient n'être que des variations *temporaires*, dues, par exemple, à l'action d'une substance qui, passant d'une plante à l'autre, s'accumulerait dans les cellules germinales de celle-ci. On ne connaît pas actuellement, chez les végétaux, des faits de cet ordre, mais, comme nous allons le voir, on en a signalé quelques-uns dans le règne animal.

***

La question de l'hybridation indirecte par la greffe s'est, en effet, posée tout de même pour les animaux.

Chez eux, nous pouvons constater quelquefois, et de façon encore plus marquée que chez les plantes, une influence d'ordre humoral exercée par le porte-greffe sur le greffon. Ainsi, lorsqu'on greffe une ébauche d'œil de salamandre à gros yeux sur une salamandre à petits yeux, l'œil greffé n'atteint pas à la taille normale, car l'ébauche est contrariée

1. Conclusions de Lyssenko. *Europe*, octobre 1948, p. 143.
2. Rapport de l'académicien I. Prézent. *Europe*, p. 133.

dans son développement par les conditions particulières du milieu sanguin de l'espèce étrangère.

Il arrive aussi que, du porte-greffe au greffon, passe quelque substance à effet spécial : en ce cas, l'on pourra observer une influence manifeste de l'un sur l'autre ; par exemple, chez la mouche du vinaigre, la couleur d'un œil vermillon, greffé à l'état d'ébauche, tourne au rouge-brique sous l'action de la *cynurénine*, quand celle-ci est présente dans le milieu intérieur de l'individu porte-greffe.

Inversement, un caractère du porte-greffe peut être modifié par l'effet d'une substance que dégage le greffon : chez la teigne des farines, une larve albinos (sans pigment) produira un papillon à yeux pigmentés si on lui a greffé un organe provenant d'une larve de race pigmentée.

La « substance de pigmentation » peut même, s'il s'agit d'un papillon femelle, passer dans les ovules, et s'y emmagasiner, de sorte que l'insecte, après avoir été accouplé avec un mâle albinos, produira des larves pourvues de pigment, du moins dans leur jeune âge [1]. Ce très curieux effet de « pseudo-hérédité », de « pseudo-hybridation par la greffe », est naturellement limité à la première génération, il s'évanouit dès que la provision de substance étrangère est épuisée. Le fait est comparable, en somme, à celui qu'on observe chez le petit papillon *Tineola biseliella* lorsqu'on donne aux chenilles une nourriture contenant du rouge Soudan, colorant qui teint électivement les graisses : non seulement les insectes adultes renferment des graisses colorées, mais il en va de même pour leurs œufs, et pour les descendants de première génération [2].

De tels faits de « pseudo-hybridation » doivent être soigneusement distingués d'une véritable hybridation par la greffe. Celle-ci impliquerait une modification constitutionnelle des cellules germinales, une variation de leur patrimoine héréditaire ; et c'est cela, précisément, que jamais l'on n'a pu constater dans les multiples expériences où l'on a transplanté des glandes sexuelles sur un organisme d'une autre race ou d'une autre espèce. Encore que nourries et mûries en milieu étranger, les cellules germinales du greffon restent identiques à elles-mêmes ; elles ne reçoivent du porte-greffe aucune modification, capable de se traduire par une variation, si légère soit-elle, de la descendance [3].

Prélevons, par exemple, un ovaire sur une jeune larve de mouche du vinaigre appartenant à la race aux yeux *vermillon*, et transplantons-le sur une larve de la race aux yeux *rouge-brique* (type normal) ; quand

1. Alors que, dans les conditions normales, une femelle et un mâle albinos ne peuvent produire que des larves albinos.

2. Expérience de Sitowski, citée par Guyénot. *La Variation et l'Évolution*. Doin, II, p. 31.

3. Voir *La Transplantation animale*, par Raoul M. May, Gauthier-Villars, 1932, chapitre XII.

cette larve porte-greffe se sera transformée en mouche, l'ovaire greffé se montrera fonctionnel et, par suite, nous aurons la faculté de vérifier, par des croisements appropriés, qu'il produit des ovules de *pur type vermillon*.

Les résultats seraient de même sens si la greffe était pratiquée entre races différant par d'autres caractères [1].

Des expériences similaires ont été exécutées sur les papillons (Klatt), sur les volailles, sur les cobayes (Castle et Philipps), sur les rats. Elles ont toutes fourni constamment des résultats négatifs.

Pour ce qui est des poules, Guthrie avait prétendu qu'un greffon ovarien reçoit du porte-greffe une influence raciale ; mais ses expériences n'ont pu être reproduites, et il est aujourd'hui hors de doute que ses résultats aberrants tenaient à l'impureté génétique du matériel employé, sinon à la régénération de l'ovaire chez des femelles incomplètement castrées.

En résumé, chez les animaux non plus que chez les plantes, on n'a pu jusqu'ici mettre en évidence aucun fait d'hybridation par la greffe : jamais on n'a pu constater, à quelque degré que ce fût, cette « transmission par les sucs » dont les mitchouriniens affirment l'existence [2].

Il importe de redire, en terminant, qu'alors même que l'hybridation par la greffe se trouverait un jour établie, il n'en résulterait nullement, comme on l'a proclamé à la légère, un « effondrement » de la génétique mendélienne, une « mise à mal » de la théorie chromosomique de l'hérédité. Simplement, de nouveaux faits viendraient s'adjoindre et s'incorporer à l'immense moisson déjà recueillie ; ils ajouteraient un chapitre à une science dont personne n'a jamais dit ni pensé qu'elle fût définitivement close en 1948, mais ils n'y effaceraient aucun des chapitres antérieurs.

JEAN ROSTAND

1. Chez la mouche du vinaigre, la « sensibilité au gaz carbonique », qui se comporte comme un caractère racial, peut se transmettre d'un porte-greffe sensible à un greffon ovarien provenant d'un individu non sensible (L'Héritier et H. de Scœux). Mais la « sensibilité » est déterminée par une sorte de virus *(génoïde)* ; en réalité, le greffon est contaminé par le porte-greffe et le cas peut être rapproché de celui de la « panachure » qui, nous l'avons vu, peut, à la faveur de la greffe, se communiquer d'une plante à l'autre parce qu'elle est, elle aussi, liée à un virus.

2. Ce fut une croyance longtemps répandue parmi les éleveurs que le premier accouplement peut exercer une influence sur les produits des accouplements suivants. Cette prétendue « hérédité d'influence » *(imprégnation* ou *télégonie)* ne serait, en somme, qu'un cas particulier de l'hybridation par la greffe, car on peut considérer le fœtus comme greffé sur l'organisme maternel. Le phénomène de l'imprégnation n'est admis présentement par aucun biologiste, mais la question serait à reconsidérer si « l'hérédité par les sucs » venait à être démontrée.

LIQUIDATION DES ERREURS

NOTRE pays liquide visiblement les erreurs qui l'ont accablé. Peut-être était-il inévitable que les lendemains de la guerre fussent marqués par le débordement d'idées fausses qu'engendrent toutes les grandes épreuves. Mais il est normal qu'une fois passée cette première période, le pays se ressaisisse et recommence à voir clair. Une critique constructive se doit d'aider l'opinion à distinguer ce qui est un reste des troubles qui l'ont agitée, et ce qui est une réapparition des notions élémentaires sans lesquelles il n'est pas de progrès possible.

La France aspire à retrouver son vrai visage dans tous les domaines. Nous assistons à l'effondrement des faux semblants avec lesquels on a cherché à nous abuser et nous saluons avec joie le retour des vraies valeurs. C'est dans ce sens que les élections cantonales de mars 1949 marquent une étape considérable du redressement de notre vie politique. Dans le domaine économique et monétaire, les progrès sont plus incontestables encore. Mais partout les évolutions sont lentes, car nos actes nous suivent, et nous supporterons longtemps encore les conséquences de trois années de gestion incohérente. Les événements d'Indochine en sont une preuve douloureuse, parmi tant d'autres.

***

L'emprunt lancé par le Gouvernement au début de l'année a remporté un succès aussi net que mérité. Les titres nouveaux ont été émis au pair et à 5 p. 100 ; il a été offert à tout porteur d'un titre de rente ancienne, qui souscrirait pour un montant égal à de la rente nouvelle, de majorer le rendement de son titre ancien pour le porter également à 5 p. 100. L'opération a été incomparablement plus adroite que d'émettre de la rente à 5 p. 100, bien que tel soit le taux de la rémunération réelle reconnue aux capitaux frais apportés ; on a évité ce taux excessif qui eût démoralisé le marché ; on a attiré une clientèle toute trouvée pour la sous-

cription à la rente nouvelle ; on a fait preuve de sollicitude vis-à-vis des rentiers littéralement écrasés par la dévalorisation monétaire ; et ces gestes n'ont pas coûté très cher, car l'intérêt des rentes anciennes est devenu, à cause de l'inflation, une charge insignifiante dans l'ensemble des dépenses publiques. Tout cela est bien manœuvré. Une fois de plus, nous constatons combien il serait facile de sauver ce pays si l'ingéniosité technique dont nous faisons preuve n'était constamment mise en échec par des maladresses économiques ou politiques.

Les prévisions de la trésorerie publique pour 1949 supposent que le budget ordinaire est en équilibre, et font état d'un budget extraordinaire de 620 milliards, se décomposant comme suit, en dépenses et recettes :

			En milliards de francs.
Dépenses.			
Fonds de modernisation et d'équipement :			
Charbonnages de France	65		
Électricité de France	97		
Gaz de France	7		
S.N.C.F.	33		
	—	202	
Divers		67	269
Reconstruction du réseau de la S.N.C.F.			38
Caisse de reconstruction :			
Versements aux sinistrés	211		
Grands travaux de l'État	53		
Territoires d'outre-mer	6		
	—		270
Flotte de commerce			43
			620
Recettes.			
Suppléments fiscaux (décimes de la loi des maxima)			140
Contre-valeur de l'Aide Marshall			280
Paiement d'annuités [1]			60
Divers			40
Emprunts publics			100
			620

On aperçoit d'abord que la cause essentielle des difficultés du Trésor français est l'obligation où il se trouve de financer, à concurrence de 336 milliards, l'équipement des entreprises qui s'adressaient régulièrement à l'épargne publique jusqu'au jour où, par une aberration qui demeurera incompréhensible, l'Etat a décidé de bouleverser ce système économiquement sain. On remarque aussi la modicité des sommes attendues de

1. C'est par une subtilité comptable que l'on fait apparaître 60 milliards de « recettes » sous cette rubrique, car il s'agit simplement du report d'échéance auquel l'État contraint ses créanciers lorsqu'il leur remet des titres d'annuités au lieu des sommes liquides dont ils ont besoin.

l'emprunt comparées avec les autres rentrées du Trésor. Le Gouvernement avait certes raison d'être prudent, puisqu'il s'était mis dans l'incapacité d'emprunter et qu'il ne pouvait savoir si le pays accepterait de rendre sa confiance à des Pouvoirs publics qui l'ont si profondément déçu ; la nation a heureusement répondu à l'appel d'un Gouvernement qu'inspirent visiblement des considérations de bien public et non plus des passions partisanes.

L'emprunt a donc rapporté 152 milliards, dont 108 en espèces. L'objectif prévu a été dépassé et la trésorerie publique doit être à l'aise pendant toute l'année 1949. On conviendra d'ailleurs que ce dernier résultat n'est pas particulièrement miraculeux, puisque les dons gratuits de l'Amérique représenteront la somme énorme de 280 milliards. Nous ne tirerons aucune conclusion de ce fait qu'il faut cependant bien mettre en valeur et que chacun appréciera comme il se doit. En dehors de l'aide directe reçue par chaque pays européen, l'O.E.C.E. dispose de 840 millions de dollars pour le règlement des paiements intereuropéens. Dût notre amour-propre national en souffrir, nous devons savoir que pour les cinq premiers mois d'application de l'accord du 16 octobre 1948, douze pays européens se sont accordé les uns aux autres 348 millions de dollars, chaque pays donnant à certains et recevant d'autres. La France a reçu 159 millions et en a donné 4. Il convient de rappeler que la Beltique a reçu 8 et a accordé 112. Rien ne sert de se dissimuler ce qu'aurait de paradoxal le maintien d'une pareille situation.

Le succès de l'emprunt français apparaît donc comme beaucoup plus important par l'orientation nouvelle qu'il concrétise que par les résultats matériels qu'il représente. On a même pu se demander si l'État n'avait pas surtout opéré la consolidation volontaire et spontanée de prêts qui lui étaient déjà consentis par le système bancaire, car lorsque les souscriptions sont réglées en chèque les possibilités de placement dont disposaient les banques sont réduites d'autant. La question n'est pas là. L'essentiel est que le réamorçage de l'épargne ait été opéré. L'État a prétendu, en appelant doctrine ce qui n'était qu'un fatras de contradictions, ignorer le processus irremplaçable de l'enrichissement ; on a dressé de magnifiques « plans d'investissements » auxquels il ne manquait qu'une chose : les fonds disponibles. Le spectacle de ces incohérences eût été comique s'il n'avait eu des résultats lamentables. Les épargnants étaient ruinés et pourchassés. On a brisé le mécanisme des emprunts qui satisfaisait quotidiennement aux besoins d'équipement ; puis l'État s'est imaginé avoir découvert un problème tout neuf parce qu'il le posait en équation prétentieuse, mais il devait aussitôt constater son impuissance à le résoudre, en dépit du massif appui américain. D'improvisations en cabrioles, on a dilapidé l'or, amené le franc où il est et déclenché la plus absurde hausse des prix. Il convient donc de saluer la réapparition timide de l'épargne en ce printemps 1949, non pas certes que celle-ci s'aventure encore beaucoup, car elle redoute les giboulées, mais parce

que nous apercevons de nouveau la possibilité de résoudre, grâce à elle, les problèmes essentiels de l'accroissement de notre prospérité. Au surplus, elle sort d'une trop grave maladie pour ne pas avoir besoin de ménagements. Le profond marasme de la Bourse en est le témoignage le plus marquant.

La situation monétaire s'est immédiatement ressentie du changement d'orientation dans la politique économique. Le dollar, qui avait valu 545 francs en décembre, est tombé aux environ de 360 et s'y est maintenu. La chute de l'or a été également profonde : le louis, qui avait atteint 6 020, s'établissait à 4 225 le 24 mars. On ne peut que se féliciter de ces mouvements qui doivent constituer un acheminement vers la stabilisation monétaire, car la question du franc peut être aujourd'hui résolue sans réelles difficultés.

Les théoriciens de l'économie planifiée continuent indéfiniment à prétendre qu'il faut équilibrer les balances des comptes de chaque pays, avant de rendre aux monnaies la liberté de circulation. Ainsi continuent-ils à entretenir des difficultés dont ils sont eux-mêmes responsables. L'expérience la plus générale montre, en effet, que tous les systèmes de cloisonnement des changes commencent par consolider, puis enveniment et, si l'on tarde trop, rendent absolument insoluble le problème des parités monétaires. L'O.E.C.E. fait le maximum pour faciliter les échanges intereuropéens, mais ses efforts restent inefficaces. La question des frontaliers belges est un exemple significatif des impasses où conduit le blocage monétaire. Le fait que des ouvriers belges travaillant en France rapatrient mensuellement 165 millions de francs belges, n'est en lui-même pas plus extraordinaire que le fait que des ouvriers français habitant Pantin, touchent, place de la République, les salaires qu'ils dépensent à Romainville, sauf qu'heureusement il n'y a pas d'Office des changes entre le XIe arrondissement et la banlieue. Dès qu'un Office des changes est institué, c'est-à-dire lorsqu'une frontière monétaire est intercalée dans un milieu fluide, les problèmes deviennent insolubles et l'on est conduit bon gré mal gré à l'autarcie et à un abaissement systématique du niveau d'existence. L'Italie, en rétablissant son marché libre des devises, a réussi à reconstituer dans un temps record son stock d'or, son stock de dollars et, ce qui est plus extraordinaire encore, un stock de cette monnaie qui est une des plus rares de l'Europe, la livre sterling. Depuis que la France a rendu la liberté au marché de l'or, le métal précieux afflue et circule effectivement, de sorte qu'il représente une réserve qui nous permettra de résoudre avec facilité le problème de nos règlements internationaux dès que les Pouvoirs publics voudront s'en occuper avec simplicité et réalisme. De pareils succès sont un éclatant démenti aux théories malthusiennes de la monnaie qui ne nous ont, elles, jamais offert que les plus lamentables réalisations.

Les improvisations en matière monétaire ont terriblement pesé sur la situation propre de la France et sur la position de la France en Europe.

Elles ont eu des conséquences plus lointaines encore du fait que notre pays était à la tête d'un immense empire. La métropole avait le strict devoir de sauvegarder l'intégrité de sa propre devise. On sait que, malheureusement, nous avons au contraire semé successivement des monnaies satellites le long du pénible chemin que nous ont fait suivre des gouvernements incapables. Le franc du Pacifique a été largué le premier, pour voguer dans le sillage du dollar. Le franc africain a été créé le 26 décembre 1945 à la parité de 1,7 franc français, puis, comme si ce premier décrochage ne suffisait pas, il a été aggravé le 18 novembre 1948, le franc africain passant à 2 francs français ; et voici que de nouvelles protestations se font jour et que l'on doit démentir le bruit qui court d'une dévaluation succédant à la récente réévaluation. Enfin, le franc de Djibouti vient d'être créé le 20 mars 1949, avec des caractéristiques bien curieuses. Il a été, en effet, brusquement dévalué de moitié, étant ramené, théoriquement de 2 francs français à 1 franc ; mais il est vrai qu'il a été aussitôt défini en dollar et sa cotation est devenue libre ; d'où il résulte que nous avons institué, à l'intérieur de l'Union française, une barrière nouvelle et un contrôle des changes nouveau, de sorte que le franc de Djibouti est traité par rapport au franc français comme une monnaie étrangère, tandis qu'il s'échange librement avec l'extérieur.

Nous n'aurions pas insisté sur cette nouvelle étape de la désagrégation financière de l'Union française, si l'opinion ne devait pas, à cette occasion, reconnaître à quel point il est indispensable de mettre fin à nos aberrations monétaires. Plutôt que de continuer à séparer d'un corps malade les membres qui veulent rester sains, mieux vaut, comme cela est incontestablement possible si nous en avons la ferme volonté, assainir définitivement le corps tout entier, tête comprise, pour n'avoir plus besoin de recourir à ces amputations successives qui ne nous font guère honneur.

Si la stabilité monétaire redonne une base solide à notre économie, elle sera évidemment impuissante à nous faire éliminer les poisons qui infectent notre organisme. La politique marxiste a profondément désorganisé les mécanismes économiques et, au surplus, engendré ces monstres que sont les gestions étatiques. La production française de l'acier, en février 1949, a battu tous ses records précédents, même des années les plus lointaines d'avant-guerre. Voilà un magnifique résultat. Mais il ne rend que plus éclatant le contraste avec les secteurs nationalisés dont la production est réticente, le déficit constant et les prix de vente en ascension astronomique. Une question écrite nous a permis de savoir que chaque membre du personnel de l'Électricité de France, en activité ou à la retraite, bénéficiait gratuitement de 2 600 kWh par an et de réductions massives des tarifs pour sa consommation excédentaire, d'ailleurs non contingentée. Ainsi, en plus de son salaire ou de sa pension, chacun de ces agents s'éclaire sans limitation et à bas prix. Par contre, le banal usager qui alimente par son travail l'activité française, paie son courant au prix fort, n'est pas éclairé deux jours par semaine, et est prié d'appor-

ter les 7,5 milliards que coûtent annuellement ces subventions. On sait, au surplus, que la même Electricité de France distribue à son personnel, en plus des prestations générales de la Sécurité sociale, les fonds d'une caisse qu'alimente 1 p. 100 des recettes. On aimerait à savoir de quelle sollicitude parallèle font preuve les Pouvoirs publics vis-à-vis des commerçants, des artisans, des professions libérales ou des veuves de guerre, tous gens se débattant au milieu d'innombrables difficultés et qui, croyons-nous, paient leurs impôts, n'ont pas de retraite et ne bénéficient pratiquement ni des allocations familiales, ni de la Sécurité sociale... Tant que de pareilles injustices subsisteront, il sera prématuré de parler de l'assainissement du régime économique.

Chaque pays prétend développer ses exportations, mais il faut pour cela que ses voisins augmentent leurs importations. Or il est incontestable que la plupart de nos produits sont actuellement trop chers ; à cause certes d'un cours officiel du dollar trop bas par rapport à sa valeur réelle, mais aussi à cause de l'élévation des charges dont est grevé le travail français. Pour n'en citer qu'un exemple, lorsqu'un employeur paie 100 francs à un ouvrier, ce dernier en conserve 94, et en reverse 6 à la Sécurité sociale qui reçoit également 45 francs du patron ; de plus, l'entreprise acquitte d'énormes impôts. Il est intéressant de rapprocher le montant des impôts et le montant des salaires ; dans une Société moyenne (il ne peut s'agir que de cas d'espèce étant donné la variété des entreprises), pour 100 francs payés en salaires, les impôts sont de 41 francs. Relevons donc ces deux constatations : lorsqu'un ouvrier reçoit 94 francs pour faire face à toutes ses dépenses de nourriture, d'habillement, de chauffage, d'éclairage, d'entretien, de distractions, 51 francs sont consacrés aux seules dépenses sociales, rapport absolument paradoxal et qui prouve que nous sommes en pleine fantasmagorie du fait de la poulpe envahissante qui est installée en plein cœur de la vie nationale ; d'autre part, lorsque l'ouvrier garde 94 francs, la Sécurité sociale encaisse 51 francs et l'État 41 francs, c'est-à-dire que chaque franc de salaire employé par l'ouvrier pour vivre est doublé par l'intervention étatique dans l'entreprise même, et sans parler bien entendu de la masse des innombrables impôts que déclenche chaque geste accompli par le Français d'aujourd'hui.

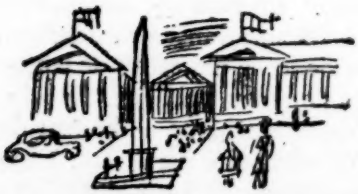
Ainsi sommes-nous sans doute sortis de l'ère des folies, mais nous sommes encore hélas dans celle des sottises. Les derniers soubresauts du clan dirigiste sont curieux à observer. Le système de rationnement prétendait se rattacher à la pénurie ; mais ne voilà-t-il pas qu'il entend rationaliser l'abondance ! Le pays est exaspéré par les contraintes dont il connaît la nocivité. La survivance des tickets même dans les secteurs où la production abonde, celle des cartes de lait, celle des bons d'essence sont autant de défis à l'opinion publique. Sous l'avalanche des produits, une poignée d'idéologues s'acharne à reconstruire un peu plus loin le barrage qui vient d'être emporté par le flot. L'expérience est sans prise sur les esprits systématiques qui vivent dans l'abstrait : on est frappé de

stupeur quand on apprend que le Conseil national économique, qui est censé représenter des milieux professionnels, vient de proposer ouvertement un renforcement du contrôle des changes et du commerce extérieur, de façon à supprimer toute liberté, à resserrer le dirigisme et à faire entrer tout le commerce d'importation et d'exportation dans les voies des méthodes administratives et du contrôle bureaucratique le plus rigide. Les faits sont heureusement plus forts que les velléités de ces attardés, et nous avons désormais la certitude que nous serons bientôt débarrassés du régime pitoyable qui n'alimente que la fraude et qui épuise les honnêtes gens au bénéfice des gangsters...

***

Mais le danger n'a pas disparu. Il est simplement en train de se déplacer. Nous assistons à une véritable offensive pour essayer, au niveau européen, les doctrines qui ont fait faillite chez nous. La répartition de l'Aide Marshall et le contrôle de son utilisation obligent les différents pays à élaborer des programmes concertés. L'occasion a été bonne pour envisager une planification minutieuse de la vie nationale qui durerait bien au-delà de la circonstance exceptionnelle qui en serait l'origine. Politiciens et bureaucrates rivalisent d'entrain pour imaginer ces nouveaux lacets européens qui enserreraient une économie tout juste libérée de ses entraves nationales. Le risque est sérieux, car il ne servirait à rien de changer seulement de servitude. De même que les hommes ordinaires vivent de pain et de viande, les administrations vivent de papiers, de statistiques ou de réglementations ; elles ont été mises en appétit par l'abondance des aliments qui leur ont été fournis ces dernières années ; elles ont senti la menace de la disette lorsque nos pays d'Occident ont retrouvé l'autonomie de leur existence et reconquis la joie de vivre ; une véritable fringale allume la convoitise dans leurs yeux à la pensée du merveilleux réseau de contrôles étatiques dont elles pourraient enserrer l'Europe, dût celle-ci en périr. Il importe d'empêcher que les expériences qui ont échoué à l'échelon national soient tentées à nouveau sur le plan européen.

ED. GISCARD D'ESTAING



CONNAISSONS NOS AMIS

Au moment où des polémistes intéressés affirment que les Etats-Unis, en s'engageant dans les affaires d'Europe, ne poursuivent qu'un but égoïste, il nous a paru utile de publier le témoignage qu'on va lire. Il rend sensible la profonde sympathie que les Américains éprouvent pour notre pays, sympathie qu'ils nous ont au reste prouvée depuis plusieurs années par d'innombrables dons et de très efficaces secours.

En l'année 1947, M. Picard, un ancien combattant de la S.N.C.F., conçut l'idée d'envoyer en Amérique un « Train de la Reconnaissance française », composé de quarante-neuf wagons — un par État américain — du modèle popularisé par la guerre de 14 : « 40 hommes, 8 chevaux ». Un bureau groupant d'anciens combattants de la S.N.C.F. se mit aussitôt au travail. Pendant toute l'année 1948, quatre cents permanences travaillèrent en province à réunir les 490 tonnes d'objets nécessaires pour remplir ces wagons. Le « Friendship Train » que nous avaient envoyé les Américains étant pour une importante partie composé de matières périssables, on avait décidé, afin que la réplique ne parût pas trop semblable au geste initial, de n'expédier au-delà de l'Océan que des objets évoquant de quelque manière notre patrimoine historique et artistique. (D'ailleurs, si nous avions songé à la valeur marchande ou utilitaire, notre initiative n'aurait pas eu de sens. Comparé au don américain notre envoi eût semblé dérisoire.)

En octobre 1948, une section de Paris — Ile-de-France, fut fondée pour compléter l'œuvre entreprise. Ayant participé aux travaux de ce comité et suivi le voyage de notre train en Amérique, je puis apporter ici, en me référant simplement à mes notes de voyage, des précisions — significatives, me semble-t-il — sur l'accueil qui fut fait là-bas à l'envoi de la France.

***

En cette matinée givrée de février, les mots « Merci Amérique », peints sur les flancs du *Magellan*, se détachent sur la coque blanche et leur reflet plonge dans les eaux pures de l'Atlantique. Nos wagons, décorés des écussons de nos provinces, ont, il faut en convenir, un aspect un peu

pauvre et passablement archaïque. Mais tels qu'ils sont ils toucheront les Américains et seront accueillis avec presque autant d'enthousiasme que put l'être jadis... Lafayette lui-même retournant aux États-Unis pour son dernier voyage.

En ce grand jour de fête, New-York a lâché toute sa volière d'enfants. Ils sont là, pressés — les uns contre les autres — entassés contre les barrières, juchés sur des chaises. Ils glissent entre les mains et s'envolent dans un monde d'appels, de cris, de questions naïves. Près d'eux se tiennent des marins — grands garçons aux larges épaules, aux hanches étroites, — des vétérans appuyés sur leurs cannes, des ménagères vêtues de leurs plus belles robes à fleurs. Ils sont accourus des quatre coins de New-York pour acclamer le message de notre pays et tout Broadway, bariolé d'affiches multicolores, drapé de drapeaux aux couleurs françaises et américaines, semble adresser sa bienvenue à la France.

A l'Hôtel de Ville, où nous nous retrouvons, plusieurs discours sont prononcés : M. Grover Whalen, grand ordonnateur des fêtes New-Yorkaises, puis M. O'Dwyer, le nouveau maire, rendent hommage à notre pays. Drew Pearson, le créateur du « Train de l'Amitié », l'organisateur incomparable de toutes les manifestations du « Train de la Reconnaissance française », évoque de façon charmante son récent voyage en France. Enfin, notre ambassadeur de France à Washington, M. Henri Bonnet, parle de l'amitié franco-américaine. Aucun cliché politique dans ces discours. On a plutôt l'impression d'assister à une grande fête de famille. Derrière les « personnalités » s'agite une jeunesse chantante et rieuse qui attend avec impatience le déballage du petit wagon miraculeux. « C'est le père Noël qui vient de France », me dit en souriant un vieux sénateur.

Pendant huit jours (et même pendant un mois dans certaines villes de l'Ouest), les objets envoyés dans chaque État sont exposés en plein centre de chaque capitale. Et c'est par centaines de mille que défilent les visiteurs avides de connaître ces objets qui témoignent de l'esprit inventif de nos artisans de province et du raffinement du goût parisien.

La presse, secondée par la radio, accorde une large place à toutes ces manifestations. Il n'y a pas un journal qui ne publie de longs comptes rendus ou de nombreuses photographies du Train de la Reconnaissance française. Dans la plupart des grandes villes, les principales feuilles consacrent leurs éditoriaux au geste de gratitude de la population française. Notre consul à San Francisco, Jean de Lagarde, me dit que le *Berkeley Gazette* a publié une caricature représentant le Train de la Reconnaissance française passant devant un poteau indicateur sur lequel sont écrits ces mots : *Right off, way to the heart of America*[1]. Et il m'affirme que ce dessin traduit d'une façon excellente les sentiments éprouvés par la population de tous les États-Unis.

1. Tout droit vers le cœur de l'Amérique.

A New-York, le jour de notre arrivée, on nous offre un excellent déjeuner composé de mets français et de vins de chez nous (ils sont assez rares en Amérique). Madame Eleanor Roosevelt exprime son attachement à la France en termes émouvants. Il ne m'est hélas pas possible d'énumérer toutes les marques de sympathie qui nous ont été prodiguées dès cette première journée et je dois vous entraîner tout de suite avec moi sur la route de Washington.

Il est une heure du matin. Le crépuscule rosé s'est transformé en une nuit noire, éclairée, cependant, par les cent mille étoiles des « Skyscrapers ». Nous pénétrons dans la gare où le « train officiel », éclatant de blancheur, nous attend suivi des braves petits « 40 hommes, 8 chevaux ». Deux hélicoptères et huit avions survoleront le convoi pendant tout notre parcours.

Trenton, New-Jersey. Malgré l'heure matinale (il est huit heures du matin) plus de quinze cents personnes sont massées dans la gare. On assaille l'estrade fleurie qui fait suite à notre compartiment. Quelques paroles de bienvenue et nous repartons.

Philadelphie, second arrêt. Ici, au milieu d'une foule immense, malgré une brise glaciale, le « grand chef de gare » (c'est ainsi que l'on désigne le président d'une des plus anciennes organisations de Vétérans) nous adresse une chaleureuse allocution. Puis on joue *la Marseillaise*. Les enfants regardent curieusement le wagon que l'on vient de décrocher. A *Wilmington*, patrie des Dupont de Nemours, un vieux pasteur s'adresse à nous dans le plus pur français du XVIIe siècle, pendant que les « Majorettes », vêtues d'un habit bleu vif, de bottes blanches et coiffées d'un chapeau de grenadier, exécutent d'étonnants « pas » militaires.

Dernière station avant Washington, *Baltimore*, en Maryland. En présence de toutes les autorités de la ville et des vétérans américains, vêtus de leur blouse de satin bleu, l'*American Legion* entonne l'hymne national. Les voitures officielles nous emmènent avec une telle vitesse que nous ne pouvons, hélas! qu'apercevoir cette ville ravissante. On nous y offre un déjeuner, à la fin duquel le gouverneur Lane parle de la France avec une émotion si profonde que tous ses auditeurs, comme lui-même, ont les larmes aux yeux.

Voici enfin *Washington*, la grande capitale patricienne — Washington avec ses arbres splendides, le dessin si pur de ses rues et de ses avenues, l'harmonie de ses édifices. Une cérémonie grandiose est organisée à Arlington au cours de laquelle on doit déposer une couronne au pied du monument aux morts. Dans l'après-midi, devant une foule compacte, le vice-président Alben W. Barkley prend la parole, ainsi que le sénateur Van den Berg et l'ambassadeur de France. « Jamais, dit le vice-président Barkley, geste n'a été si sensible au cœur des Américains. » Et un délégué de la Chambre m'affirme que le « Train de la Reconnaissance française » a fait plus pour le plan Marshall que toute autre manifestation.

Le soir, la mission officielle et les organisateurs américains se réunissent à l'Ambassade de France. Drew Pearson décide que les Français qui escortent le train se diviseront en trois groupes. Les uns iront dans le Nord, les autres dans l'Ouest, un groupe se limitera au Texas. Certains visiteront le Centre et le Nord-Ouest. Pour ma part, je me réjouis d'aller dans le Sud — ces États si proches de notre cœur par leurs traditions et leurs souvenirs. Chaque groupe doit remettre à un gouverneur un de nos petits wagons qui, après avoir été vidé de son contenu, doit trouver un dernier refuge dans le musée de la capitale de l'État.

Si le voyageur européen éprouve parfois quelque difficulté à s'adapter à la vie américaine, il se retrouve soudain chez lui lorsqu'il pénètre en Virginie. Douceur des collines qu'une fine lumière irise le matin comme en Ile-de-France ; douceur des jardins où les roses semblent être abandonnées à leur fantaisie. Aménité des habitants qui chantent plutôt qu'ils ne parlent.

Quantico est une importante base navale. On nous fait « passer en revue » un superbe régiment de fusiliers marins. Au milieu d'un silence absolu, une gerbe de fleurs est déposée aux pieds du monument aux morts, œuvre d'un sculpteur français. On entonne alors les chants nationaux : la cérémonie n'a pas duré plus d'une demi-heure, mais (est-ce la simplicité, la rectitude de cette cérémonie exclusivement militaire ? l'absence de la foule ?) nous avons tous ressenti une émotion profonde, comme si vraiment nous avions perçu que les morts accueillaient notre message.

Frederickburg : c'est une grande ville universitaire où toute une jeunesse débordante de joie nous accueille avec des « Hourrah ! » des « Vive la France ». L'estrade fleurie est envahie par les filles et les garçons. On nous lance cent questions auxquelles nous n'avons même pas le temps de répondre. Un étudiant se détache de ses camarades, il s'approche, me tend une rose et me dit en français : « Ah! j'aime, j'aime beaucoup la France, voici une fleur pour elle ». L'air du Sud commence à se faire sentir. Les magnolias apparaissent, il y a déjà quelques azalées en fleurs. Voici *Richmond*, la célèbre capitale de la Virginie. C'est ici que se trouve la demeure ancestrale de Washington ; elle a été apportée d'Angleterre pierre par pierre. On nous montre aussi une maison humble et émouvante, celle de l'écrivain Edgar Poe.

C'est dans un site enchanteur, parmi ces vieilles demeures et ces arbres centenaires, au milieu de magnolias, hauts de vingt mètres, de massifs d'ibiscus amarantes et d'allées d'azalées, roses et jaunes, que j'ai vu se dérouler la plus magnifique des cérémonies. Sur une longueur de quatre kilomètres, près de trente-cinq mille personnes étaient alignées de chaque côté de la route, attendant de voir passer le défilé. Musique militaire en tête, la « parade » se rendit au Palais du Gouvernement, suivie de

plusieurs délégations d'anciens combattants, de jeunes gens des High Schools, d'une trentaine de jeunes filles portant les costumes des différentes provinces de France et de chars figurant les grandes gloires françaises. Toutes ces délégations étaient accompagnées d'une série de voitures officielles, dans lesquelles avaient pris place le maire de la ville, le gouverneur et Mrs Tuck. Tous les hauts dignitaires de l'État de Virginie et les représentants français marchaient en tête du défilé, suivis de près par notre petit wagon qui s'avançait lui aussi très dignement au milieu de la double haie des spectateurs. J'ai regardé la foule. Elle se composait de blancs souriants et de nègres à l'aspect grave. Une longue jeune fille — aux yeux noirs — qui semblait jaillie d'un tableau de Delacroix, portait sur l'épaule un joli petit négrillon, vêtu de rouge. Pour compléter sa symphonie de couleurs, elle tenait dans sa main droite un filet rempli d'oranges. Un marchand « d'ice cream » laissait les enfants monter sur sa voiture pour leur permettre de mieux voir ; un peu plus loin, de petites têtes noires surgissaient entre les masses pesantes d'énormes négresses.

Au cours du banquet qui nous est offert on nous présente le chef de cuisine. C'est un nègre de soixante-cinq ans, qui paraît en avoir trente-cinq. Il cumule, paraît-il, les fonctions d'avocat, de pasteur et de cuisinier. Fort respecté de tous, il exerce ses trois métiers au hasard des circonstances.

Raleigh (capitale de la Caroline du Nord). Un parfum étrange flotte sur les champs. Douceur et simplicité d'un peuple heureux et souriant qui doit à son merveilleux climat de vivre fort longtemps, si j'en juge tout au moins par un vétéran de cent cinq ans, venu gentiment pour nous serrer la main ! Auprès de lui se tient l'oncle Sam, dont nous connaissons tous le légendaire costume. Le soir, nous avons couché dans le Palais du Gouverneur. Une grande maison coloniale toute blanche envahie de fleurs odorantes. Les lits à baldaquins, le service des négresses, nonchalant et doux, annoncent l'enchantement de ce Sud où les jours appartiennent au soleil et la nuit aux insectes tropicaux.

Charleston. On nous reçoit avec cette gentillesse spontanée qui est si fréquente chez ces gens du Sud. Au « Cypress Garden », un jardinier nègre chante une mélopée de velours dans un paradis d'azalées mauves et roses, d'eaux dormantes et de cyprès centenaires... Je ne crois pas que l'on puisse évoquer la Georgie sans penser au roman de Margaret Mitchell : *Autant en emporte le vent.* A Savannah, nous déjeunons sur une table couverte de camélias (la fleur du pays). La ville est d'ailleurs toute en jardins fleuris. On me montre la maison de Julien Green.

En Louisiane, je dois quitter le Train et abandonner à la Nouvelle-Orléans mes compagnons de route.

Nous venons de parcourir deux mille sept cents kilomètres — ou plutôt j'ai essayé d'évoquer pour vous ce voyage en feuilletant les pages

de mon carnet et il me semble que je n'ai encore rien dit de l'incomparable accueil qui nous a été ménagé partout. Ai-je besoin d'ajouter qu'il impliquait une organisation parfaite ? Plus de vingt personnes envoyées par les Warner Brothers, qui n'ont même pas voulu qu'on cite leur nom, ont préparé dans toutes les villes ces fêtes magnifiques auxquelles l'affabilité et la bienveillance américaines ont donné pour nous tant de prix. Je n'en finirais pas d'énumérer les preuves d'amitié à l'égard de la France qui ont été données là-bas au cours de notre voyage. Je me limiterai à un seul exemple. Parmi les innombrables cadeaux que nous apportions à l'Amérique, il s'en trouvait un d'une qualité particulièrement séduisante. Les Couturiers Français, sur l'initiative de M. Caldaguès, avaient décidé de montrer à l'Amérique deux siècles de « Mode française » (1707 à 1907). A cette intention chaque grande maison avait habillé une poupée d'environ quatre-vingts centimètres de haut avec un goût et un raffinement que l'on ne trouve qu'à Paris ; les coiffures, les chapeaux portaient la signature de nos meilleurs artistes. Ces quarante-neuf « dames » avaient leur wagon spécial. A New-York, l'ensemble parut si parfait qu'on ne se décida pas à le disloquer. Une de mes amies américaines, dont j'offenserais la modestie si je faisais connaître son nom, résolut de les exposer dans un cadre qui les mît particulièrement en valeur. La tâche était difficile. Il n'y avait ni locaux disponibles, ni argent pour couvrir les frais (très considérables) d'une pareille présentation. C'est alors que Mr Thomas J. Watson, de l'I.B.M. (International Business Machine), prit la chose en mains. En quelques jours il transformait ses locaux, au 57 Madison, en un Palais de la Poupée. Parquets, décoration, éclairages, tout fut aménagé de façon à faire apprécier nos mannequins. De plus on eut l'idée de les placer près des vitrines de la rue, afin de permettre à tous les passants de les voir. En fait, cent soixante mille personnes défilèrent pendant huit jours devant l'I.B.M. Mr Thomas J. Watson avait dépensé plus de 25 000 dollars, mais le succès fut tel que le célèbre Musée de Brooklyn décida de conserver nos poupées comme particulièrement représentatives du meilleur goût parisien.

Que dire après cela ? Nous étions partis pour porter aux États-Unis un témoignage de la gratitude française ; arrivés là-bas, nous avions vu fêter notre pays pendant des jours et des jours par toute la population des États-Unis et, pour finir, nous n'avions plus qu'à répéter, émus par un accueil si sincèrement chaleureux : « Merci Amérique »... c'est-à-dire les mots mêmes qu'on avait peints, avant notre voyage, sur les flancs du *Magellan*.

MARTHE DE FELS

LES " MAIS " DU MOIS DE MAI

PREMIER mai : la foule parisienne dépense quelques millions en brins et bouquets de muguet ; « fête du Travail », chômage officiel après tant de lointaines décades durant lesquelles la même date illustrait assez dramatiquement, chaque année, la place de la République et les boulevards ; mois de mai, mois de Marie, mois des autels tout de blanc décorés et des cantilènes virginales : telles sont les trois sortes d'usages que le calendrier de 1949 fait revivre sans étonner personne. Leur réapparition ne posera même aucune question à notre esprit, tant chacun d'eux semble s'expliquer tout naturellement par des raisons botaniques, politiques ou religieuses.

Le sociologue n'est pas satisfait à si bon compte. Certes tout, dans nos façons de vivre, dans nos manières quotidiennes de sentir ou de penser, nous semble « naturel ». La sociologie n'accepte pas d'emblée cette sécurité fallacieuse ; elle éveille des interrogations insolites ; elle se demande si la coïncidence d'usages aussi disparates le même jour ou le même mois ne cache pas une ancienne origine commune.

Sait-on que le mois de mai est encore, dans bien des paroisses, un mois de mariages moins nombreux ? A première vue, la chose semble toute simple : coïncidence avec le mois de Marie. Cependant Plutarque (*Questions romaines*, LXXXVI) et Ovide (*Fastes*, VI, 219-234) se sont l'un et l'autre intéressés au fait que les Romains ne se mariaient pas volontiers au mois de mai. Ces références étonneraient sans doute la mère de famille, qui a simplement entendu dire qu'il valait mieux ne pas se marier ce mois-là, ou la paysanne qui vous accorderait, avec quelque réticence, qu'elle craint que les enfants du ménage uni en cette saison ne soient « badauds » [1], comme on dit dans la Marche ou en Limousin.

Poursuivons cet inventaire. Voici beaucoup mieux que des craintes superstitieuses. N'avez-vous jamais remarqué, en roulant sur les routes, de curieux mâts surmontant la silhouette dentelée des toits d'un village, voire d'une ferme isolée ? En mai, certains de ces mâts sont tout neufs, couronnés encore de leurs plus hautes branches, dont le feuillage se

1. Simples d'esprit.

dessèche à peine. Parfois de ce frêle bouquet pendent serpentins ou rubans.

Si par chance vous inspiriez quelque confiance à un habitant, il vous dirait que c'est précisément « le mai », le mai du village, dressé dans la nuit du 30 avril par les jeunes garçons de ferme. Et si la crainte du ridicule ne mettait un terme à ses confidences, il ajouterait que, naguère, on dressait de tels mâts devant la porte, voire dans la cheminée de toute jeune fille à marier.

Un précurseur des enquêtes folkloriques, Dieudonné Dergny, que sa curiosité conduisit, après la guerre de 1870, en de nombreuses régions, assurait que le jeune homme traversant le Vimeu (en Picardie), par exemple, pouvait, grâce à cette coutume, savoir exactement dans quelles maisons il y avait fille à marier : autant de filles, autant de « mais » ainsi juchés sur le toit, du moins tant que la bénéficiaire n'avait pas trente ans sonnés.

En d'autres provinces, certains « mais » n'étaient pas arborés de la sorte tout le long de l'année. En Champagne notamment, où j'ai personnellement conduit une enquête vers 1930, les rameaux accrochés nuitamment à la porte ou à la fenêtre de chaque jouvencelle avaient une signification précise, suivant l'essence du feuillage choisi. Les branches d'aubépine ou d'aulne étaient autant d'hommages à la beauté et à la vertu : « aubépine — amour fine ; aulnelle — amour fidèle », ou « jolie demoiselle », disaient les formulettes de circonstance. Par contre, le sapin ou le fusain appelaient une rime dont le terme de « respectueuse » est devenu l'euphémisme.

Il va sans dire que les titulaires de tels compliments ne les affichaient pas longtemps. Le cerisier avait la même valeur symbolique. La malice des détracteurs allait jusqu'à poser l'arbre coupé en l'appuyant contre la porte, de telle sorte que la pauvre fille, en l'ouvrant dès la pointe du jour, recevait ce cadeau dans les bras.

Mais la variété des essences, associée à vingt assonances diverses, nuançait à l'infini ce langage des « mais ». En voici quelques exemples notés par Dergny dans le nord-ouest de la France. Charmille : vous êtes charmante. Chêne : cœur généreux. Buis : innocence. Acacia : amitié respectueuse. Chèvrefeuille : lien d'amour. Églantine : innocence amoureuse, etc...

Poursuivons notre enquête. Nous avons déjà vu deux sortes de « mais » : le bouquet de feuillage aux jeunes filles, souvent sous forme d'un petit mât individuel, et le grand mât communal dressé sur la place du village par tout le groupe des garçons, mât dont la taille mesure leur force et leur adresse. C'est parfois un haut peuplier que la jeunesse coupe au bois voisin, ébranche presque jusqu'au sommet, transporte au village et dresse fièrement pour que la première aube de mai le trouve en place. Pourquoi de tels efforts ? Nous ne pourrons en présumer qu'en mettant en parallèle toutes les circonstances où intervient un tel cérémonial populaire.

En de très nombreux départements, lors des élections municipales, on décore ainsi les maisons des nouveaux élus. Dans l'ancienne France, on plantait le « mai » devant la grille du château seigneurial. Le châtelain ne manquait pas de venir recevoir cet honneur en personne, ainsi qu'en témoignent quelques gravures du XVIIIe siècle. De nos jours, outre l'hommage aux nouveaux conseillers municipaux, il arrive qu'on dresse un mât pour la fête patronale. Il y en eut quelques-uns d'élevés par les jeunes maquisards, lors de la Libération, particulièrement dans le Cantal.

Ce dernier exemple commence à nous dévoiler le vrai sens du symbole : les « mais » sont apparentés aux arbres de la Liberté, avec cette différence que ces derniers étaient effectivement plantés avec leurs racines, tandis que les « mais » sont coupés et ne gardent qu'un léger panache de feuillage. Mais dans l'un et l'autre cas, l'arbre isolé sur une place est un emblème de liberté locale, donc un signe de rassemblement militaire en même temps que le centre autour duquel s'organisent librement danses, jeux, réjouissances de toutes sortes.

L'Histoire et le Folklore nous apporteraient vingt confirmations. Au moyen âge, l'érection d'un mât était le signal de la fondation d'une ville franche ou bastide. Sans doute le « mai » était-il dressé près de la demeure du seigneur ; mais c'était *devant* sa grille, donc en dehors de sa terre ; ce « mai » demeurait propriété collective des jeunes gens, qui souvent s'en servaient comme d'une perche centrale pour élever le bûcher de la Saint-Jean. Le châtelain recevait cet hommage au titre de chef militaire local, dont la demeure était la maison forte de la communauté.

Encore entre les deux guerres, les grosses fermes des environs de Paris décoraient leur porche du « bouquet de moisson », long rameau rapporté des champs moissonnés par les travailleurs, avec la dernière charretée de gerbes. Avant l'apparition des machines agricoles, la moisson appelait de véritables compagnies d'ouvriers saisonniers : en apportant au fermier la dernière gerbe, ils achevaient leur tâche, ils étaient libérés de leur engagement et le manifestaient par l'accrochage de ce « mai ».

Si l'on voulait multiplier les exemples, on pourrait rappeler encore le « bouquet » accroché par les charpentiers au faîte de toute charpente mise en place ; de même que le vieil adage des marins de la voile : « le foc hissé, tout est payé », ce qui signifiait effectivement que les dettes faites en ville par les matelots n'étaient plus exigibles dès que la voile était montée au haut du mât.

Cette direction de recherches nous suggère une explication nouvelle des « mais » offerts aux jeunes filles : si les jeunes gens décorent ainsi leurs maisons avant d'aller, dans la même nuit, planter le mât communal, équivalent d'un arbre de la Liberté, n'est-ce pas pour attester que chacune d'elles est libre, libre d'être épousée ?

Le Folklore, interrogé à cet égard, nous apporte une confirmation

presque excessive : de nombreuses chansons rappellent, sous une forme badine, le changement général des amours au mois de mai. En sociologie, il est de bonne règle de prendre les plaisanteries au sérieux : de fait, les celtisants nous assurent que, dans la société celtique, la date du 1er mai (c'était la fête de Beltine) permettait aux conjoints de se séparer et de convoler ensuite en noces nouvelles pour un an [1]. Le rameau offert aux filles était donc bien un symbole de liberté.

Du coup, nous ne sommes pas loin de tenir l'explication de notre toute récente « Fête du Travail », ainsi que des Premiers Mais de revendication sociale à caractère révolutionnaire qui l'avaient précédée. Une recherche historique permettrait de rattacher l'innovation des socialistes du XIXe siècle aux traditions des ouvriers parisiens ou lyonnais.

Mais nous n'avons pas, pour autant, résolu le problème du brin de muguet, car l'usage de branches ou de brindilles s'est perpétué aux Rameaux, et aurait pu aussi bien s'appliquer aux aimables petits présents du 1er mai. Or il s'agit de fleurs, en brins ou en bouquets.

Rappelons tout d'abord un jeu perdu depuis plus de cent ans, et dont le souvenir ne demeure que dans une locution : « Je vous prends sans vert », ce qui signifie que l'on prend quelqu'un au dépourvu. Ce jeu du mois de mai consistait en ceci : deux personnes s'engageaient à porter à toute heure au moins une feuille verte et fraîchement coupée ; chaque joueur avait droit de pénétrer chez l'autre à tout moment pour vérifier le port de ce feuillage. Ainsi l'on s'épiait de mille manières, durant tout un mois : d'où bien des facéties, et des gages, et d'aimables punitions. On devine que les joueurs étaient d'ordinaire un jeune homme et une jeune fille. Si nous admettons que le feuillage était symbole d'indépendance, le jeu de « sans verd » (car telle était la juste orthographe) permettait d'empêcher les jeunes filles d'aliéner, pendant tout un mois, leur indépendance, ce qui concorde bien avec l'interdit superstitieux frappant les mariages en mai.

Mais nous ne jouons plus à « sans verd », et nous offrons encore des fleurs de muguets : serait-ce création d'une tradition nouvelle ? Les gravures médiévales illustrant des calendriers ne permettent pas de le croire : les damoiselles y tiennent des bouquets ou tressent des « chapels de fleurs ». D'ailleurs, Dergny signalait l'usage d'offrir à la fille à marier un véritable bouquet de fleurs, au lieu d'un rameau ou d'un petit arbre. D'autres excellents témoignages du XIXe ou du début du XXe siècle nous montrent les jeunes filles ornant, le 1er mai, les maisons de fleurs. Détail plus révélateur, elles allaient décorer de guirlandes les « bonnes fontaines ». Or de nombreuses croyances nous montrent les sorciers occupés, dans la nuit de mai, à jeter des sorts sur les sources pour nuire au bétail. Il est ainsi permis d'entrevoir une sorte de fonction publique de contre-sorcellerie, confiée spécialement aux jeunes filles.

1. Cf. notre *Civilisation traditionnelle et Genres de Vie*, Paris, 1948. ch. VII.

Les voici donc en position bien singulière : vis-à-vis de la société des vivants, elles sont affranchies de toute *potestas* masculine — un proverbe limousin recommande : « Bonhomme, ne regarde jamais ton blé en mars, ta fille en mai ». Mais vis-à-vis du monde surnaturel, de l'univers inquiétant des esprits bienfaisants ou malins, elles ont une mission de sauvegarde à remplir, qui est de garantir les demeures des hommes et leur premier bien : les fontaines. Quels périls menacent donc, en cette date fatidique ?

Ici le Folklore répond aussi abondamment que les sources antiques. La nuit de mai est la nuit de Walpürgis, où les esprits se déchaînent sur la Terre. Rome connaissait ces terreurs : le mois de mai était celui des Lémures, que le père de famille devait conjurer par un rituel purificateur [1] d'une précision révélatrice. Il ne s'agissait pas de vagues appréhensions : au milieu de la nuit, le *paterfamilias* accueillait à sa porte ses ancêtres, qu'il lui fallait apaiser en les conduisant à travers toutes les pièces de l'habitation. Il précédait l'effrayant cortège et ne devait jamais se retourner, de peur de les apercevoir. Pareillement, au siècle dernier, on préférait ne pas sortir de chez soi dans la nuit du 30 avril.

Telles étaient les conjonctures que les sorciers de nos campagnes guettaient pour se livrer à leurs basses œuvres. Il nous reste à deviner pourquoi les jeunes filles leur étaient, en cette saison, opposées, n'ayant pour seules armes que les fleurs des champs.

Rappelons tout d'abord que l'emploi rituel des fleurs laisse deviner l'ancienneté d'un tel emploi. Nous déposons des fleurs là où nos ancêtres craignaient les assauts du démon : devant les autels, sur les cercueils et sur les tombes.

Mais pourquoi déléguait-on, en quelque sorte, les jeunes filles du village vers l'armée des esprits, alors qu'en une autre saison, durant tout le Carnaval, c'étaient les jeunes gens qui avaient mission de fraterniser avec eux en s'affublant de masques ? C'est qu'au temps du renouveau, les esprits sont fécondants, et manifestent leur puissance par la floraison des arbustes comme par les frondaisons nouvelles. Pour comprendre l'envoi vers eux des jeunes filles nubiles, nous devons par la pensée nous reporter bien loin en arrière, vers ces tribus néolithiques, se déplaçant de clairière en clairière dans la forêt primitive, et pour qui la fécondité collective était une nécessité aussi impérieuse que la fertilité des quelques champs cultivés à la houe de pierre. Toute fertilité, toute fécondité étaient dues aux morts et aux esprits, à cette gent terrible et jalouse, dont l'agriculture naissante violait les domaines.

Avec cette horde invisible et toute-puissante, il fallait à tout prix conclure périodiquement la paix : aussi leur envoyait-on, leur consacrait-on les jeunes filles, les jeunes femmes, durant ce mois redoutable de leur

1. Voir Ovide, *Fastes*, V, 419.

présence. Et c'est pourquoi les époux se démettaient alors de leur rude empire ; c'est pourquoi les jouvenceaux se tenaient soudain à distance respectueuse, détournant même leurs regards, comme le jeune cavalier du *Printemps* de Botticelli, tandis qu'à l'autre bout du panneau un esprit éolien *lutine* une bachelette, et qu'une autre passe, hiératique en sa magie florale.

Ainsi tout se rejoint : et les bouquets, et les ramures, et la liberté, à condition que nous nous reportions assez loin en arrière, au temps où la transhumance marquait la date d'un grand arrachement de toute la collectivité soudain délivrée des enclaves hivernales, tandis que la verdure de la forêt toute proche promettait quelques guérets de graminées.

Mais nous serions bien ingrats envers les innombrables générations d'ancêtres qui ont peiné et aimé sous ces rudes lois, si nous ne reconnaissions en elles, par l'ultime floraison que fut notre chevalerie, l'école où se sont lentement formées les plus aimables qualités de notre génie français : le respect, voire le culte de la *dame* (souvenons-nous que les cours d'amour se tenaient en mai), et la bravoure pour lui plaire.

Car — et ce sera notre conclusion — les rituels de mai, tout en affranchissant la jeunesse féminine, décidaient de la royauté virile. Les bachelleries, parmi leurs jeux, ouvraient les tournois. « S'esmayer » se disait de cavaliers se battant en rompant, l'un sur l'autre, toutes sortes de branchages. On comprend, dès lors, que joutes et tournois aient été placés sous la juridiction souveraine des dames.

Ainsi, dans le dur cycle de la toute-puissance du maître, le mois de mai ouvrait chaque année comme une oasis de courtoisie où la poésie, les arts, l'héroïsme désintéressé formèrent lentement des dons que nous aimons encore à revendiquer comme nôtres.

ANDRÉ VARAGNAC

IMAGES DE PARIS

MARIE LAURENCIN

La librairie Paul Morihien est une des plus jolies boutiques de Paris. Elle est vaste, elle est gaie, elle est bien entendu tapissée de livres ; des lustres de cuivre poli à abat-jour verts éclairent une grande table de bois jaune, des fauteuils cannés de forme élégante sont disposés autour et on aime à s'y asseoir pour feuilleter des éditions rares ou fouiller dans un cartonnier proche en acajou et cuir précieux, parmi des images et des gravures. On y entre par la rue de Beaujolais, provinciale et secrète, on en sort sous les galeries du Palais-Royal qui préservent de leur mystère les jeux bruyants des enfants du quartier. A côté, les soupiraux du restaurant Vefour exhalent un chaud parfum de gourmandise ; au-dessus, une fenêtre ouverte, ou dorée de lumière selon l'heure et la saison, est celle de Colette, qui travaille ou rêve étendue tout auprès. La sensualité, le cœur et l'esprit ont rendez-vous autour de cette boutique, qui ne s'est pas vouée aux seuls livres d'ailleurs, mais a su aussi attirer des peintres qui y montrèrent quelques-unes de leurs œuvres. Dernièrement, Marie Laurencin permit d'accrocher entre les bibliothèques « trente portraits d'amis ». Ses amis étaient tous des écrivains et des poètes ; cependant, ils ne furent pas choisis parce que leurs visages devaient être exposés dans une librairie, mais pour cette seule raison : Marie Laurencin a lu tous leurs livres et les a aimés, eux, à cause de ceux-ci. André Gide, Jacques de Lacretelle, Paul Eluard, Jean Cocteau, Léon-Paul Fargue, André Salmon, Albert Flament, Marcel Arland, Jean Paulhan, voilà quelques-uns des plus fameux parmi les modèles de Marie, qu'elle a peints avec une lucidité affectueuse, et dont la ressemblance va souvent bien au-delà de celle des traits de leur physionomie. Portraits que Marie Laurencin a voulu faire et ne s'est pas laissé imposer, parce qu'elle a, dit-elle, horreur des commandes. Elle explique encore qu'elle eut souvent du mal à obtenir de ses élus qu'ils consentissent à poser. « Cela ennuie les êtres sensibles d'être regardés » et devinés, devrait-elle ajouter, car sous les lunettes roses qu'elle met sur ses yeux

myopes pour travailler, on craint son regard perspicace. D'ailleurs, en bonne curieuse des êtres, elle avoue encore : « Je n'aime pas peindre les visages trop jeunes, car je n'y lis rien. » Pourtant, que de jeunes filles en fleurs sur ses tableaux d'imagination, dont les plumes, les turbans, les perles, les guitares et les biches caressées par leurs bras enfantins ne parviennent pas à compliquer la candeur. Malgré qu'elle en ait, le signe de Marie Laurencin est celui de la jeunesse. Chez elle, tout est exquis de clarté et de fraîcheur : elle-même d'abord, avec ses cheveux en brouillard, ses joues roses sous la tache ronde des yeux, son large sourire, sa voix haute et enfantine, et sa maison de poupée, dans une rue paisible, en bordure de la cour de l'hôtel Beaumont. La porte étroite aux cuivres brillants ouvre sur un vestibule minuscule. Une odeur de propreté aérée règne dans l'étroit escalier qui monte jusqu'aux salons. Beaucoup de fenêtres, beaucoup de lumière, beaucoup de plantes vertes donnent à ceux-ci une gaîté à laquelle ajoutent encore les meubles clairs, les percales fleuries, quelques objets de laque ou de porcelaine. Rien chez elle n'est précieux et tout est ravissant parce que choisi par une femme qui aime sa maison, qui y vit, qui s'y plaît. Sur tous les murs, des rayonnages pleins de livres ; pas un qui ne soit relié, pas un qui n'ait été lu. « Je ne suis pas bibliophile, dit Marie, mais j'aime lire ; par hasard, j'ai quelques éditions rares, mais celles-là, comme les autres, je les ai achetées pour les lire. Je ne tiens pas à ce qu'on m'envoie des livres, même ceux de mes amis. Je préfère les acheter. Si j'en ai illustré beaucoup, c'est qu'on me les avait commandés. Je suis bien trop passionnée par un texte pour qu'il me suggère d'abord des images. En ce moment pourtant, j'en illustre un, par choix et par plaisir : ce sont les poèmes de Sapho traduits par la comtesse Étienne de Beaumont, « qui sait le grec », ceci dit avec admiration. « Mais au fond, ajoute-t-elle brusquement, ce que je préfère à tout, c'est la musique. J'aime à travailler en écoutant un beau concert à la radio, c'est ce qui m'inspire le mieux. »

Chère Marie Laurencin, la lecture, la musique, voilà ce dont elle aime à parler inlassablement, c'est sa façon d'être modeste, car la peinture, elle ne laisse guère aborder ce sujet. Voici environ trente-cinq ans que Rosenberg lui fit son premier contrat ; pourtant, ses préoccupations, sa conversation ne sont jamais celles d'un peintre, mais d'un poète. « Ce sont mes lettres, dit-elle, qui ont fait ma réputation. » Ceux qui ont eu la fortune d'en recevoir d'elle savent, en effet, qu'elles sont d'une qualité rare par la forme et l'esprit, et que la plume de Marie pourrait être aussi célèbre que son pinceau. « Mais je ne peux écrire que le matin », dit-elle en manière d'excuse. Comme tous les amoureux de l'ordre, Marie, en effet, se lève tôt, et après dîner n'a qu'une idée, se coucher pour lire : « J'ai aimé sortir le soir tant que je pouvais danser, et maintenant ce que je préfère, c'est la solitude. » Une solitude bien sûr dont l'amitié la fait sortir souvent, une solitude peuplée de souvenirs et de réflexion. Une solitude aussi traversée de visites de chats, les chats du quartier qui ont

une corbeille au soleil sur chacune de ses fenêtres et viennent régulièrement y dormir à l'aise. Une solitude enfin accompagnée de la présence de celle que Marie appelle toujours la petite Suzanne, sa servante, son amie depuis vingt-cinq ans. La petite Suzanne est un des êtres les plus proches de son cœur. La tendresse de l'une, l'admiration de l'autre ont amené une ressemblance dans le geste et la parole. Au téléphone, on peut les confondre. Suzanne, et toujours avec pertinence, se mêle aux conversations. Elle aussi a beaucoup lu, beaucoup retenu, et Marie, qui se fie à son jugement, la consulte sur bien des points. Elle l'a fait poser aussi quelquefois, et se sert de son âme pour peindre son visage. Suzanne soigne la maison avec amour, frotte, astique, range, et les armoires de Marie sont des chefs-d'œuvre. Par exemple celle des chaussures, où plusieurs douzaines de paires, toutes du meilleur faiseur, sont classées et époussetées aussi bien que la bibliothèque. Suzanne connaît la vie de Marie Laurencin mieux que celle-ci, et lui en rappelle souvent des épisodes : « Que Madame se souvienne, c'était quand M. Marcel Herrand... » « Madame sait bien que M. Jouhandeau... » ou bien : « Que Madame montre donc les broderies de sa mère... » Car Marie Laurencin aime à parler de celle-ci, dont les tendres soins ont enchanté son enfance. « J'étais une petite fille très banale... Mais non, je ne dessinais pas... J'étais paresseuse et bête et ne j'aimais que les poupées. Quand j'avais vingt ans, mon père est mort, et j'ai songé que je devais travailler. Ma mère est allée trouver la directrice du lycée où j'avais été élevée pour lui demander un conseil : « Marie n'a jamais eu que le prix de couture, lui dit-elle, je ne peux pourtant pas en faire une couturière... » Ce métier n'était pas alors aussi élégant qu'il l'est aujourd'hui, et Marie entra à l'Académie Humbert pour apprendre à dessiner. Elle y rencontra Braque, exposa aux Indépendants, et Rosenberg fit d'elle un de ses poulains favoris. Il fut sévère, et elle lui en est restée reconnaissante parce qu'il l'a disciplinée, et elle dit sérieusement, malgré sa carrière facile et éblouissante : « J'ai toujours eu affaire à des durs. »

Elle raconte encore que lorsqu'elle avait six ans, son père, qui n'habitait pas avec sa mère, sonna un jour à la porte. Elle ouvrit et vit un monsieur qui disait en souriant : « Je viens chercher une petite fille qui s'appelle Marie Laurencin. — Mais il n'y en a pas ici, répondit-elle. Moi, on m'appelle Raton. — Pourtant, c'est bien toi, reprit-il, qui es Marie Laurencin. » Et charmée par ces syllabes nouvelles et si harmonieuses à l'oreille, Raton courait et sautait en répétant : « Marie Laurencin, Marie Laurencin... » Première rencontre avec son nom heureux et destiné à la gloire.

LES GOUACHES DE CHRISTIAN BÉRARD

La galerie Heyrène devait ouvrir en mars sous la direction d'Edward Waterman, avec une exposition de Christian Bérard qui était un de ses amis. Le fait était d'importance, car Bérard, depuis de longues années,

n'avait jamais consenti à montrer une réunion de ses œuvres : l'anxiété habitait cet artiste chez qui l'adresse et la facilité n'excluaient pas une inquiète exigence envers lui-même. Bérard, on le sait, est mort subitement le 11 février. Pour tenir sa promesse, quelques amis ont prêté à Waterman une série de gouaches qu'ils devaient à la générosité du peintre ; perles qu'il laissait tomber négligemment de sa prestigieuse main de gaucher au hasard d'un dîner, d'une soirée, d'une conversation, qu'il illustrait ainsi à sa manière, et il s'amusait à les voir recueillir précieusement. Ainsi s'est faite cette petite exposition si éloquente sur la générosité, le talent et l'imagination poétique de Bérard. Il avait tant d'amis que l'on ne cessera de retrouver chez eux des trésors. Et des nappes de restaurant où le rouge à lèvres et les stylos d'emprunt ont inscrit des féeries ; et des livres prêtés, illustrés dans les marges d'un doigt taché d'encre, et des lettres où l'écriture est elle-même un dessin autour d'autres dessins ; et sur des papiers d'occasion, des suggestions pour une robe, un chapeau, un costume, un bijou, une chambre, un salon... Prodigue de ses facultés d'invention, sûr de son goût infaillible, il était intarissable sur tous ces sujets. Le théâtre surtout absorba la plus grande partie de son temps, et il a nourri de son génie plus de spectacles encore qu'il n'a signé de décors. Mais « ma peinture, pourtant, comme il disait de sa voix douce et souvent plaintive, je voudrais ne m'occuper que d'elle. » Il n'y parvenait pas toujours, trop sollicité de tous côtés par un auteur, un éditeur, un couturier, une amie qui organisait un bal. Il était d'une telle gentillesse qu'il ne savait pas dire non, et il aimait donner, accepter, plaire, comme ceux qui savent obscurément que leur vie sera brève et qu'il importe d'abord de toucher les cœurs. On l'a souvent cru paresseux parce qu'il ne pouvait satisfaire à toutes les demandes. En vérité, peu d'êtres se seront dépensés pour les autres autant que lui. Il ne dormait guère, et jamais tard le matin, toujours prêt à sortit, à accourir sur un coup de téléphone. S'il avait pu faire ce qu'il souhaitait, il serait resté chez lui à peindre, ainsi qu'il l'affirmait souvent, à peindre des visages surtout : il a tant aimé les visages, et si bien deviné leurs mystères, compris ce qui d'un défaut faisait un charme, d'une beauté un signe du destin. Il a souvent peint le sien, sans illusion et sans pitié ; pourtant, à l'exception d'une gouache récente faite pour une amie, il n'aura rien laissé de lui-même qui ressemble à sa légende de Barbe-Rousse, sourcier de Paris. Il ne se souvenait que de son visage imberbe d'adolescent, où, dans un teint rose d'étudiant d'Oxford, deux étoiles bleues indiquaient déjà la profondeur de l'âme. Ses plus vieux amis le revoient ainsi, jeune et plein d'enthousiasme, un peu boudiné dans un costume de flanelle grise, jamais fait pour lui, rarement à lui. « Je déteste mon corps, disait-il, et je n'aime pas qu'un tailleur en prenne les mesures. » Son premier chien, Biribi, un skye terrier noir, il le portait autour de son cou, comme un col de fourrure vivante, parce qu'on lui avait dit que les jeunes chiens meurent de manger tout ce qui est à leur portée. Ainsi paré, de tout petits souliers vernis à ses pieds

cambrés (« J'ai le pied Louis XV », disait-il encore), il se promenait à travers Toulon, où il passait ses étés, et se risquait parfois sur les plages des environs, où sa tenue insolite surprenait un peu. Mais le plus souvent, il restait enfermé dans sa chambre d'hôtel, la fenêtre ouverte sur la rade, ayant enfin renoncé à cette peinture de voyant qu'il faisait volets clos, sous une ampoule bleue, dans la maison de son père, villa Spontini. Il peignait des plages lumineuses, habitées par de singulières figures encapuchonnées ou par une mélancolique humanité de béquillards, de borgnes aux fronts bandés et d'enfants en tristes sarraux noirs, tout cela par contraste avec le ciel éclatant du Midi. Jamais il n'a eu d'atelier : ces dernières années, il vivait au cinquième étage d'une maison rue Casimir-Delavigne, dans un appartement meublé avec un goût qui a fait école. Mais la chambre basse où il travaillait était nue, et cependant encombrée de toiles retournées contre le mur. Il ne supportait guère de les montrer, et quand on posait pour lui, il fallait consentir à ne jamais regarder la toile commencée. La moindre réflexion heurtait sa sensibilité, et lui, qui a laissé voir au public tant de faces de son talent, sa peinture il la tenait cachée comme un avare son trésor. Quand il avait fini un portrait, quand il avait accepté de vendre un tableau, il fallait de la patience et des ruses pour parvenir à l'en dessaisir. Il les croyait toujours inachevés, il aurait toujours voulu y ajouter, en dire davantage. Il les aimait aussi, mais les oubliait sitôt qu'ils étaient loin de lui. Il n'a jamais su combien il en avait fait ; pourtant, il existe certainement plus de cent cinquante toiles de lui, c'est ce que peu de ses admirateurs savent. Heureusement, Boris Kochno s'occupe de les réunir. Le musée d'Art moderne, quai de Tokio, était indiqué pour les exposer en pleine valeur et pleine gloire. Il ne pouvait le faire assez tôt pour l'impatience des amis de Bérard. C'est à la galerie Charpentier qu'est réservé l'honneur d'accueillir l'œuvre inconnue du peintre le plus connu de ces dernières années.

DENISE BOURDET

L'AVENIR DU CINÉMA EN COULEURS

Le cinéma est un art, sans aucun doute, mais un art appliqué. C'est-à-dire que, conditionné par une technique à l'évolution continue, il subit la loi des ingénieurs autant que celle des artistes. De même, l'architecture s'exprime dans le langage imposé par les matériaux de chaque siècle.

Dans un art où l'œuvre s'élabore de façon aussi complexe, la forme est inséparable de l'essence même. Il est évident que le cinéma parlant est *autre* que le cinéma muet. Le moyen d'expression ayant changé, l'art plastique n'est plus seul en cause, mais encore l'art littéraire. Si belles et si riches de sens que soient les images d'un film parlant, l'ouvrage ne vaudrait rien si le dialogue en était écrit en sabir.

La couleur est la dernière venue des inventions techniques. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on y songe, dans le souci un peu primaire que l'on a de nous montrer des spectacles « conformes à la nature ». Autrefois, on a colorié des films. Souvenez-vous de Méliès. On parvient maintenant à réaliser des couleurs « naturelles ». Prétention discutable, car la perception des couleurs est largement subjective. On veut seulement dire par là que la couleur a été enregistrée mécaniquement par la caméra et reproduite par la physique ou par la chimie sans une intervention consciente de l'homme. Par une fantaisie courante du langage, « couleurs naturelles » veut dire « couleurs par procédé automatique ». La foule, se méfiant de l'homme, fait une confiance aveugle à la machine. Il faudra la fin du monde (peut-être automatique) pour la guérir de ses candeurs.

On ne sait pas encore jusqu'à quel point les spectateurs sont intéressés par la découverte. Son entrée hésitante dans le monde ne ressemble pas à la Blitzkrieg gagnée par le son. On nous dit qu'en Amérique, les films polychromes font plus de recettes que les autres. Mais, dix ans après la mise au point des procédés de fabrication, plus de la moitié des films américains est encore en noir et blanc. En Europe, on ne sait pas bien ce que veut le public. Les directeurs de salles disent volontiers que les spectateurs apprécient la couleur comme une « attraction » supplémentaire et gratuite, mais qu'ils ne paieraient pas un franc de plus pour voir des arbres verts et des yeux bleus. Comme le tirage des

films polychromes coûte dix fois plus cher, on conçoit que les essais des producteurs restent prudents et sporadiques. Seul, Marcel Pagnol a la foi des catacombes pour s'écrier : « Le cinéma sera en couleurs ou il crèvera ».

Nous ne sommes donc pas confrontés avec une révolution, comme aux débuts du cinéma parlant. Mais, pour être plus lente, l'évolution n'est-elle pas aussi irrésistible, et Pagnol n'aura-t-il pas raison ? Le film en noir est-il condamné à mort à terme ? Au contraire, l'excitation de la couleur ne s'éteindra-t-elle pas quand on aura dépassé les joies de la curiosité ? Les deux écoles continueront-elles de vivre côte à côte, à la façon du dessin et de la peinture et, comme pour les cartes postales, pourra-t-on choisir entre « des noirs et des en couleurs » ? Enfin, si elle doit se faire une place éminente au soleil, quelles modifications profondes la technique polychrome peut-elle imposer à l'art du cinéma ?

***

Nous n'avons pas l'intention d'écrire un article scientifique qui dépasserait largement notre très modeste compétence. Au surplus, ce qui se passe dans la machine n'a pas une telle importance. Nous ne considérerons donc le processus technique que dans la mesure où il impose des solutions à l'artiste.

Trois procédés dominent les autres. Le Technicolor, essentiellement américain, l'Agfacolor, invention allemande aujourd'hui exploitée par les Soviets, et enfin le dernier venu, le procédé français Rouxcolor qui a été utilisé par Marcel Pagnol dans *la Belle Meunière*.

On sait que, s'il s'agissait de développer un exemplaire unique de chaque film, il n'y aurait pas de problème. Les amateurs font d'excellents films en couleurs. Mais l'exploitation commerciale exige un procédé de reproduction. C'est pourquoi il faut recourir, d'abord à l'analyse des couleurs à la prise de vues, puis à leur synthèse pour le tirage des copies.

Le Technicolor dissocie les couleurs au moyen d'un prisme semi-réfléchissant qui réalise trois images, donc trois films monochromes à la prise de vues. Il en résulte d'assez gros inconvénients pratiques. La caméra, qui comporte six bobines, est énorme, peu maniable et mal adaptée aux *travellings*.

L'Agfacolor a le gros avantage d'utiliser une caméra normale et un seul film à la prise de vues. C'est chimiquement que se fait la sélection des couleurs.

Le Rouxcolor est séduisant par son extrême simplicité. L'appareil de prises de vues donne quatre images accolées, chacune monochrome. Aucune difficulté de tirage, puisque l'appareil de projection, par un processus exactement inverse de celui de la prise de vues, se charge

seul de la synthèse finale des couleurs. Si le film est économique, par contre il exige un équipement spécial dans les salles, et cette installation est onéreuse.

Les trois systèmes sont parvenus à supprimer la « parallaxe d'espace », c'est-à-dire le décalage qui pourrait résulter, pour les images prises de près, d'angles légèrement différents. Chacun a éliminé la difficulté en n'utilisant qu'un seul objectif. Mais n'oublions pas que chacun dissocie la lumière par le moyen d'un filtre, c'est-à-dire tout simplement d'un verre coloré.

On dit, en ce qui concerne le « Rouxcolor », que l'opérateur pourrait négliger le fait qu'il tourne un film en couleurs. Sans doute. Il ne semble pas cependant que cette boutade soit complètement exacte, car la polychromie pose sans cesse des problèmes d'ordre pratique. Les spécialistes me disent par exemple que, lorsqu'il s'agit de prendre des vues du ciel, la moindre différence d'angle change l'éclairage et, partant, les nuances. Il faut donc prendre d'infinies précautions dès qu'on déplace la caméra ou simplement le champ de la caméra. En fait, l'appareil de prises de vues, qui se livre à une perpétuelle jonglerie spatiale dans les films en noir, sera condamné ici à une prudente immobilité, qu'il soit léger ou non, maniable ou non.

Les principes auxquels obéira l'opérateur seront donc diamétralement opposés aux lois classiques. Là où il s'agissait de faire des photographies profondes, c'est-à-dire de donner l'impression du relief, soit en créant des plans par l'usage constant du contre-jour, soit par un changement incessant des angles, on s'efforce, au contraire, de faire de la photo « plate ». La caméra ne bouge pas et on a besoin de trop de lumière pour se permettre le contre-jour. On recourt à la couleur, et à la seule couleur, pour créer les plans successifs.

Nous verrons plus loin que la notion de « couleurs naturelles » ne correspond exactement à rien. En effet, les couleurs de base sont déterminées par le filtre, c'est-à-dire par un verre de couleur arbitrairement choisi. En outre, dans la réalité, et sans doute dans le souci démagogique « d'épater le monde », le cinéma polychrome se livre généralement aux joies d'un violent barbouillage. On dirait des enfants recevant pour leurs étrennes leur première boîte de peinture. Le Technicolor a presque toujours montré un goût particulier pour les palettes provocantes. On se rappelle *l'Odyssée du docteur Wassell* ou *le Bal des Sirènes*. L'Agfacolor a opté pour des teintes plus mesurées, et même pour les nuances pastel, par exemple dans *la Ville dorée*. Mais on ne saurait affirmer que le procédé soit seul déterminant. Il y a aussi le sujet, le climat propre du paysage évoqué et, enfin, le goût personnel du « réalisateur » tout puissant. Laurence Olivier, usant du Technicolor dans *Henri V*, a recherché les couleurs assez subtiles qui évoqueraient un livre d'heures du moyen âge. Quel que soit le procédé employé, l'instrument fonctionne. Mais la qualité de ce qu'il offre dépend essentiellement des

décisions humaines. Ajoutons franchement qu'une mise au point s'impose encore pour le Rouxcolor. Tout le monde a pu constater les défaillances de *la Belle Meunière*. Comme d'autres passages de ce film étaient réussis, et même séduisants, on peut espérer que le système français surmontera les imperfections d'un premier essai public.

***

Sur le plan esthétique, nous restons en présence de deux problèmes. Quelles couleurs choisira-t-on et quels sujets traitera-t-on en couleurs?

Quelles couleurs seront fondamentales? Bien entendu, il faut un bleu, un rouge, un jaune; n'oublions pas que ces couleurs comportent chacune leur complémentaire : soit le vert pour le rouge, l'orange pour le bleu, le violet pour le jaune. Or, l'œil exercé peut distinguer six mille nuances de vert et, ici, il faut en garder une seule. Sera-ce le vert-épinard ou le vert-bouteille? Quoique moins riche, l'assortiment des bleus ou des rouges est encore respectable et la limitation à laquelle est réduite le cinéma reste en l'espèce des plus fâcheuses. (Bien entendu, je parle ici de ton et non de gamme à l'intérieur d'un ton, car il est toujours possible de foncer ou d'éclaircir la couleur choisie.)

Ce problème de la sélection n'est pas nouveau. Il y a belle lurette que la photogravure le connaît. Mais elle ne nie pas qu'elle est fort embarrassée lorsqu'elle entreprend de reproduire le tableau d'un grand peintre, et surtout d'un coloriste subtil. Elle doit nécessairement interpréter et réduire chacune des nuances à une teinte de base qui fournira la gamme dont on ne sortira plus. D'où les différences (et parfois les véritables trahisons) qui séparent le tableau original de la carte postale en couleurs, même la plus soignée.

Et maintenant, que mettre en couleurs? Évidemment tout, car il est impossible d'alterner les tableaux monochromes et les tableaux polychromes dans le même film. Mais tout ne se prête pas aussi facilement à la reproduction.

Les tissus, qu'il s'agisse de costume ou d'ameublement, font les délices du spectateur. Ils ont l'avantage de présenter des teintes artificielles, qu'il sera aisé de reconstituer. On parviendra sans mal à chatouiller l'œil par les reflets d'un velours grenat ou d'une soie vieil or.

La nature, elle, se prête aux viols avec beaucoup plus de réserve. Elle offre quelques exemples de couleurs franches : un dahlia, un saphir, une feuille de platane ou la surface de la Méditerranée par grand beau temps. Mais à côté de ces rares aubaines, combien de couleurs diverses, composites, difficiles à définir et même à enregistrer clairement! Quelle est la teinte précise du ciel au crépuscule, de la Manche par temps maussade, de la façade d'un immeuble, du rose des joues, si variable avec les individus, voire avec leur humeur? Parmi les peintres, ceux qui ont donné des réponses catégoriques sont des barbouilleurs

qui nous répugnent aujourd'hui. Les Pissaro, les Monet, les Cézanne, les Van Gogh ont naguère fait figure de révolutionnaires en nous offrant des hypothèses toutes différentes. Aujourd'hui, ils nous ont imposé leur vision et ils nous semblent infiniment plus *vrais* que Bouguereau, Meissonier ou Henner. Nous admettons que le brouillard de Londres soit bleu, comme l'a décidé Monet. Nous sommes même prêts à suivre Carrière, qui noyait tous les tons dans une sorte de vapeur. En des temps plus anciens, Greco, Rembrandt, Goya, Turner n'avaient-ils pas eu d'étonnantes hardiesses de palette qu'ils ont imposées à leurs contemporains? La subjectivité des couleurs ne se discute plus.

Le peintre jouit de toute sa liberté parce qu'il colorie son propre dessin. L'impressionnisme a pu être poussé ainsi jusqu'à ses limites extrêmes. Mais on peut imaginer que le même peintre se sentirait singulièrement plus gêné, si on le condamnait à colorier des photographies.

C'est le sort du cinéma. Le plus souvent, la photographie est assez tristement réaliste. Un des efforts des grands metteurs en scène a eu pour but de s'évader de ce réalisme. Ils y sont souvent parvenus par des procédés qui garantissaient la non-conformité avec la nature. Tous les jeux de lumière, les effets de contre-jour, les angles bizarres concouraient à détruire cette platitude des choses, à rendre le monde réel plus semblable au monde imaginaire. Seule, une interprétation très libre des couleurs pourrait convenir à une photographie stylisée.

La couleur étant plus subjective que la forme, on admet la stylisation plus facilement dans les tons que dans le dessin. Tous les artistes qui ont été soumis aux procédés graphiques de reproduction savent que « l'à plat » est un moyen valable de frapper l'œil, alors qu'il n'y a rien de tel que des surfaces plates colorées également dans la nature. C'est dans le coloriage résolument fantaisiste, dans les dessins animés de Walt Disney que le cinéma en couleurs a obtenu des réussites les moins contestées.

Pour tout le reste, ses succès sont discutables. Son chef-d'œuvre, jusqu'à maintenant, est sans aucun doute le *Henry V*, de Laurence Olivier, justement parce qu'on y a beaucoup moins cherché à imiter la nature que les enluminures des livres. Dans les autres films, nous avons apprécié quelques effets de robes, de costumes folkloriques, de paysages exotiques (y compris la Côte d'Azur, dont il ne faudra d'ailleurs pas abuser). Cela mérite-t-il tant d'invention prodiguée, tant d'encre répandue, tant d'argent dépensé?

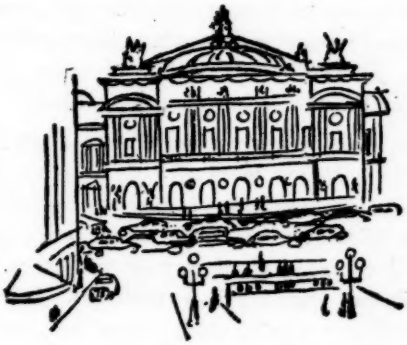
On me permettra d'en douter. Je crois que, dans la vie, nous n'enregistrons pas les couleurs d'une manière continue, que, la plupart du temps, nous les voyons à peine; que les photos en noir sont plus conformes à nos souvenirs que les photos en couleurs. Combien d'hommes pourront définir sans se tromper la couleur d'une robe vue la veille, ou la couleur des yeux d'une femme? La plupart des choses : les maisons des villes, le ciel de Paris, l'eau de la Seine, le pavé des rues

ont des couleurs indéfinissables, changeant avec le soleil et avec notre humeur. Or, la photo et ses filtres catégoriques doivent opter pour un rose précis, pour un bleu sans compromis.

Sur le plan purement esthétique, il n'y a guère de doute pour moi que le cinéma fait fausse route en cherchant à copier la polychromie de la nature. Le salut ne pourrait venir que d'essais très hardis, qui tourneraient résolument le dos à toute idée d'imitation. Pourquoi pas des films en teintes très passées, à peine perceptibles? Pourquoi pas un camaïeu, ou encore une étude parisienne en gris, vaguement teinté de rose et de vert, comme l'aurore de Baudelaire s'avançant sur les berges de la Seine? Sauf en des circonstances très définies, je garde toute ma méfiance pour les rouges rutilants, pour les bleus saphir et pour le plat d'épinards, terreur classique des paysagistes.

Le public sera-t-il assez excité par ces richesses optiques pour imposer la couleur au cinéma commercial? Je ne le crois guère. Je pense, au contraire, que sa première curiosité s'émoussera assez vite. Pour être franc, je ne crois à l'avenir du cinéma en couleurs que s'il parvient, comme la nature, à nous faire oublier que tous les objets ont des couleurs.

JEAN FAYARD



Alfred Savoir - Paul Claudel

Le théâtre vit présentement de reprises. N'y aurait-il plus de jeunes auteurs ou les directeurs hésitent-ils dans les conditions actuelles d'exploitation à prendre les risques de pièces nouvelles et d'auteurs débutants? Ces deux causes expliquent vraisemblablement le peu de nouveautés dont nous avons à rendre compte. La troupe de Madeleine Renaud et de Jean-Louis Barrault donne toujours ses soins à Shakespeare, à Molière, à Marivaux et à M. Paul Claudel; Louis Jouvet, après avoir achevé sa saison d'hiver avec *Knock*, pièce inusable, s'en est allé réveiller *Ondine* dans ses lacs; M. Armand Salacrou, partageant à cinquante ans le sort glorieux de M. Paul Claudel, voit trois de ses pièces représentées sur trois scènes parisiennes, tandis que M. Gérard Philipe et mademoiselle Simone Renant, vedettes de cinéma résolument fidèles au théâtre, demandent à Alfred Savoir un dialogue auquel ils souhaitent l'un et l'autre redonner une verdeur.

Faut-il écrire que cette résurrection d'Alfred Savoir est pour l'instant assez décevante? Où est le temps où nous attendions la comédie annuelle de Savoir en sachant, que bonne ou manquée, elle allait nous apporter une brise d'originalité, nous surprendre, peut-être, et nous agacer les dents. Il y avait chez Savoir une sensualité sauvage, du cynique qui prenait son bien où il le trouvait, de l'invention aussi et par moments de singulières hésitations dans les audaces qu'il se choisissait. Il a écrit une pièce, *La Pâtissière du Village*, qui aurait pu être une œuvre forte et profonde. Il avait imaginé de montrer le succès d'une femme lié à l'événement de la guerre. La présence des troupes dans un village à peu près ruiné donnait à cette femme, la pâtissière, une importance qu'elle n'avait pas et une beauté qu'elle n'avait jamais eue. Elle était la reine de cette communauté guerrière, de ces hommes dont aucun ne savait s'il reviendrait vivant après être monté en ligne. Cette incer-

titude, une présence sans rivalité, entretenaient parmi les hommes d'ardentes illusions. Soudain, c'étaient la paix, l'armistice, la fin du danger, l'ivresse du retour — et cet immense bonheur annonçait à la pâtissière du village la fin de ses attraits et de son pouvoir. Elle n'avait plus, dans son désespoir, qu'à regretter ce bonheur qui achevait le sien ; elle n'avait plus qu'à haïr la paix. Alfred Savoir avait trouvé là un sujet original qu'il pouvait traiter avec la cruelle ingéniosité qui était souvent la sienne. Or il hésita devant ce qu'il avait à dire. Était-ce parce qu'il était un étranger : il fut pris pour aborder la guerre et la gloire militaire d'une étrange pudeur. Il devint un petit garçon devant les uniformes français qu'il avait cousus de ses mains ; il peignit finalement en tricolore les sentiments qu'il eût dû nuancer de ses couleurs les plus sombres et l'œuvre durable qu'il eût pu lier de ses dons barbares se dénoua dans un coup de clairon.

Une autre fois (à la Potinière, en 1929), il aborda avec *Lui* un sujet que Bernard Shaw eût certainement souhaité rencontrer : un fou se prend pour Dieu et s'étant échappé de son asile survient dans un hôtel suisse où des libre-penseurs tiennent un congrès. Le fou devient amoureux d'une princesse et les congressistes finissent par croire en sa divinité. Nous nous souvenons de Savoir lorsqu'il conçut cette aventure, le ton de sarcasme avec lequel il nous l'annonça, une nuit, aux Champs-Élysées : « Je vais écrire trois actes sur un sujet vierge et pourtant vieux comme le Monde... » Puis après un silence — « Sur Dieu... Pour lui donner enfin l'occasion d'exister... » Il était satisfait de son ironie ; mais il avait visé un peu haut : sa pièce traîna au sol, assez lourdement. Né à Poznau, il lui manquait le sourire de Voltaire ou la légèreté de Swift. Plus d'une fois cependant, il a diverti le boulevard parisien. Avec *Banco*, avec *La Grande Duchesse et Le Garçon d'Étage*, *La Couturière de Lunéville*, et *La Petite Catherine* qui, en 1930, au Théâtre Antoine, fut un des plaisirs d'esprit de la saison — et sans doute la meilleure de ses réussites.

Nous avions gardé un souvenir plaisant de *La Huitième Femme de Barbe-Bleue*, que Claudette Colbert avait rajeuni dans les Studios d'Hollywood. La saveur d'hier est un peu passée. Eh quoi! voilà ce qui nous parut un dialogue en coups de fouet, une fantaisie bondissante? C'est une aimable comédie du boulevard avec des personnages de tout repos, un Américain de convention, une coquette qui sait jouer de ses agréments en les refusant, un père noble et complaisant, un soupirant un peu niais. Pas de surprise : le personnel de la comédie bourgeoise est bien là, tel qu'il vécut sous une république heureuse. Jamais Savoir ne nous parut plus proche de Robert de Flers et de Paul Gavault. Et mademoiselle Simone Renant, si attentive à ce qu'elle joue et si maîtresse de son charme, nous a rappelé les grâces blondes et roses d'Huguette Duflos, en son meilleur temps.

*
* *

Il faut saluer comme un succès la reprise du *Soulier de Satin* à la Comédie-Française. Comme un succès et comme un effort dont on ne soupçonne guère l'étendue. Administrer un théâtre tel que la Comédie-Française n'est pas une petite tâche ; en administrer deux est une tâche épuisante. Assurer deux spectacles chaque soir avec une troupe unique, veiller à deux administrations, résoudre les problèmes de tous les jours, vaincre les susceptibilités ou les exigences d'un personnel nombreux : voilà le rôle aujourd'hui de l'administrateur général qui doit prendre sur ses nuits pour réfléchir à son programme, pour « penser » enfin sa mission. L'avant-veille de la reprise du *Soulier de Satin*, les musiciens menaçaient de ne pas jouer ; le soir même, une heure avant la représentation, c'étaient les machinistes qui ne voulaient pas monter les décors. Le public, la critique, ignorent ces arias et ces adversités. De leur fauteuil, ils voient le spectacle, guettent ses imperfections, sont tout près à se venger de leurs illusions par d'impitoyables lucidités ; ils aperçoivent dans l'ombre de son avant-scène l'administrateur général, bien plus lucide encore qu'eux-mêmes, et dont le goût de perfection ne veut rien abandonner à la facilité ou à la lassitude... Si une défaillance se produit, si un spectacle ne répond pas à l'attente, ni à ce besoin de surprise qui n'a jamais été si vif, quel déchaînement! La Comédie-Française garde cette noblesse d'inspirer à la fois d'étonnantes fidélités et de grandes rigueurs de jugement. On vient de condamner sa représentation d'*Iphigénie*, où il y avait sans doute des faiblesses (et d'abord la pièce elle-même, qui n'est pas le meilleur Racine) ; mais ne serait-il pas juste en revanche de louer, selon leur juste valeur, les admirables spectacles du *Prince Travesti* et de *Pourceaugnac*, interprété avec une verve et un éclat particuliers ; et peut-on oublier que M. Pierre Dux nous a fait voir et entendre l'an passé l'un des meilleurs, sans doute le meilleur *Misanthrope* que nous ayons jamais applaudi?

Le Soulier de Satin demeure une des grandes créations de la direction de M. Jean-Louis Vaudoyer et l'une des plus fortes constructions théâtrales qu'aient élevées la ferveur, la recherche, le zèle sans repos de M. Jean-Louis Barrault.

L'œuvre de Paul Claudel lui doit incontestablement sa vie scénique ; elle le lui doit plus encore depuis que M. Jean-Louis Barrault a créé *Partage de Midi* sur le théâtre qu'il anime, car *le Soulier de Satin* est une merveilleuse amplification du drame de 1906. Il en reproduit le thème essentiel, l'amour humain n'y étant dans sa plénitude qu'une volonté divine et en servant les desseins. Mais on aperçoit combien, en trente ans (les trente années qui séparent les deux œuvres), les pensées de Paul Claudel se sont élargies, quel souffle les a gonflées, avec quelle maîtrise il mêle les forces de l'amour et du monde, avec quelle autorité

il exerce cette prise de possession des cœurs et des continents dont retentit — comme la Renaissance elle-même — l'immense poème du *Soulier de Satin.*

Plus de quatre heures de spectacle! Il n'est pas un spectacle de quatre heures qui ne doive paraître long en quelques-unes de ses parties. La tentation serait d'élaguer certaines scènes, puisqu'aussi bien il ne s'agit au théâtre que d'une version écourtée de l'œuvre originale... On pense notamment tandis qu'on l'écoute que l'épisode de Dona Musique et du vice-Roi pourrait être écarté, et que cet amour n'ajoute rien à l'intérêt du drame, tout entier fixé sur Rodrigue et Dona Prouhèze. Mais ayant écouté cet épisode on comprend que Dona Musique et sa parole charmante forment un accompagnement au chant d'amour de Prouhèze, un contrepoint de pureté et de douceur au cri de la passion et on se refuse à l'effacer. Finalement, l'attention qu'exige un tel spectacle trouve son enchantement jusque dans la vue du spectacle lui-même, c'est-à-dire dans la représentation visuelle du poème. Le dernier tableau notamment (le dernier de cette nouvelle version) rassemble quelques moments de beauté magnifique, fût-ce dans ses parties muettes — comme à l'instant où Dona Prouhèze présente son enfant à Rodrigue qui, sans rien dire, l'élève jusqu'à la hauteur de son visage. La mise en scène fixée par M. Jean-Louis Barrault, dans les moindres mouvements des artistes, a institué une tradition. *Le Soulier de Satin* y a trouvé sa forme inchangeable.

Mademoiselle Marie Bell en a fixé, elle aussi, la noblesse et l'immortalité. Le rôle lui appartient pour l'avoir créé dans toute la force que ce terme implique, pour lui avoir donné sa vie, pour y avoir fait retentir cette voix qui vient du cœur, profonde comme l'instinct, pressante comme une vocation... Qui pourrait le jouer, sauf elle? Et qu'elle comprenne bien désormais que sa place est sur cette scène où elle vient de revenir, que c'est là où elle peut le mieux servir l'art pour lequel elle est douée. La même remarque s'adresse à M. Clariond et à M. Jean Chevrier qui l'entourent et trouvent dans leur rentrée et dans cette représentation l'occasion d'affirmer leur talent et d'entendre se prononcer en applaudissements l'estime du public. Il convient de louer l'intervention de M. Paul-Emile Deiber qui, dans les deux monologues du Père Jésuite et de saint Jacques, a montré beaucoup de force et de goût. La troupe de la Maison, avec mesdemoiselles Mony Dalmès, Jeanne Boitel, MM. Yonnel, Chambreuil, Jacques Charon et Maurice Donneaud, a concouru tout entière à la grandeur de la soirée.

GÉRARD BAUËR,
de l'Académie Goncourt.

LES LIVRES D'HISTOIRE

LES AMÉRICAINS ET NOUS

Un Français se précipite sur les mémoires du général Eisenhower avec l'ardeur inquiète du candidat qui consulte la liste des admis ou de l'exposant qui parcourt fébrilement le compte rendu du critique d'art. « Mon nom y est-il, et à quel rang?... Que dit-il de moi? » Avouons-le : la lecture de *Croisade en Europe* [1], gros livre dont la couverture tricolore l'incite à l'espérance, lui apporte une déception ; notre amour-propre national souffre passablement de la place, fort restreinte, que donne le grand chef des opérations militaires en Afrique du Nord et en Europe à l'effort français dans la lutte commune. Je crois bien que tout ce que le général Eisenhower écrit sur « nous », dans les six cents pages de son livre n'atteint point, par le nombre des lignes, la relation, au demeurant fort pittoresque, de sa visite à Moscou, en 1945, et ne dépasse que de bien peu le récit des incartades du bouillant général Patton, ainsi que l'histoire de la gifle « antidémocratique » que celui-ci lança à un soldat américain hospitalisé pour une dépression nerveuse qu'il attribuait à la couardise.

Encore est-il visible que le général Eisenhower se force pour être aimable et pour distribuer quelques fleurs à nos troupes et à nos grands hommes de la résistance. Nous croyions avoir joué un rôle d'une certaine importance dans le débarquement africain, dans la campagne de Tunisie, dans celle d'Italie, dans les opérations qui conduisirent les Alliés d'Arromanches à Paris, à Strasbourg, à Berchtesgaden, et nous nous apercevons que dans le vaste panorama que dessine l'illustre peintre militaire, nous figurons comme de petits points noirs ; au mieux, ces points noirs

1. Robert Laffont.

seraient des fourmis, au pis des mouches du coche. Le plus triste, c'est que nous en arrivons à nous demander si nous n'avons pas été le jouet d'une illusion, si les nouveaux Croisés ne se seraient pas fort bien passés de notre participation à leur croisade. Peut-être que s'il ne craignait pas de nous faire de la peine et s'il pouvait parler franchement, le général Eisenhower répondrait : « oui », car il a gardé, semble-t-il, des souvenirs doux-amers de ses rapports avec ceux qui représentaient alors la France aspirant à reprendre la lutte. Notre extrême susceptibilité jointe à nos exigences l'étonne comme un phénomène psychologique des plus curieux ; il renonce à comprendre le but de discussions sans fin sur des questions dénuées, à ses yeux, de tout intérêt : hiérarchie, préséances, attribution de titres et de qualifications. Il accomplit un effort méritoire pour nous excuser sur le sentiment du passé glorieux et du présent douloureux qui créent en nous des complexes, mais on devine qu'il préférait affronter les divisions blindées allemandes à soutenir une rencontre avec les chefs de la France semi-libre ou libre.

Oublions notre déception pour rendre hommage à un livre, parfaitement traduit par madame Paule de Beaumont avec les conseils techniques du colonel Goussault, qui est, à coup sûr, le modèle des rapports passionnants pour les techniciens et captivants pour les profanes. Cartes et plans, chargés de flèches et de hiéroglyphes, sont abondamment distribués, fournissant une riche matière aux *kriegspiels* rétrospectifs que les tacticiens, professionnels ou amateurs, se plaisent à débattre ; des choses vues, juste ce qu'il en faut pour échapper à l'aridité ; des anecdotes, pas plus qu'il ne convient à un ouvrage historique, mais propres à mériter l'épithète de « typiques ». Celle-ci, entre autres. Le général Eisenhower doit se rendre d'urgence sur le front :

Les conditions du vol étaient détestables et l'absence de toute radio au sol dans la région montagneuse de Tunisie ne rendait pas ce voyage très réjouissant. Lorsque j'arrivai à l'avion, j'y trouvai mon ordonnance, le sergent McKeogk : « Mickey, lui dis-je, je me propose de rentrer demain et je doute que j'aie besoin de vous avant. Les conditions de vol sont mauvaises et il est inutile que nous en souffrions tous les deux. Vous pouvez rentrer au quartier. » Le sergent parut pâlir légèrement et dit : « Mon général, ma mère m'a écrit que mon rôle, dans cette guerre, est de prendre soin de vous. Et elle dit également : « Si le général Eisenhower ne revient pas de cette guerre, » n'aie pas l'audace d'en revenir. » Le choc que je reçus en entendant un pareil témoignage de loyauté et de dévouement, non seulement de la part du sergent, mais aussi de celle d'une mère, me laissa presque sans voix. Tout ce que je pus dire fut : « Eh bien ! sautons dans l'avion, nous sommes en retard. »

Halte d'attendrissement, pause sentimentale dans le fracas formidable de la machine à faire la guerre. Cette machine, nous l'entendons presque constamment vrombir à pleine puissance, et si les Américains ont de la peine à comprendre notre psychologie compliquée, nous con-

cevons malaisément leur gigantisme industriel. Ici, les chiffres et les dates sont presque incroyables : le 1er juillet 1939, les effectifs de l'armée des États-Unis comprenaient moins de 130 000 hommes ; en été 1941, plus de 1 500 000 ; le débarquement africain, qui eut lieu le 8 novembre 1942, avait été décidé seulement le 25 juillet précédent, son extraordinaire mécanisme fut donc monté en quelques semaines ; l'invasion du continent par le Nord-Ouest ne fut arrêtée qu'au début de janvier 1944, et le 5 juin suivant, la brèche était ouverte dans la muraille allemande. Voilà qui nous confond d'admiration, nous incline à la modestie ; nos grandeurs matérielles ne sont pas à la même échelle que celles des États-Unis ; nous tenons la lorgnette par le petit bout, les Américains par le gros bout.

Mais pour l'analyse, l'esprit critique, le délabyrinthage des sentiments et le démêlage des embrouillaminis, nous ne craignons, comme on dit, personne. M. Albert Kammerer, ambassadeur de France, le prouve une fois encore, qui, après nous avoir apporté *la Vérité sur l'Armistice*, élucide une des périodes les plus troubles de la guerre : *Du Débarquement africain au Meurtre de Darlan* [1]. Avec un sens dramatique qui recompose les événements dans la forme d'une tragédie shakespearienne, M. Albert Kammerer fait revivre sous nos yeux des scènes tour à tour pathétiques, comiques ou burlesques, des personnages très divers, depuis le héros jusqu'au traître en passant par l'ingénu et l'indécis, et ce prodigieux mélodrame se déroule sans que nous soyons jamais tentés de croire que le narrateur a eu recours à l'imagination créatrice pour donner à son récit une allure théâtrale ou au coup de pouce qui prépare les effets saisissants. Il a serré la vérité d'aussi près qu'il était possible, l'a enfermée dans des filets de documents d'où elle ne pouvait s'échapper ; il a interrogé, avec une patience que rien ne rebutait, tous les témoins survivants ; il n'a été embarrassé ni par leurs divergences, ni par leurs contradictions ; il ne s'est laissé intimider ni par les grands, ni par les petits, ni même par l'opinion toute-puissante ; il dit les faits avec l'assurance de ceux qu'illumine l'évidence, et quand la réalité devient si sordide que l'on préférerait détourner la tête, sans insistance, fermement toutefois, il nous force du moins à l'entrevoir.

Nous sommes très loin ici des survols du général Eisenhower ; aussi le contraste est-il très marqué entre le jugement que portent celui-ci et M. Albert Kammerer sur le protagoniste de la pièce : l'amiral Darlan. Alors que le général affirme sereinement que nul autre que l'amiral n'était capable de rallier à la cause alliée l'Afrique du Nord, l'ambassadeur, par une démonstration rigoureuse jusqu'à la cruauté, établit que le général fut la dupe de l'amiral, que sa désignation comme chef du gouvernement à Alger constitua une fausse manœuvre dont les

1. Flammarion.

conséquences furent très graves et auraient pu devenir catastrophiques, si le hasard n'avait favorisé la cause des Alliés.

Certains s'étonneront sans doute de ce que M. Albert Kammerer mette de la passion, non seulement dans ses recherches, mais dans ses jugements. Comment pourrait-il en être autrement? Lorsqu'il a conscience d'avoir extirpé la vérité de son repaire, quel chasseur résisterait au désir de dire si elle est belle ou affreuse. Le procès de Jeanne d'Arc nous émeut toujours, comment serions-nous insensible à celui de tant d'êtres dont le sang coule encore?

LES ALLEMANDS ET NOUS

S'il n'est pas facile de dire exactement comment se constitua la France, il est plus difficile de savoir comment naquit l'Allemagne. Pendant des siècles, il y eut, de l'Oural à l'Atlantique et de la Scandinavie à l'Afrique, un tel brassement de peuples, tant d'exodes et tant d'invasions que l'état civil des grandes nations reste incertain. Dans ses crises de mégalomanie, le pangermanisme a revendiqué tout l'Occident; le panslavisme, le panlatinisme, s'il existait, pourraient faire de même. Si l'on veut se reconnaître un peu dans ces généalogies, on consultera un expert en histoire et géographie générales : M. Pierre Gaxotte, qui, dans *Naissance de l'Allemagne* [1], fait une magistrale synthèse de tout ce que nous savons aujourd'hui sur la question. Faute de pouvoir suivre à loisir sa démonstration, allons droit aux conclusions. Rome allait sans doute réaliser l'union de la Germanie et de la Gaule quand elle fit connaissance avec la perfidie germanique. « Le caractère des Germains, écrit Velleius Paterculus, est un mélange effrayant de ruse et de férocité, c'est une race d'hommes née pour le mensonge, mais à un point qu'il faut avoir éprouvé pour le croire ». Rome l'éprouva lorsque Varus, son représentant, fut attiré dans un guet-apens par un Germain, Arminius, qui avait feint de le servir, et périt, avec ses légions, dans la forêt de Teutobourg. La naissance de l'Allemagne en fut retardée de sept siècles, et la France exista, comme nation, bien avant elle. Chose curieuse, c'est l'Église, au VIIIe siècle, qui donna une armature spirituelle à l'Allemagne en désignant Mayence pour être la métropole des Germains; fait paradoxal, c'est la constitution de l'empire de Charlemagne, dans lequel furent, par la force, intégrés les « Saxons » — ancêtres de *nos* Prussiens — qui lui donna son armature matérielle; des trois morceaux de l'empire carolingien, en effet, l'un fut la Germanie nouvelle. Ainsi l'Allemagne doit sa naissance à l'Église et à la France, mais avec un immense retard sur leur civilisation et la nostalgie d'une religion nationale proche des forces et des esprits élémentaires.

1. Éditions Robert Cayla.

« Cependant, écrit M. Pierre Gaxotte, si le refus périodique à l'humanisme a fait de l'Allemagne le pays protestataire par excellence, il n'a point réussi à l'affranchir pour toujours de la civilisation occidentale au sein de laquelle l'avait placée le glaive de Charlemagne. Cette contradiction interne est la raison des déchirements tragiques qui sont une des constantes de son histoire. »

L'Allemagne, d'ailleurs, ne forma jamais un bloc homogène ; ses provinces du Sud étaient restées enclavées partiellement dans la *Romania*, et cela explique la différence que les Français ont toujours marquée entre la Prusse et l'Autriche. Tant de liens historiques et même familiaux ont uni les Autrichiens et les Français que nous n'avons jamais pu considérer les Autrichiens tout à fait comme des ennemis, fût-ce quand leurs armées combattaient contre les nôtres. Ainsi les *Mémoires du comte de Lebzeltern* [1], un des principaux collaborateurs de Metternich, sont demeurés pendant cent ans au château de La Morosière, dans le Maine-et-Loire, et viennent d'être publiés par les soins de M. Emmanuel de Lévis-Mirepoix, prince de Robech. Preuve tangible des interférences entre la France et l'Autriche. Il ne faudrait pas en déduire que Lebzeltern manifeste, dans ces mémoires, une sympathie particulière pour la France ; il est vrai que la France s'incarnait alors dans la personne de Napoléon Ier, contre lequel les sentiments nationaux, aristocratiques et religieux des Autrichiens se hérissaient. Ministre d'Autriche à Rome, puis à Saint-Pétersbourg, puis à Naples, Lebzeltern fit tout ce qui était en son pouvoir, il faut le reconnaître, pour contrecarrer la politique française et collaborer à l'effondrement de l'empire napoléonien.

Ses souvenirs, d'un intérêt inégal, deviennent passionnants quand ils évoquent la lutte acharnée que se livrèrent Napoléon et Pie VII, le pape se refusant stoïquement à fléchir devant l'empereur. Les pages où Lebzeltern raconte les missions dont il fut chargé pour tenter la réconciliation de Pie VII et Napoléon sont pittoresques et dramatiques. En 1810, le pape est enfermé à Savone sous la surveillance du général Berthier, qui a pour consigne de ne permettre aucun entretien avec le Saint-Père en l'absence de témoins — cela ne vous rappelle-t-il pas un procès récent derrière le rideau de fer ? — Il refuse donc à Lebzeltern l'autorisation de voir Pie VII, et Lebzeltern réplique que, dans ces conditions, il repartira pour Paris, à sept heures du soir.

Vers l'heure indiquée, le général Berthier désira me voir. Il me dit : « Vous vous refusez donc à toute transaction quelconque ? — A toutes. — Eh bien ! répliqua-t-il en ôtant son bicorne avec emportement et en le jetant à terre, voyez le Pape ; mangez, buvez, dormez avec lui — tant pis pour ceux qui, outre qu'ils m'avilissent en me constituant le geôlier de ce vénérable vieillard, m'exposent encore au triste rôle que je viens de jouer. »

1. Plon.

Ce n'est pas seulement à Savone, mais à Saint-Pétersbourg, à Vilna, dans les pourparlers secrets de Lebzeltern avec le tsar, que l'histoire rejoint curieusement une actualité qu'on qualifierait de « brûlante », s'il ne s'agissait de la guerre froide.

« Mélange effrayant de ruse et de cruauté », a dit Velleius Paterculus à propos des Germains ; le livre de M. Jacques Bardoux, membre de l'Institut, *les Origines du Malheur européen. L'Aide anglo-française à la Domination prussienne* [1], est une savante illustration de ce jugement définitif. M. Jacques Bardoux a rassemblé, dans un volume de cinq cents pages, tous les documents connus et un grand nombre de documents inédits qui permettent de comprendre comment et pourquoi la France et la Grande-Bretagne, en favorisant l'hégémonie prussienne sur l'Allemagne, ont donné à Bismarck, à Guillaume II, puis à Hitler des verges pour se faire fouetter. Les erreurs et les fautes commises par notre politique ne sont pas moindres que celles de la politique anglaise ; l'aveuglement de celle-ci a même été plus complet et plus durable que le nôtre. Le mensonge, la duplicité, la mauvaise foi, le reniement des engagements furent les armes psychologiques de la Prusse ; s'il est excusable d'être dupé une fois par un fourbe, il apparaîtra sans doute extravagant à nos petits-neveux que l'Europe se soit laissée berner pendant trois quarts de siècle par le même trompeur usant des mêmes procédés. Enlaçant avec beaucoup d'agrément les notes d'archives aux récits pittoresques et à l'anecdote, M. Jacques Bardoux nous ouvre une mine de réflexions, de méditations et d'exemples — à ne pas suivre.

LA RELIGION ROYALE

L'ouvrage qui a valu à M. Jean de Pange le titre de docteur ès lettres, *le Roi très chrétien* [2], ravira ceux qui se plaisent aux discussions profondes et subtiles sur des problèmes obscurs. M. Jean de Pange est parti d'une question demeurée sans réponse vraiment satisfaisante : pourquoi Jeanne d'Arc, qui n'était pas « française », mais « lorraine », s'est-elle assigné pour but de faire sacrer et couronner le roi de France, Charles VII, à Reims, alors que, juridiquement, le traité de Troyes, en créant une fédération anglo-française, instituait pour rois Henri V, puis Henri VI, qui, ainsi que l'a dit justement Henri V, étaient, eux aussi, du « sang des rois de France » ? C'est, croit M. Jean de Pange, que seuls le sacre et le couronnement à Reims pouvaient donner au roi de France la légitimité, lui conférer le titre de *roi très chrétien* qui en fait un souverain de caractère unique dans tout l'Occident. Charles VII, une fois oint du saint chrême — miraculeusement et directement venu du ciel,

1. Hachette.
2. Fayard.

selon la tradition — devenait indiscutablement le roi légitime, Jeanne en était sûre, plus sûre, semble-t-il, que Charles lui-même. Remontant à Clovis et même aux Hébreux, M. Jean de Pange, avec une patience d'ange et une agilité de juriste, reconstitue l'histoire de la « religion royale », pour reprendre l'expression créée par Jean Golein, Carme de l'entourage de Charles V, démêle le sens des gestes, discerne les symboles qui se dissimulent sous les rites, démontre la rigoureuse vérité de la parole de Jeanne au dauphin : « Vous serez le lieutenant du roi des Cieux, qui est roi de France. »

On doit le reconnaître : le roi des Cieux eut parfois d'étranges lieutenants, et les rois très chrétiens ne se sont pas toujours montrés à la hauteur de leur titre ; certains furent tiraillés entre leur mission sacerdotale et leur rôle de chef politique. Il y eut en eux, si l'on ose dire, lutte de la Sainte-Ampoule et de la Couronne. De là vient peut-être que Henri III soit tombé sous la dague du moine Jacques Clément et Henri IV sous le poignard du fanatique Ravaillac ; à ces cœurs terribles et purs, ils paraissaient avoir failli à leur mission, donc avoir perdu leur légitimité.

Pourtant, M. Pierre Lafue le prouve en un livre dense et aéré [1], Henri III a été grandement calomnié, même dans ses mœurs, qui furent normales ; à une tâche très difficile, il apporta une application, un zèle, une adresse auxquels on n'a point rendu justice. On ignore qu'il était orateur excellent et probablement, avec saint Louis, le meilleur harangueur de tous nos rois ; sa versatilité apparente ne fut que la recherche d'une composante entre des forces changeantes. Lui-même constituait cette troisième force qui risque à tout moment l'effritement ou l'écrasement. Il réussit à éviter l'un et l'autre dangers, mais il ne pouvait rien contre un Jacobin qui se croyait l'exécuteur du roi des Cieux.

Si l'on veut se plonger dans l'atmosphère de cette époque, sentir le pouls et la respiration des Ligueurs, des Politiques, des Huguenots, si l'on veut savoir quels cas de conscience, quels problèmes pratiques se posaient aux hommes qui vivaient à la charnière des XVIe et XVIIe siècles, rien ne vaut de lire le *Journal de L'Estoile* [2], dont M. Louis-Raymond Lefèvre donne une présentation aussi discrète qu'admirable. Des joies véritablement infinies sont promises aux lecteurs de ces mémoires, tant leur substance est variée et riche, tant ils lancent notre esprit dans mille directions. Un Montaigne annaliste, voilà L'Estoile.

Et si l'on veut connaître comment la religion royale s'est muée en la grandeur royale, comment le roi très chrétien, se paganisant et s'orientalisant quelque peu, est devenu le Roi-Soleil, rien ne vaut (à condition que l'on ne regarde pas trop à la dépense) le somptueux *Versailles* [3],

1. *Henri III et son secret* (Hachette).
2. Gallimard.
3. Les Documents d'Art, Monaco.

où M. Charles Mauricheau-Beaupré, conservateur des musées de Versailles et des Trianons, a fait chanter les lignes, les couleurs et l'histoire. Le texte et les images forment un harmonieux *concerto* dans lequel le texte serait l'instrument et les images l'orchestre. Oyez le final. Sur la planche en couleurs représentant Louis XIV, en 1660, par Charles Le Brun, M. Mauricheau-Beaupré écrit : « Il n'est pas de portrait plus révélateur de l'homme, ni du moment : voilà le jeune époux de la pâle infante d'Espagne aux cheveux couleur de lune, l'amoureux qui a su laisser partir Marie Mancini, s'écarter d'Henriette d'Angleterre et qui cède à la moins périlleuse tendresse d'une enfant de dix-sept ans au regard timide et aux cheveux cendrés : Louise de La Vallière. Et c'est le prince équilibré qui déjà dicte ses mémoires, qui recueille allègrement la succession de Mazarin, arrête Fouquet et, parmi tous ses rêves de gloire française, entrevoit dans « le petit château de cartes » de son père le plus beau palais du monde. »

PIERRE AUDIAT

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

LE ROMANTISME

par Adrien de Meeüs *(Arthème Fayard)*

Le romantisme, pour M. de Meeüs, ce n'est pas seulement l'école qui a donné son nom à la période dite romantique aux environs de 1830 : c'est, en réalité, tout le mouvement littéraire depuis l'Antiquité, voire depuis la Préhistoire jusqu'à nos jours, la période classique ne formant, au XVIIe siècle, qu'une courte parenthèse dans une lente évolution qui, partant de Gilgamesh, romantique sumérien, aboutit à travers les alexandrins, les grands rhétoriqueurs, les précieux, enfin la pléiade 1830-1840, à l'Art moderne contemporain. On peut faire des réserves sur ce qu'a de systématique la thèse présentée par l'auteur : les termes — classique et romantique — qui ont servi à tant de parallèles scolaires définissent deux familles d'esprits qui ont et continueront sans doute d'avoir des représentants à toutes les époques. M. de Meeüs, accueillant à toutes les idées en dépit de l'apparente rigueur de sa position de principe, n'y contredit pas : au contraire, dans la deuxième partie de son ouvrage, moins réussie que la première et un peu confuse, faute de développements suffisants, il en vient à penser que ces oppositions traditionnelles ont aujourd'hui perdu leur raison d'être. Célébrant, non sans lyrisme, les recherches poursuivies par les artistes contemporains et dont toutes — du surréalisme à l'existentialisme — lui paraissent, à quelque titre, valables dans l'exploration de l'inconscient — il rêve ambitieusement d'une époque qu'il croit proche — où philosophes, artistes, savants et écrivains, classiques ou romantiques, mettront en commun le fruit de leurs acquisitions respectives pour parvenir à exprimer la vérité humaine. Ouvrage inégal certes, mais original et excitant pour l'esprit.

S. de la Baume.

Le Directeur-Gérant : Marcel THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, P. Hannaux, Christian Bérard, Maiciés et Claude Tolmer.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 1370-4-49.

CONFERENCIA

Publie toutes les Conférences de l'Université des Annales

NUMÉRO DU 15 MAI

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française

LE ROUGE ET LE NOIR : L'AMOUR ET L'AMBITION

•

ANDRÉ SIEGFRIED
de l'Académie française

L'AME DES PEUPLES
V - LE DYNAMISME AMÉRICAIN

•

ADRIEN DANSETTE

AOUT 1944 :
LA LIBÉRATION DE PARIS

•

LES LIVRES NOUVEAUX

LE NUMÉRO : 40 FR.

Administration :
79, Bd Saint-Germain - PARIS-6e
Tél. : DANTON 97-40

CURIEUX

Le premier

GRAND HEBDOMADAIRE DE SUISSE FRANÇAISE

Abonnement de 6 mois pour la France :

615 francs français

S'adresser à :

O. ZELUCK

"La Presse française et étrangère"

11, rue Royale
PARIS - 8e

COTE DESFOSSÉS

Le journal économique et financier complet

Publie tous les jours de Bourse, sur 20 ou 24 pages :
Les cours officiels de la Bourse de Paris, de Province et de l'étranger, des informations inédites sur les valeurs françaises et étrangères, des articles de documentation économique et financière.

ABONNEZ-VOUS A LA
COTE DESFOSSÉS
42, rue N. D.-des-Victoires, PARIS-2e

Abonnement 6 mois : **3000 Fr.** Ch. P. 1889-86 Paris

La plus ancienne et la plus complète cote de Paris